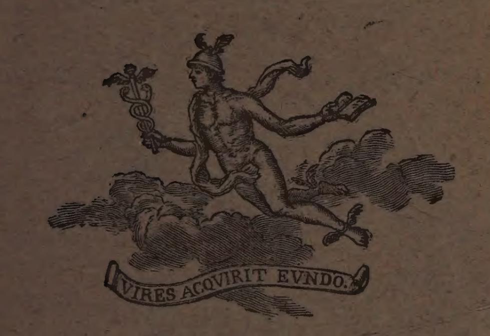
N° 493 — Tome CXXXI 1er Janvier 1919

MERCVRE
DE
FRANCE

Trentième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, JACQUES DAURELLE,
GUSTAVE FUSS-AMORÉ, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
PHILÉAS LEBESGUE, LUXEUIL,
RAYMONDE MACHARD, AUGUSTE MARGUILLIER, CHARLES MORICE,
PAUL MORISSE, LOUIS NARQUET, RACHILDE,
ERNEST RAYNAUD, ANTOINE REDIER, ARCHAG TCHOBANIAN, J.-L. WALCH.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net.* | Étranger : 1 fr. 75.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

—

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIX

SOMMAIRE

N° 493. — 1er JANVIER 1919

REVUE DE LA QUINZAINE

MANUSCRITS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

En raison des difficultés du moment, accrues encore par la lenteur des communications, le manque provisoire en librairie d'un certain nombre de titres et l'inégalité des majorations de prix, le Mercvre de France, *qui n'est d'ailleurs pas libraire* **détaillant**, *prie ses abonnés de ne pas lui demander présentement d'ouvrages publiés ailleurs que chez lui : il ne peut fournir que ceux de son propre fonds.*

APPEL AUX POÈTES, AUX ARTISTES

LE GRAND ATELIER

—

[Créons à Paris — et de là qu'il rayonne à travers l'univers — un Grand Atelier où collaboreront tous les Arts — poétiques, lyriques, plastiques. De cet état collectif des activités, à la clarté des vraies traditions, ranimées, des vrais principes, retrouvés, naîtra un état collectif des consciences, qui lui-même déterminera un mouvement commun des sensibilités et des intelligences et l'éclosion de cette fleur suprême de la Civilisation : un Style.]

Réunissez les hommes, l'amour suivra.
EMERSON.

§

« — La barbarie qui déferlait reflue, la nuit tempêtueuse se dissipe, le jour point : la Civilisation triomphe !... »

Il se peut que le triomphe des Alliés amène celui de la civilisation; mais soyons aussi nets dans le débat des pensées que nous avons été braves dans le conflit des armes : si l'on prétend dire qu'en 1914 la civilisation était tout entière de notre côté, et la barbarie tout entière du côté des agresseurs, l'on se trompe ou l'on ment.

La barbarie était partout, puisque partout la matière primait l'esprit; puisque partout l'humanité, aveuglée par le froid rayon de l'or, sacrifiait sa gloire au bas idéal du bien-être, du toujours mieux-être physique, et passait du berceau dans la

tombe sans avoir rien fait d'humain; puisque partout le génie même avait pour principal objet d'éliminer de notre vie la douleur, qui est la bonne inspiratrice, et d'élargir toujours l'empire de la jouissance, qui détend ou brise les ressorts de notre volonté.

« Faux-semblant de civilisation, réalité de barbarie »,— cet arrêt que rendait le poète Stéphane Mallarmé bien des années avant la guerre, cette condamnation fut juste et définit d'est en ouest et du nord au sud la société, internationalement, jusqu'au 3 août 1914.

Mais il est très vrai que, ce jour-là, la vertu s'alluma d'un certain côté d'une certaine ligne, tandis que, de l'autre côté, apparaissait le crime; noir, cynique, formidable, monstrueux.

Nous avons eu l'amer et grand bonheur d'être attaqués, au mépris des traités écrits et de la foi jurée : ainsi le mal nous a contraints, en se dressant contre nous, à connaître qu'il y a un mal, en effet, et qu'il y a un bien. Un rapide examen préliminaire de conscience nous a conduits à confesser que, si le monstre n'était pas né de nous — en raison des qualités, sans doute, qui sont les privilèges de notre race et qui nous défendent de cette brutalité farouche à laquelle les Germains, au contraire, sont entraînés par leur nature,— pourtant nous portions en nous le germe de ce monstre exécrable, et que tôt ou tard il aurait pris vie et forme dans l'atmosphère empoisonnée d'égoïsme où nous croupissions. Et les graves et vénérables notions de Justice, de Droit, de Liberté se sont alors substituées, dans nos pensées, aux choses si lamentablement frivoles où nous dilapidions notre intelligence, avant l'épreuve.

Et nous avons eu le plus amer encore et l'encore plus grand bonheur de souffrir. Cette douleur, que nous éludions si adroitement dans les lâches délices de la paix, a ruisselé sur nous en pluie ardente des années durant, intarissablement. Elle nous a surpris sans nous étonner. Elle a réveillé en nous ce grand, ce bon sens du vrai, qui sommeillait, et nous nous sommes levés pour accueillir dignement la terrible et l'auguste visiteuse. Elle nous a purifiés, elle nous a nourris de sa lumière, elle a refait de nous des hommes, —et cela nous le sentons et nous en témoignons, et le monde en témoigne avec nous. Après un instant de stupeur, il s'est levé aussi pour saluer cette France d'autrefois, qu'on croyait morte, cette éner-

gique et cette valeureuse, soudain ressuscitée, jeune, fière, forte, splendide, et qui sculptait sereinement, en plein champ de mort, la statue de son immortalité. — Notre victoire morale fut immédiate et complète. Elle annonçait la victoire militaire. Elle annonçait une autre victoire encore, plus belle encore.

C'est que toutes les puissances d'affirmation les unes les autres s'appellent : l'esprit de sacrifice et le courage, au service de la justice, sont sur la route par où passent toutes les vérités. Au contraire, si c'est l'iniquité qui les enrôla, les mêmes vertus se corrompent et ne laissent plus voir que les traits atroces de la violence.

Mais voulons-nous obéir au pur instinct qui nous apostrophe intérieurement ? *Voulons-nous d'un cœur sincère que la civilisation vraie renaisse?* — Il dépend de nous.

N'attendons pas !

Puisque nous sommes sur la bonne route, allons au-devant du chœur des Vérités.

§

Il serait singulièrement opportun de définir dans son essence et dans son rayonnement la civilisation ; définition cent fois tentée, cent fois manquée : au fond, définir adéquatement la civilisation, *ne serait-ce pas l'*ACCOMPLIR?

Mais, quoi qu'il en soit des complications psychologiques et sociales que je me garde d'effleurer, on peut avancer que le fait fondamental de la civilisation, c'est l'union des hommes sous le règne de l'esprit. Les courbes éminentes de l'histoire sont marquées par une singulière intensité de la vie intellectuelle et affective. Alors la société produit un nombre extraordinaire d'unités d'élite, et celles-ci — trait capital — loin de se séparer du peuple font corps avec lui et se profilent harmonieusement sur sa masse considérable, comme les figures principales d'un beau bas-relief dégagent la signification de l'ensemble et lui dispensent la lumière et l'équilibre, loin de troubler la paix de la composition par des saillies excessives et hostiles. Les unités d'élite ne sont pas des anomalies, mais des nœuds de vibration, des sommets, des sommes, — des types en qui se réunissent certains caractères épars alentour parmi des personnalités moins riches que ces unités privilégiées, mais qui leur sont apparentées.

Ainsi s'établit une hiérarchie douce et forte, naturelle et rationnelle. La tête : les mains. L'union est constante et varie ses cas et ses formes au gré de la souple vie. On ne s'isole, ici, ni pour le travail ni pour le bonheur; on reste associé aussi dans la tristesse. Active, entreprenante, conquérante ligue des esprits contre la matière, à laquelle il se sont juré d'imposer leur loi et leur chiffre, — dans l'espace où ils multiplient les témoignages imposants de leur bienfaisant passage, — dans la durée où ils résistent à l'anéantissement, où ils engagent l'avenir, l'adjurant de poursuivre avec fidélité les longs travaux qu'ils ont entrepris et grevant de leurs chansons et de leurs cantiques innombrables la mémoire des générations. Les siècles d'union sont les grandes époques de l'architecture, des épopées, des cycles tragiques, des sommes. — Ils ont cette gloire des gloires : ils s'affirment par un style; c'est-à-dire qu'ayant pleinement conscience d'eux-mêmes, ils S'expriment.

§

Voulons-nous d'un cœur sincère que la civilisation vraie renaisse?

Je ne crois pas qu'il soit en notre pouvoir de restituer ce fait fondamental de l'union; je sais de toute certitude qu'une seule force au monde possède la vertu de réveiller l'esprit d'unité, une seule, et que cette force, c'est « une foi et un Dieu », comme dit Dostoïevsky, — la foi en Dieu, la Religion. Je sais aussi, et je l'ai annoncé il y a cinq ans, qu'une phase de splendeur nouvelle est prochaine dans l'histoire du catholicisme.

Pourtant, je le répète, *n'attendons pas*. Cette plus grande Révolution : ce RETOUR désirable, si nous ne pouvons l'accomplir, nous pouvons le préparer; si nous ne pouvons faire l'unité, nous pouvons, tout au moins exemplairement, défaire la dispersion.

C'est le fait fondamental de la barbarie; et, comme la barbarie elle-même, la dispersion est partout aujourd'hui, nécessairement : dans la philosophie, dans la politique, dans les mœurs, dans le travail de l'ouvrier, dans la pensée et dans la production du poète et de l'artiste.

Nulle part plus que chez ceux-ci, évidente, offensante, inquiétante, et cela n'a pas de quoi nous surprendre; la littérature et l'art ne sont pas que des conséquences de l'état social, ils sont aussi et surtout les signes les plus directs et

les plus clairs de ses tendances, de ses inspirations, ils accusent d'abord et jusqu'à l'exagération, serait-on tenté de croire — mais c'est affaire de perspec tive — ses qualités positives et négatives; quand la société est divisée contre elle-même, morcelée, éparpillée, dispersée, les arts et les lettres s'émiettent.

L'art, hélas! à notre date, malgré des restes brillants, mais épars, quelle ruine! Sans grandeur. Des vestiges déshonorés d'anciens temples qui, jadis, constituaient, au sommet d'une acropole, le centre visible de toutes parts, le centre vénéré de la Cité, la projection de son âme, de sa vie intérieure. Rien n'était plus essentiel; si la fureur divine avait, quelque jour, foudroyé la colline sainte, la ville entière eût vacillé comme dans un horrible tremblement de terre, car sa base était là, là-haut, le plus près possible du ciel, — et les citoyens se fussent soudain entreregardés comme des ennemis, car le lien de leurs cœurs était là, dans ces temples où la beauté célébrait la vérité. Aujourd'hui ces temples et les œuvres d'art qui les décorent sont considérés comme des choses de luxe par les gens du siècle et même par plusieurs qui se disent artistes! Ces pauvres sots tirent honneur du caractère qu'ils estiment somptuaire de leur emploi et ils me prendraient pour un fou si je leur disais qu'ils sont utiles, nécessaires, plus indispensables que les boulangers et les épiciers, car ceux-ci ne nourrissent que les corps, et les artistes nourrissent les esprits : en définissant, par les harmonies et les contrastes des idées, des lignes, des mouvements, des tons, des sons, le génie de la race, il adjurent le peuple de lui rester fidèle, ils la supplient elle-même de se dépasser, ils l'aident à se dépasser en ajoutant leur génie au sien. Ces notions ne sont plus comprises. Les relations profondes de tous les arts entre eux et leurs communes origines sont perdues comme les sources du Nil, — oui! comme LES SOURCES! comme les Principes! Qui n'est prêt à affirmer que la poésie et l'architecture sont des domaines entre eux incommunicables? Qui aperçoit le mouvant trait d'union que dessine de l'une à l'autre la danse? Qui se doute que tous les arts, pour ce qu'il y a de plus essentiel en chacun d'eux, sont identiques — ou ne font qu'un? Quel poète songe à se représenter ce que serait et vaudrait son poème, sa statue?

L'artiste moderne jette un regard chargé de nostalgique rancune à ces cathédrales où ses frères de jadis trouvaient, sans l'avoir cherché, ce principe d'unité qu'il cherche, lui, sans le trouver. Suivant fatalement la pente mortelle où la Renaissance a précipité tous les arts, à chaque pas il rencontre, au lieu des sympathies logiques qui seraient si fécondes, de nouvelles causes de séparation — et cela dans l'art même, dans les autres arts, voisins et frères. Le peintre et le sculpteur, sauf telles très rares exceptions, ne comprennent plus, n'aiment plus la musique, ils sont sourds — et le musicien est aveugle. Mais entre plastiques eux-même, ô les dédains échangés! ô les incuriosités! les ignorances! Savez-vous beaucoup de peintres qui s'arrêtent à considérer l'œuvre d'un sculpteur?

Le technicien de chaque art s'enferme dans sa technique comme dans une bastille sans portes ni fenêtres d'où il lui est impossible de communiquer avec les autres techniciens. Il n'y a plus d'art; les techniques l'ont dévoré. Et pour assurer sa solitude, le peintre, par exemple, ou le musicien, s'il daigne parler, emploie une cryptologie pédantesque et maussade qui flatte le riche amateur à qui l'on fait croire qu'il comprend, mais qui depuis longtemps a mis en fuite la foule naïve et découragé le vrai critique, celui qui se croit le double devoir de soutenir dans leur douloureux effort les producteurs de beauté et de signaler au public les occasions de délectation et de grandissement. Je ne parle pas de certains autres soi-disant critiques, compères sans pudeur de faux artistes qui sont des hommes d'affaires sans probité; l'espèce est l'une des plaies du temps...

§

... Oh! n'attendons pas! Ne laissons pas tomber et passer l'état d'âme que la guerre a créé. Ce prodigieux bouleversement, ce labourage du tréfonds de la terre sensible, du monde humain, quelle minute favorable à la germination du bon grain! De grâce, n'attendons pas que les blessures et les sillons se referment, que d'autres souffles, d'autres événements passent et éteignent l'ardeur désireuse — s'ignorât-elle souvent elle-même — partout allumée par la douleur! Des choses sont possibles aujourd'hui qui ne le seront plus demain. Le moment où nous sommes — cette sorte d'incompressible hiatus entre

deux Instants-Sommets de l'histoire — est excellemment et uniquement propice aux grandes initiatives...

§

L'Américain Ralph Waldo Emerson a dit une parole belle et simple comme une parole d'Evangile — et qui en est réellement une pour qui sait lire :

RÉUNISSEZ LES HOMMES, L'AMOUR SUIVRA.

Flamboiement de vérité !

Mais prenons garde qu'elle a, cette parole si nette, des sous-entendus. Emerson n'ignore pas que la dispersion s'interrompt, périodiquement, autour des gamelles et des guichets ; si donc il nous invite néanmoins à nous réunir, comme si ces deux espèces — qui n'en font qu'une — de « réunions » n'avaient pas déjà lieu, c'est que, du point de vue où il se place, il les tient pour négligeables. Ce sont bien, pourtant, très sûrement, des réunions intéressées aussi qu'il souhaite, mais il songe sans doute à d'autres intérêts que ceux de la faim et de l'avarice. Il n'a pas été sans voir que ce genre-ci d'intérêt partage les hommes, tout en les tenant sauvagement *unis* — *in unum* ! — par la même catène, par les mêmes poucettes, si bien qu'il les persuade de faire tous ensemble, dans le même moment, les mêmes mouvements ; mais ces frères de bagne sont des frères ennemis.

— Faites se rencontrer les hommes — pense Emerson — dans leurs préoccupations et leurs passions les plus hautes; dans la recherche de la vérité, dans l'admiration de la beauté; réunissez-les pour leur parler de la patrie, de l'enfant ; invitez-les à chercher ensemble le secret d'être heureux ; exposez-leur un projet de fête et sollicitez là-dessus leurs sentiments...

Je suis sûr qu'il approuverait entre toutes l'idée d'inviter les hommes à mettre en commun ou à confronter leurs certitudes et les fruits mêmes de leurs efforts, si ces hommes sont des artistes, — j'entends des praticiens de toutes les techniques. Entre deux peintres ou deux poètes il doit être question du temps qu'il fait ; mais un poète et un peintre peuvent parler de poésie ou de peinture, utilement. Réunissez de tels hommes, réunissez-les — dans ce moment où les lois fondamentales de la civilisation sont en question — au nom de la Beauté qu'il faut ramener à ses principes, replonger à ses

sources : —alors, oui, vous aurez contribué pour votre part à défaire la dispersion.

L'amour pourra suivre, qui entraînera la sympathie fraternelle des esprits.

§

En écoutant cet appel, — Poètes, Artistes, — car c'est à vous que je parle et c'est de vous que je veux être entendu, puisque le désirable geste de rassemblement ne sera effectivement bienfaisant que s'il rencontre votre bonne volonté, — en vous opposant par vos moyens et selon votre devoir à ce mal dont Sainte-Beuve disait déjà (en 1849!) : « De nos jours, la dispersion est complète », vous éleverez, en face des académies et des écoles, misérables conservatoires de fausses règles et de fausses recettes, une citadelle de vérité contre quoi ne prévaudra pas cette puissance diabolique dont le même clairvoyant esprit disait si bien : « La sauvagerie est toujours à deux pas. »

Et par là vous vous acquitterez, socialement, de votre mission. A qui donc, sinon à vous, appartiendrait-il, dans ce monde pantelant et désorbité, de rappeler les lois de l'équilibre et de proférer — haut — le mot d'Ordre ? Ainsi, sans autres droits que ceux d'une sensibilité lucide, sans autre appui que celui des traditions naguère oubliées ou méconnues et dont vous aurez, en les cherchant ensemble, retrouvé le sens vital, sans autre investiture que celle du talent, vous refonderez cette autorité de l'esprit qui depuis si longtemps nous manque. Cette autorité n'a plus son centre dans les cours royales ou les salons mondains, ni même dans le cabinet de l'argentier ou du ministre ; *voilà qu'elle tourne depuis près ou plus de deux cents ans ses regards vers vous*, et vous vous croyez volontiers dignes qu'elle entre dans votre maison... Hélas ! votre maison est trop petite, trop basse, pour la grande dame. Vous l'avez réduite et vous êtes réduits vous-mêmes aux proportions de votre technique...

Poètes ! Artistes ! Pour restaurer l'autorité spirituelle dont l'absence laissa orphelines tant de générations, il faut que vous brisiez les bornes étroites de votre horizon, il faut que vous abandonniez vos exiguës cellules individuelles, il faut que vous vous unissiez, que vous entrepreniez des œuvres communes, il faut que vous grandissiez en vous multipliant les uns par les autres, il faut...

§

Il faut créer à Paris — et de là qu'il rayonne à travers l'univers — un Grand Atelier où collaboreront tous les arts : poétiques, lyriques, plastiques. De cet état collectif des activités, à la clarté des vraies traditions ranimées, des vrais principes retrouvés, naîtra un état collectif des consciences qui lui-même déterminera un mouvement commun des sensibilités et des intelligences et l'éclosion de cette fleur suprême de la Civilisation : un Style.

§

Je veux dire...

Dans un local vaste et bien éclairé se rencontrent un certain nombre d'artistes, professionnels, pratiquant, ceux-ci la peinture, ceux-là la musique, la poésie, la sculpture... Autour d'eux une assistance de lettrés amoureux d'art. Des expositions périodiques — une exposition permanente, périodiquement variée — d'architecture, de sculpture, de peinture, de décoration, qui seraient le plus souvent des *expositions d'ensembles :* un palais, une villa des champs, une maison citadine ; — les plans de la construction entière sont là, sous les yeux du visiteur ; un détail important — une chambre, une salle de réception... — est exécuté, occupant sans doute tout le local et chacun des artistes y a sa part de travail (1).

Dans le même lieu, des poèmes dits par les poètes ou leurs élèves, des lectures d'œuvres inédites, des conférences (au vrai sens du mot : de grandes causeries) et des discours, des concerts, des danses, — des *fêtes*.

Les entretiens du poète avec les plastiques et le compositeur, comme du sculpteur avec l'architecte, seront profitables à chacun d'eux. Ils dépouilleront, dans une fréquentation spirituelle qui tous les jours deviendra plus intime, beaucoup de leur ignorance et de leur vanité, ils s'affranchiront de bien des préjugés dangereux. Ils se développeront, ils se complèteront mutuellement, — *ils collaboreront.* Le peintre comprendra, exécutera l'image que le poète rêve pour suggérer aux yeux son poème, qu'il s'agisse d'une œuvre à dire et du théâtre ou d'une œuvre à lire et du livre, — le Livre : à justifier ! le Livre qui devrait presque toujours être (sauf dans la

(1) Avec plaisir, je note que cette idée heureuse m'est suggérée par le statuaire Francisco Durrio.

vulgarisation des textes anciens et des traités pour les écoles, ou des quotidiennes productions nouvelles qui subissent en petit équipage, pour de justes raisons de prudence et d'économie, l'épreuve première du temps) l'ouvrage *et* de l'écrivain *et* de l'artiste. — L'architecte, le maître d'œuvre, sortira de sa léthargie séculaire, assisté du sculpteur, du peintre, du verrier, — suscité peut-être d'abord par le poète, par le musicien, par le danseur. Et tous s'associeront dans la composition de Fêtes, demouvements et de bruits colorés, choses de joie et de beauté.

Inévitablement, la discussion des théories — c'est-à-dire la recherche de la vérité — occupera ce petit peuple de producteurs, controverses à encourager, à provoquer. Quelqu'un, qui de telles recherches aura fait depuis des années nombreuses l'objet principal de son perpétuel entretien avec lui-même, pourra proposer à la discussion générale ses personnelles convictions. Il n'enseignerait pas, mais, selon le mot célèbre, il éveillerait. — Personne, dans le Grand Atelier, n'enseignera :les artistes de tous les arts peuvent se communiquer des procédés, mais aucun art ne s'enseigne, pas plus la peinture que la poésie, — et le Grand Atelier ne sera pas plus une école ou une université qu'une académie. Ce n'est pas non plus, si j'ose dire, un moulin. On n'y entrera pas librement, il faudra y être appelé, et celui qui fera les premiers appels soumettra ses propres sympathies au contrôle de l'expérience, de la prudence, prévoyant les rivalités et les conflits possibles.

C'est une institution exempte de toute attache officielle, une institution libre, où les titres et les fonctions sont ignorés. Le Grand Atelier subira les contrôles nécessaires, comme il payera patente pour le commerce d'œuvres d'art et de livres que comporte son programme; là se bornent pour lui les sujétions extérieures.

Il sera vendeur, mais dans des conditions spéciales : sur les prix des œuvres d'art il ne retiendra rien et les écrivains bénéficieront des remises que lui feront les éditeurs. Libraire très particulier du reste, il ne tiendra pas à la disposition du passant toutes les nouveautés, mais celles-là seulement qui portent le signe du talent ; sa méthode de vente sera de la critique en action. On trouvera chez lui des progressions ou tables de

lectures, établies selon l'âge, le sexe, le degré d'instruction, les aptitudes caractéristiques de lecteurs classés par catégories; ces tables comportent la littérature universelle, les histoires nationales, l'histoire des lettres, des arts, des philosophies, des sciences.

Le Grand Atelier — point de vue pratique — met donc en relation, directement, le producteur et l'amateur, au bénéfice de l'un et de l'autre.

Il ne fera jamais appel à la presse, aussi longtemps du moins qu'elle pratiquera ses haïssables mœurs actuelles. On sait que les articles critiques sont payés tous (à de rares exceptions près) par le marchand ou par le producteur. Le Grand Atelier se propose de restituer la critique indépendante — celle qui ne subit la loi ni des boutiques, ni de l'Institut et de l'Ecole, ni des brasseries — par la parole en des conférences, par l'écrit dans les périodiques qui pourront naître de lui ou s'associer plus ou moins intimement à sa fortune.

Il invitera — fermant sa porte aux passants ces jours-là — les élèves d'un lycée, les ouvriers d'un atelier ou d'une usine, à voir les œuvres qu'il expose, à en écouter une explication appropriée. Celui qui sera chargé de la parole s'appliquera surtout à *éveiller par l'art le sens de la nature*, — selon le profond conseil d'Eugène Carrière. D'autres fois, c'est telle colonie provinciale ou étrangère, la colonie bretonne ou provençale à Paris, la colonie espagnole ou italienne, qui sera conviée ; on rappellera, dans ces occasions, qu'il est de devoir étroit pour nous tous de cultiver nos différences individuelles ou de race en deçà des limites patriales ou même provinciales, nos ressemblances au delà.

En se multipliant — par des filiales — dans les provinces françaises, le Grand Atelier deviendra un instrument actif de décentralisation, un élément d'intense vie régionale : dans chaque capitale provinciale il sera un centre d'intellectualité sensible ; ainsi concourra-t-il pour sa part à l'abolition de ce régime de centralisation qui monstrueusement s'accorde avec la dispersion universelle : les artistes restent étrangers les uns aux autres tout en piétinant les pavés de la même ville, pour eux si populeuse et si vide !

Mais à Paris le Grand Atelier ne sera pas plus national exclusivement qu'il n'y pourrait être marqué du signe propre

d'une province. Il accueillera les nationaux de tous les peuples alliés ou restés neutres dans cette guerre. Il ne peut éluder l'obligation de synthétiser, au moins dans l'immédiat, cette Société des Nations dont Paris sera la réelle capitale. Et c'est pourquoi on ne saurait concevoir la naissance du Grand Atelier ailleurs que dans la Cité qui, toute glorieuse encore des lauriers hérités d'Athènes, tourne aujourd'hui vers l'extrême Occident son auguste visage souriant d'amitié et de gratitude, son grand visage illuminé du triple rayon antique, chrétien et moderne.

A Paris donc, et dans des conditions modestes d'abord, nous ferons les premières expériences, nous formerons le noyau initial d'où jaillira la forêt. Là nous apprendrons à travailler ensemble, dès le début : nous nous exercerons — car c'est l'objet capital — à produire des œuvres collectives.

Chaque exposition en sera une (en dehors même des expositions d'ensembles), par sa composition harmonieuse, par sa présentation à la fois discrète et significative, aussi par l'accord que concluront avec elle les concerts et les danses, les poèmes, les discours, — les FÊTES.

A ce dernier mot, que j'ai déjà souligné, je donne une portée particulière, peut-être insolite. A bien dire pourtant, toute œuvre d'art n'est-elle pas une fête ? Et qu'est-ce qu'un poète, sinon, essentiellement, un ordonnateur de fêtes ? On peut concevoir des fêtes qui seraient des œuvres d'art, de tous les arts. Les précédents ne manquent point, mais ils ont leur date et ne conviendraient pas à la nôtre; tels qu'ils apparaissent, ils ne satisfont pas. Nous rêvons, dans cette esthétique spéciale, des réalisations délicates et pleines qui comporteraient moins de matière que de talent et dont je ne sache, somme toute, pas d'exemple. On comprendra que je ne donne sur ce point aucun détail; plus que tout autre peut-être un tel art vit de réalités et, si l'on croit avoir, dans ce genre, fait quelque petite découverte, il convient d'en garder le secret pour en réserver la surprise : des explications théoriques manqueraient encore plus d'intérêt que de prudence...

Il suffira de noter que ce seraient, là, des occasions, fréquemment renouvelées et variées infiniment, de combiner les prestiges de tous les arts en vue d'effets uniques. Résultat éphémère, soit : mais l'enchantement obtenu n'est-il pas de nature

à féconder les esprits, à leur suggérer la conception d'œuvres plus solides, plus durables ? Et qui sait si tel fragment ne survivra pas à l'ensemble périssable, — ce poème, cette mélodie, cette indication décorative ?...

Mais j'ai parlé — et cette idée est en quelque sorte parallèle à celle des expositions d'ensembles — de monuments à construire. Ceux-là sont destinés à rester. Œuvres collectives par excellence, par définition ; la destination, la justification même du Grand Atelier et l'article I de son programme. Il serait beau que notre premier effort, dans cet ordre de production, fût de dédier le Temple de la Gratitude aux magnanimes soldats français. On me parle d'un projet sur ce thème et j'en connais l'auteur, artiste de très grand talent... Il serait beau, oui, et juste que notre initiative française suscitât tout d'abord une œuvre, comme celle-là, française — où les alliés de la France auraient leur part de gloire — et ce serait, solennelle, notre propre consécration.

Mais le second monument, réalisé par le Grand Atelier, ce sera le Grand Atelier lui-même. Pour les contacts et les tentatives préliminaires il sera sage et prudent de nous contenter de quelque construction déjà existante, exigeât-elle des réparations et des appropriations — et j'en sais une, bien située, qui conviendrait : nous y chercherons ensemble la Maison définitive, nous en composerons la forme, nons en établirons les plans, et puis nous la construirons, — entendez-vous ? — nous la bâtirons nous-mêmes, avec nos mains, profondément et de toute notre volonté imprimant notre pensée en elle.

§

Matériellement, le Grand Atelier sera créé par quelque générosité intelligente ; fervente de beauté et d'humanité. L'égoïste Renaissance eut ses Mécènes ; une *Autre* Renaissance en suscitera — d'*Autres*. —

C'est d'Amérique — Nord ou Sud — que je les espère d'abord.

Les Américains sont étrangement intéressés à la pleine restauration de cette civilisation que les plus puissants d'entre eux sont venus défendre contre la barbarie. Chasser de France les barbares ? Il n'aura pas suffi d'en rejeter les Allemands ! Je l'ai dit en commençant : la société tout entière est en décadence. Il faut la rappeler aux Principes, il faut la ramener à

cette notion pure de l'Homme Universel — que l'antiquité a connue et que la Renaissance, tout en prétendant s'inspirer de l'antiquité, a détruite. Il faut tendre à l'unité et commencer par défaire, en nous et autour de nous, la dispersion. Il faut dessiner sur l'horizon un signe exemplaire de ralliement : c'est le Grand Atelier !

Il n'est possible, ai-je dit, qu'ici, à cette heure. Mais quand il sera né ici et qu'il y aura un peu grandi, il sera désiré partout, partout nécessaire, et vous l'emporterez dans votre patrie, frères d'Amérique, où vous le réaliserez selon les convenances nuancées d'une appropriation qui ne sacrifiera rien d'essentiel.

Je crois que l'institution, après quelque temps, pourra vivre d'elle-même.

A nos fêtes sera convié un public choisi, informé, qui payera cher et volontiers, sachant à quel emploi est destiné le prix excessif de son modeste fauteuil. Et ces fêtes pourront être répétées ou développées hors du Grand Atelier. Quelqu'un voudra les adapter à l'imagination populaire et, à l'autre bout social, n'en sera-t-on pas curieux dans les salons ? Entreprise de fêtes : je crois que la fonction est cataloguée, je ne crois pas qu'elle soit remplie,

De plus, vendeur désintéressé des œuvres de ses membres et des écrits littéraires nouveaux, le Grand Atelier ne sera qu'un marchand ordinaire quand il fera certaines entreprises d'éditions — livres et œuvres d'art — *qu'il pourra seul faire* et sur lesquelles je m'interdis de donner prématurément des indications.

Et je ne saurais, d'une façon générale, m'arrêter plus longtemps à ce chapitre des ressources sans risquer de les compromettre par des précisions indiscrètes. Mais ne va-t-il pas de soi qu'une collectivité comme celle-ci, éclairée et laborieuse, dispose de moyens qui lui sont propres et qui ne peuvent que se renouveler et se développer avec elle ?

§

J'ai confiance. L'idée est juste. Il se peut que dans la pratique elle appelle des modifications ; son essence n'en sera pas atteinte. L'œuvre est nécessaire. Elle sera.

Il y a longtemps que je la rêve. Il a fallu attendre qu'il fût vraisemblable, convenable, opportun d'en parler. Il a fallu

attendre qu'au théâtre du monde le rideau s'ouvrît sur la grande tragédie et fût près de se refermer.

Je regrette que cette idée ne vienne pas de naître dans l'esprit d'un homme plus jeune et plus célèbre que moi. L'expérience, toutefois, et une pratique des hommes longue et réfléchie ne sont peut-être pas, en telle matière, des qualités négligeables. Pour le reste, je me présenterai sous les auspices d'un *Conseil de Recommandation* qui conférera à mon initiative l'éclat de quelques glorieuses sympathies.

Un second Conseil, l'indispensable Conseil d'Administration, se chargera des soucis comptables, du maniement de l'argent et de ces responsabilités pécuniaires où je ne veux avoir aucune part. J'assume toutes les autres.

CHARLES MORICE.

LES VÉRITABLES PROFITEURS DE LA GUERRE

La rapidité stupéfiante avec laquelle certaines fortunes se sont constituées pendant les hostilités n'a pas révolté la conscience publique. On en avait pourtant étalé le scandale au cours d'une séance de la Chambre. Il y fut prouvé, entre autres pratiques inquiétantes, que des gens se trouvaient subitement détenteurs de denrées ou de produits dont ils commerçaient pour la première fois et qu'ils vendaient à l'Etat à des prix exorbitants. On y établit également que des marchés, rétrocédés cinq ou six fois, avaient laissé des monceaux d'or aux mains crochues des concessionnaires et de chacun des sous-traitants. La Chambre accueillit ces révélations avec une émotion contenue, qui était loin de l'indignation et de la colère. Il n'en alla pas autrement en dehors de l'enceinte du Parlement. La Justice, claudicante chronique, sembla frappée de paralysie et dans l'impossibilité d'atteindre ces agissements éminemment dolosifs. Quant à l'opinion, extrêmement susceptible à l'ordinaire, parfois impitoyable à l'égard des « histoires d'argent », elle ne s'occupa de ceux que l'on appelait « les nouveaux riches » ou « les profiteurs de la guerre » que pour railler leur luxe criard trop insolemment affiché, leurs attitudes prétentieuses et le plus souvent empruntées. Sous la Convention, tous ces gens, qui spéculaient sur le malheur des temps et la détresse universelle, auraient été condamnés à mort et seraient montés, aux applaudissements de la foule, dans la charrette fatale, pourvoyeuse de la guillotine.

D'où provenait cette indulgence ou cette... indifférence ?

On pourrait être tenté de l'expliquer par la mentalité en quelque sorte catastrophique créée par la guerre elle-même. Celle-ci, en bouleversant de fond en comble les conditions de la vie, en déplaçant tragiquement les valeurs sociales, en emportant hommes et choses dans son tourbillon irrésistible, n'était-elle pas génératrice d'une espèce de fatalisme national? Qu'importait l'enrichissement scandaleux de quelques-uns au milieu du drame dans lequel la Patrie jouait son existence? *Primo vivere, deinde philosophari*. Vivre ? C'est-à-dire vaincre et assurer le salut commun. Sur les champs de bataille, les combattants ne s'étonnent ni ne s'émeuvent des vautours et des corbeaux qui satisfont leurs instincts hideux de rapaces, et la France entière était sous les armes.

Mais, si l'on y regarde de près, il est facile de reconnaître qu'une telle explication serait évidemment insuffisante: Elle supposerait, à l'avantage exclusif d'une catégorie d'aigrefins, une insensibilité qui ne s'est pas manifestée à l'égard des auteurs d'autres scandales. Il doit y avoir des causes plus subtiles et plus complexes à l'indifférence de l'opinion.

D'abord, les profiteurs de la guerre n'ont-ils pas bénéficié de la veulerie civique engendrée par nos habitudes d'un étatisme plus que centenaire? Assurément, il était inadmissible, cela choquait le sens commun et éveillait le soupçon, que, par exemple, un coiffeur ou une danseuse fussent instantanément compétents pour fournir du blé, des chevaux, des obus ou du drap d'équipement militaire, toutes choses qui n'ont des rapports que très lointains avec le fer à friser ou les entrechats. Mais, en somme, c'est l'Etat qui concédait ces marchés extraordinaires. Or, nous avons accoutumé de tolérer, de la part de l'Etat omniscient, omnipotent et infaillible, de telles gabegies, qu'une de plus ou de moins, si colossale s'avérât-elle, n'était pas pour nous effrayer ou nous révolter. Par ailleurs, n'avons-nous pas institué, à titre d'adage national, qu'il n'est pas nécessaire de s'inquiéter du gaspillage des finances publiques du moment que c'est « la princesse qui paye » ?

En second lieu, l'indifférence de l'opinion ne provenait-elle pas aussi de ce qu'un trop grand nombre de gens profitaient, précisément, de cette gabegie étatiste? Avant d'être, pour quelques jours, ministre du ravitaillement, M. Maurice Long avait laissé échapper un aveu qui a tournure de condamnation :

« L'Etat, disait-il, a voulu rendre la guerre aimable pour tout le monde. » Double erreur. Erreur de fait, parce que la guerre ne saurait être « aimable » pour personne. Erreur psychologique, parce que l'Etat, au lieu de se considérer comme tenu de consentir des sacrifices au profit de tous, avait au contraire le devoir d'exiger de chacun qu'il s'en imposât au profit du bien public et de la cause commune, sacrifices que la gravité des circonstances justifiait impérieusement.

C'est de cette erreur de l'Etat qu'ont procédé les demandes injustifiables et les attributions complaisantes d'allocations journalières, les réquisitions dont les tarifs étonnèrent et firent sourire les gens du métier, alors que la qualité des livraisons ne motivait pas toujours un examen suffisant, le paiement de salaires trop élevés aux ouvriers militaires, ou bien à des auxiliaires civils dont le nombre aurait pu être, sans nul inconvénient, limité à la moitié.

Le résultat de ces pratiques fut que l'Etat, après avoir provoqué le renchérissement d'une foule de produits, se trouva acculé à les acheter lui-même à des prix de plus en plus onéreux et à verser des indemnités de cherté de vie qui ne cessèrent de s'accroître. Mais n'a-t-il pas, en même temps, déchaîné l'appétit du lucre et émasculé la moralité publique ?

Il ne faut pas demander, en effet, à la nature humaine plus d'intransigeante vertu qu'elle n'en saurait avoir. Un citoyen est en mauvaise posture pour s'indigner contre des abus, des gaspillages ou des rapines qui sont la conséquence d'une situation dont il recueille largement le bénéfice, et parfois dans des conditions où le droit et la justice n'ont aucune part. Quand de nombreux citoyens recueillent ce bénéfice, c'est l'opinion publique qui est désorientée et pervertie. En l'espèce, l'indignation de trop de Français contre les aigrefins de la guerre était bridée et désarmée par les exigences de leur propre égoïsme, exigences qu'ils poussaient d'autant plus à l'extrême que l'Etat les acceptait plus docilement. Ils en perdaient la conscience de leur devoir et de l'intérêt général. Et c'est ainsi que les aigrefins de la guerre ne furent l'objet que d'une gouaillerie évidemment sans portée, et qui, à défaut d'un règlement de comptes impitoyable devant les tribunaux, aurait dû pour le moins se hausser à la sévérité d'une leçon méprisante et indiscutablement méritée.

§

Quoi qu'il en soit, ne résulte-t-il pas, tout d'abord, de ces constatations que l'expression de « nouveaux riches », ou celle de « profiteurs de la guerre », avec son sens péjoratif, ne peut pas s'appliquer exclusivement à ceux qui ont édifié des fortunes considérables par des moyens auxquels la quasi complicité de l'Etat n'enlève rien de leur malhonnêteté ? Mais ensuite ne convient-il pas de se demander si d'autres profiteurs de la guerre qui, sans être parvenus à la richesse, n'en réalisèrent pas moins des bénéfices appréciables, ont usé de moyens irréprochables ?

Un commerçant, par exemple, qui refusait de vendre des denrées et des produits dès qu'ils étaient taxés, et les cédait, en cachette, à des prix fabuleux, ne spéculait-il pas, lui aussi, sur le malheur des temps et la détresse publique ? Tel autre, qui majorait abusivement le prix des marchandises qu'il possédait depuis des années en magasin, faisait-il preuve d'honnêteté ? Le cultivateur qui s'obstinait à ne pas porter au marché ses œufs et son beurre taxés et ne consentait à les vendre qu'avec 300 ou 350 o/o de majoration, s'avérait-il de mentalité beaucoup plus reluisante ? Il n'y a pas, que nous sachions, de degré dans la probité, et qui porte préjudice d'un sou est, au regard de la morale, aussi coupable que celui qui subtilise un million.

Sans doute le consommateur ne s'est pas défendu et n'a rien trouvé trop cher pour assurer la satisfaction de son égoïsme. On ne peut qu'en tomber d'accord. Mais l'intermédiaire qui exploite les besoins ou les passions de la clientèle n'est pas exempt d'immoralité par le fait seul qu'il peut prétendre exécuter un acte de commerce. En l'espèce, d'ailleurs, il exploitait cette clientèle à coup sûr parce qu'il était le détenteur de denrées de première nécessité ou de produits d'un usage courant et indispensable, et parce qu'on ne modifie pas du jour au lendemain les habitudes économiques d'un pays. Il était, par cela même, aussi coupable que les accapareurs, dont les agissements, sous la Convention, avaient motivé la loi du maximum et la réquisition générale. Il opérait sans risques et il pressurait le consommateur au gré de ses exigences et de l'exagération de son appétit du lucre.

Il spéculait, lui aussi, sur le malheur des temps et la détresse publique.

En réalité, les véritables profiteurs de la guerre sont légion. Le Pactole étatiste a coulé avec une telle abondance qu'un nombre considérable de citoyens en ont profité à des degrés divers. Fort nombreux également furent les intermédiaires et les producteurs qui ont abusé de leur situation pour réaliser des gains dont l'énormité a lourdement aggravé la gêne universelle. Ils ont ainsi pratiqué, à leur façon, l'union sacrée... pour l'exploitation du consommateur, et ont oublié que la résistance économique à l'intérieur était en connexité étroite avec la résistance militaire sur le front des armées.

Or, une telle circulation de capitaux emporte nécessairement des modifications dans la répartition de la richesse, et, en cela, la question des profiteurs de la guerre devient éminemment et doublement intéressante. S'il est indiscutable que la reconstitution de la France dépend essentiellement de son essor industriel, agricole et commercial, il est nécessaire de savoir si les capitaux énormes qui ont été mis en mouvement se sont accumulés entre des mains qui les feront produire et les utiliseront en vue de la prospérité économique nationale. D'autre part, comme, en notre pays, les opinions politiques et sociales ont été jusqu'ici fonction de la répartition de la fortune et de l'aisance, il est logique de se demander en quelle mesure celle dont nous venons d'esquisser la genèse influera sur la vie publique et les rapports des citoyens entre eux.

Il faut, par conséquent, essayer tout d'abord de répertorier les bénéficiaires de la grande tourmente.

§

On peut classer les profiteurs de la guerre en deux catégories : la première comprend ceux qui n'ont rien gardé de leurs profits, et la seconde englobe ceux qui ont mis de côté des capitaux plus ou moins abondants.

Dans la première catégorie rentrent les ouvriers qui ont travaillé pour les équipements militaires et les usines de guerre, ainsi que les employés, hommes et femmes, utilisés dans les administrations de l'Etat au titre auxiliaire. Les uns et les autres ont été largement rémunérés, et ils ont dépensé tous leurs gains. Ce n'est, en effet, un mystère pour personne

que ces profiteurs de la guerre n'ont reculé devant aucune dépense. Les commerçants ont pu leur vendre, à des prix invraisemblables, les rossignols accumulés dans leurs magasins, et augmenter chaque jour ceux des marchandises fraîches, sans qu'ils manifestassent le moindre étonnement ou fissent entendre la plus légère protestation. Leur passivité n'a eu d'égale que leur inconscience. Denrées d'alimentation, produits fabriqués ou objets de toilette, quelque exagérées que fussent les prétentions des vendeurs, ont trouvé en eux des acheteurs empressés et dociles. Ils furent les hôtes des stations balnéaires qui regardaient le moins à la dépense. Ils ne cessèrent de fréquenter les salles de cinémas, de music-halls ou de théâtres. Il ne leur restera pas un sou vaillant des gains inespérés qu'ils ont encaissés, et bien rares sont ceux qui ont payé leurs propriétaires ou soldé des dettes antérieures.

Dans la seconde catégorie il faut naturellement placer les profiteurs malhonnêtes dont nous parlions au début. Il convient d'y faire entrer également les industriels dont les usines ont été réquisitionnées par l'Etat, ou qui en ont créé pour répondre aux besoins de la défense nationale. Parmi ceux-ci un certain nombre brassaient déjà de très importantes affaires et n'ont fait qu'accroître leur fortune : d'autres, qui végétaient, ont profité de l'aubaine pour s'élever à la richesse. Tous furent les bénéficiaires singulièrement heureux d'un état de choses dont ils ont su tirer avantage, et ils sont certainement, à l'heure actuelle, détenteurs de gros capitaux.

Il faut également comprendre, dans cette même catégorie, les commerçants dont nous avons parlé tout à l'heure et, en général, beaucoup de commerçants. Ce sont des profiteurs qui n'ont pas gagné des fortunes, mais qui, malgré les dépenses somptuaires auxquelles ils se sont livrés, ont encaissé des gains qui leur ont procuré l'aisance. Quelques-uns ont remis leurs affaires à flot. Mais il est juste de dire que, par suite de la mobilisation et en raison de leur genre de commerce, il est pas mal de commerçants qui se trouvent réduits à la gêne sinon à la ruine.

Les cultivateurs, enfin, prennent rang, naturellement, dans cette catégorie. Ce sont même eux qui furent, dans la plus large mesure, les véritables profiteurs de la guerre, et ils se

montrèrent les plus cupides. Si l'on ne considérait que les produits agricoles de toute première nécessité, il serait facile d'établir qu'en face d'une élévation de frais généraux d'environ 100 à 150 o/o, ces produits ont été majorés en moyenne de 300 à 350 o/o. Rien d'étonnant, par suite, à ce que leurs détenteurs aient gagné gros. L'Etat, d'ailleurs, s'est ingénié à les favoriser, sans leur demander en échange une intensification de la production qui eût empêché l'augmentation effrénée des cours, à condition qu'il maintînt lui-même le taux de ses réquisitions dans des limites raisonnables. Les cultivateurs n'ont pas seulement vendu leurs produits à des prix qu'ils ne trouvaient jamais assez élevés ; ils ont aussi touché des allocations journalières alors même qu'ils possédaient ou tenaient à bail des terres dont l'exploitation les mettait à l'abri du besoin, et la plupart des fermiers ou des métayers n'ont pas payé leurs propriétaires. Loin de nous la pensée de méconnaître l'effort réalisé par l'agriculture, privée de beaucoup de manieurs de charrues, et le mérite de ceux qui ont courageusement remplacé les absents. N'empêche que, sans récriminer injustement et vainement, il est nécessaire de constater que le cultivateur a été, pendant la guerre, le citoyen le plus gâté par l'Etat, le profiteur le plus largement avantagé et le moins préoccupé de la détresse générale. De ce chef, on ne saurait dire qu'il se soit toujours enrichi, mais, en toute certitude, son bas de laine s'est grossi à en crever, et il est certain que l'aisance a pénétré à larges flots jusque dans les coins les plus reculés des campagnes.

§

Eh bien, dans quelle mesure peut-on espérer que cette nouvelle répartition de la richesse servira l'essor économique qui s'impose à la France de demain ? Il n'est loisible, évidemment, à cet égard, que de formuler des hypothèses, mais il est facile qu'elles ne soient pas trop aventurées, si, tout en réservant la part de l'inconnu et en souhaitant une adaptation heureuse aux nécessités issues de la guerre, on confronte judicieusement ces nécessités avec la mentalité des bénéficiaires avant les hostilités et les habitudes de notre tempérament national qui vraisemblablement ne se modifieront pas comme par un coup de baguette magique.

On ne risque guère de se tromper en disant que les capitaux

détenus par les aigrefins de la guerre sont perdus pour l'essor économique de demain. Sans doute, les revenus de ces capitaux rentreront dans la circulation générale et la vanité de leurs possesseurs est la meilleure garantie qu'ils ne seront pas accumulés. Mais, par cela seul que cet argent, a été mal acquis, il sera conservé jalousement et employé en placements de tout repos, par conséquent à l'abri des aléas industriels et commerciaux.

Il est permis de croire, en revanche, qu'il n'en ira pas de même pour les capitaux qui sont aux mains des industriels habiles que leurs qualités d'hommes d'affaires ont admirablement servis pour profiter des circonstances. Il est vraisemblable que ces industriels resteront dans l'industrie et augmenteront leurs entreprises en les améliorant et en se pliant aux méthodes nécessaires. Ils ont le goût et le sens du risque et ils ont prouvé que les initiatives ne leur faisaient pas peur. Ils sont des profiteurs de la guerre qui doivent servir efficacement l'accroissement de la prospérité de la France.

Que feront ceux qui ont profité de la guerre parmi les commerçants qui vivotaient avant les hostilités, dont le nombre allait sans cesse en progressant, et qui, comme le disait Emile Durkheim, se contentaient de la vie médiocre de petits boutiquiers ? Ou nous nous trompons fort, ou nous pensons qu'ils n'exposeront pas, en cherchant à augmenter leurs affaires, l'argent qu'ils ont gagné pendant les hostilités. L'idéal du moyen ou du petit commerçant fut presque toujours de ne pas boucler son inventaire en déficit, de maintenir plutôt que de grossir son chiffre, d'entretenir la façade de sa maison de commerce en un état de respectabilité avantageuse qui lui permît, le moment venu, de la céder dans des conditions capables de lui ménager, avec les intérêts de ses économies sagement placées, une retraite tranquille. Il y a des chances pour que ces commerçants ne changent ni de mentalité ni de méthode. De même que leur capital ne leur permettait pas de larges entreprises avant la guerre, ils ont, d'ailleurs, pour la plupart, encaissé des profits dont l'importance assez relative ne justifierait pas des visées trop ambitieuses et de trop vastes espoirs. Nous avons peur qu'ils ne soient que d'un maigre secours pour la rénovation économique de la France. Il n'est pas impossible cependant que, sous l'impulsion de la grande

industrie obligée de multiplier ses débouchés, et en présence de l'inévitable augmentation des frais généraux, en particulier des salaires, le petit et le moyen commerce comprennent que l'heure des initiatives et des transformations a sonné pour eux comme pour tout le monde, et que leur entêtement dans les anciennes pratiques serait susceptible d'avoir pour conséquence une diminution de leurs affaires qui équivaudrait à la certitude de la ruine dans un avenir plus ou moins éloigné. Il est possible également que le mouvement coopératif s'accentue après la guerre et que, en menaçant les petits et les moyens commerçants, il les oblige à la rénovation de leurs méthodes et à une judicieuse utilisation de l'argent qu'ils auront pu économiser. Il est à souhaiter, en tous cas, pour eux-mêmes, que les commerçants se persuadent de cette vérité, apprise par le consommateur pendant la guerre, à savoir que si l'intermédiaire joue un rôle utile par la commodité de la répartition des produits, et s'il mérite pour ce service une rémunération équitable, il devient manifestement un danger public lorsqu'il se coalise, ou agit comme s'il était coalisé, afin d'exiger des bénéfices qui pèsent lourdement sur la vie économique de la collectivité.

L'emploi des gains colossaux réalisés par l'ensemble des cultivateurs pendant la guerre intéresse au plus haut point la prospérité nationale. Ce sont eux qui ont retenu le plus d'argent dans l'énorme circulation qui s'est produite durant ces quatre années. Or, tous les économistes sont d'accord pour reconnaître que c'est l'agriculture qui doit être la principale ouvrière de la reconstitution économique de la France, pays essentiellement agricole. Mais il y a une condition dirimante, et c'est que l'agriculture française intensifie sa production, ce qu'elle ne peut faire que par l'application des méthodes scientifiques et, par conséquent, en consentant les sacrifices indispensables. Evidemment on entrevoit dès maintenant l'intervention du Parlement et de l'Etat pour le vote et la mise en œuvre de lois qui obligeront les cultivateurs sinon à subordonner leur intérêt particulier à l'intérêt collectif, du moins à ne pas sacrifier celui-ci à celui-là. La création de syndicats communaux ou cantonaux pour l'acquisition de machines agricoles est à prévoir, par exemple. Mais, quelque généreuse et adroite que soit l'aide de l'Etat, il restera aux agriculteurs

à perfectionner leurs méthodes de culture, à viser les forts rendements qui permettront à la France de n'être plus tributaire de l'étranger, en ce qui concerne une foule de denrées de première nécessité, que pour une partie aussi minime que possible de sa consommation. Il y a là, pour les agriculteurs, une occasion naturelle d'utiliser les capitaux qu'ils ont accumulés, mais il est évident qu'ils doivent résolument rompre avec leur esprit de routine et leur égoïsme, ennemis de toutes les innovations. Il faut donc qu'ils s'habituent dès maintenant à considérer que les prix qu'ils ont imposés pendant les hostilités pour les denrées agricoles ne peuvent pas être maintenus. Il faut qu'ils comprennent que si l'intensification de la production fera nécessairement baisser ces prix sous l'empire de la loi de l'offre et de la demande, ils retrouveront des bénéfices supérieurs par la multiplication de leurs ventes, et que le devoir de tirer de hauts rendements du sol national est un devoir social, parce que cela contribuera à l'amélioration des conditions de la vie pour tous, et, en même temps, un devoir patriotique, parce que cela permettra à la France de demander moins à l'étranger en vue de sa subsistance et lui laissera plus d'argent disponible à employer aux travaux d'utilité générale.

Il serait imprudent de se dissimuler cependant qu'à ce point de vue la tâche est immense et sera assez ingrate. Pour le moment, le paysan arrivé à l'aisance par la guerre n'a d'autre préoccupation que de donner libre cours à sa passion de la terre. Sur de très nombreux points du territoire, les gros propriétaires, soient qu'ils aient été gênés par le non-paiement des fermages, appauvris par des placements aujourd'hui dépréciés ou perdus à l'étranger, effrayés par la perspective d'impôts dont la progressivité serait trop lourde, ont fait vendre d'importants domaines. Les cultivateurs se sont littéralement rués à leur assaut. Partout les mises à prix ont été dépassées dans des proportions déraisonnables. Les acquéreurs comptent évidemment sur une longue période de cherté des produits agricoles, et, par là même, se posent d'avance en adversaires des méthodes culturales qui, en amenant les forts rendements, produiraient la baisse du prix de ces produits. Et cette position vis-à-vis du problème agricole de demain est parfaitement en concordance avec la mentalité bien connue du paysan français, attaché à la routine autant qu'il est

attaché à la terre. Il y a évidemment là un danger contre lequel il faut se garer avec précision et perspicacité. En admettant, en effet, que le prix de la terre continuât à progresser, la culture ne serait rémunératrice que si le taux de vente des denrées agricoles se maintenait à des prix très élevés. Et alors, si l'on n'assistait pas à un krach dont il est impossible de prévoir la violence, il faudrait renoncer à l'amélioration de la vie générale (ce qui entraînerait l'augmentation excessive des salaires), et se résigner à la dépendance économique et financière de la France. C'est un travail d'organisation, d'éducation et de persuasion que doivent poursuivre auprès des cultivateurs le Parlement par des lois appropriées, l'Etat par des subventions judicieuses et la propagande de ses professeurs d'agriculture ; il convient aussi que l'Etat et les syndicats agricoles s'efforcent de mettre les engrais indispensables, dans des conditions de bon marché, à la disposition des intéressés ; on doit faire également appel aux instituteurs et aux personnes dont l'influence ou la compétence peut le plus utilement s'exercer.

Il est indispensable, au surplus, que tous les profiteurs de la guerre se convainquent qu'ils ont le devoir de ne pas laisser leurs bénéfices improductifs : les dépenses de ces quatre années ont fait sortir tant d'argent de France que, si celui qui y est resté était immobilisé, la richesse et l'avenir de la nation seraient gravement compromis.

§

Il nous paraît enfin nécessaire, avant de conclure, de formuler de courtes réflexions touchant la répercussion possible, dans le domaine politique et social, de cette nouvelle répartition de la richesse.

Il est indéniable que, d'une façon générale, on professe, en France, des opinions plus ou moins libérales suivant que l'on se trouve dans une situation plus ou moins aisée. C'est en tablant sur cette tendance au conservatisme politique et social que les socialistes révolutionnaires ont pu faire pénétrer dans une partie du prolétariat l'abominable et antiscientifique dogme de la lutte des classes. Si les profiteurs de la guerre opéraient une régression politique et sociale, ils se mettraient en opposition avec les nécessités d'une France qui a besoin, pour se reconstruire et prospérer, de la plus complète

union des classes, et on conçoit quel serait le dommage.

Tout s'enchaîne dans l'œuvre française de demain. Elle est essentiellement basée sur l'augmentation de la richesse nationale, et, par conséquent, sur l'accroissement de la production dans tous les ordres d'activité. Elle suppose donc une organisation scientifique, mais aussi une bonne volonté individuelle, collective et mutuelle, et l'adaptation à tous les progrès. C'est dire que l'intérêt particulier ne doit pas primer l'intérêt général, que des sacrifices réciproques doivent être consentis, et il va de soi que ces conditions peuvent être réalisées non pas par la lutte des classes, mais par l'union des classes. Il en découle que l'aisance ou la fortune des profiteurs de la guerre ne doit pas les incliner à devenir les contempteurs du progrès et à un esprit rétrograde qui ne serait que la manifestation d'un égoïsme peu généreux et qui trouverait d'ailleurs son châtiment dans l'appauvrissement général en faisant perdre à la France le fruit de sa victoire.

§

Si nous résumons maintenant les idées que nous venons de développer, nous dirons tout d'abord que le nombre des véritables profiteurs de la guerre est infiniment supérieur à la poignée d'aigrefins contre les agissements desquels l'opinion publique n'a trouvé d'autre sanction que la raillerie la plus anodine. Nous ajouterons ensuite que si les profiteurs de la guerre ont certainement bénéficié des circonstances comme des erreurs de l'Etat, ils n'ont pas toujours acquis la fortune et l'aisance par des moyens irréprochables, et que cette danse colossale des milliards a correspondu à une perversion occasionnelle de la moralité publique. Nous avons, par ailleurs, fait preuve de qualités d'héroïsme qui rachètent cette défaillance néanmoins regrettable. Mais cette nouvelle répartition de la richesse ne peut servir les intérêts nationaux qu'à la condition que l'argent ne reste pas improductif dans les mains qui se sont emplies d'une partie des sommes fantastiques mises en circulation pendant les hostilités. Il faut maintenant que les profiteurs de la guerre fassent profiter la France des gains inespérés qu'ils ont réalisés et qu'ils comprennent que la prospérité collective et les améliorations sociales sont les seules sauvegardes de leur prospérité individuelle.

LOUIS NARQUET.

L'ÉPOPÉE ARMÉNIENNE

Epopée, oui, et non point tragédie !

Noires sont les nouvelles qui arrivent de notre pays,
Plus noires que la noirceur réunie de toutes les nuits
Qui depuis la naissance du monde ont masqué le soleil...
Les fleuves, maintenant, y sont rouges du sang de nos martyrs,
— On dirait les avenues de la Mort couvertes de roses douloureuses ;
Les plaines y sont blanches de l'amoncellement des cadavres nus,
— On dirait les jardins de la Mort fleuris de lugubres lys ;
Les lacs y sont devenus de grands yeux pleins de larmes
Pleurant la désolation qui règne autour d'eux ;
Les montagnes, frémissantes du crime accompli à leurs pieds,
Par des vents frénétiques clament leur épouvante aux quatre coins du monde
Et dressent, haussent, allongent leurs têtes chenues par l'espace vide,
Cherchant le Dieu qui viendra venger ces innocents....
Le monde entier, courbé sous le règne de l'Horreur,
Est attiré par cette horreur suprême, dépassant en grandeur tous les exploits du Mal ;
Le monde entier tourne là-bas ses regards terrifiés,
Et toutes les bouches s'écrient : « Tragédie sans exemple, la plus grande des tragédies ! »
Moi, je dis : Epopée, et la plus grande des épopées !
Et, si vous ne le croyez pas, fermez les yeux un moment au spectacle de l'heure présente,

Et voyez se dérouler sur la toile immense des siècles le roman héroïque que ce peuple y a tracé.



Voici les jours anciens du matin de l'Histoire :
Une race d'Occident quitte les rives argentées des terres helléniques,
Passe la mer, pose le pied sur le sol de la sombre Asie,
Marche, d'une allure aventureuse et fière,
Et va jusqu'aux bords enchantés du grand lac de Van
Ornés des plus belles fleurs et des plus antiques légendes,
Jusqu'aux pieds de l'auguste Ararat, le patriarche au front blanc qui domine l'Orient.
Elle y dresse sa tente,
Réunit autour d'elle et fond en elle-même
Les peuples indigènes dont l'antique valeur
Luttait depuis des siècles contre Assour la sanguinaire,
Et dit : « Ici est ma maison,
« Ici j'accomplirai ma mission :
« Prêcher aux barbares le libre esprit d'Occident,
« Initier l'Occident aux magies de l'Asie,
« Jusqu'au jour où Orient et Occident fraterniseront,
« Dans la clarté triomphante de la Liberté. »
Et la voici naître, la nation au cerveau d'Occident, au cœur d'Orient,
Petite par le nombre, grande par la destinée,
Appelée à une tâche pénible et glorieuse.
Toutes les tyrannies viennent alors l'assaillir,
Toutes, de l'Asie ténébreuse, vieux foyer du Despotisme,
Et de l'Europe elle-même, patrie de la Liberté ;
Toutes les tyrannies, comme des vagues énormes,
Viennent la submerger, puis reculent, se dispersent, s'évanouissent,
Et elle reparaît, vivante toujours, comme un roc indestructible.
Les empires géants s'écroulent autour d'elle,
Son bras vigoureux, inlassable,

Conserve, rebâtit, perpétue la maison ancestrale.
Et voici se lever l'aurore du monde nouveau ;
L'Ararat, qui jadis reçut l'arche,
Reçoit les premiers rayons de l'aube nouvelle.
Plus grand que son grand Tigrane qui soumet à son sceptre l'Orient tout entier,
Eleva une cité puissante toute parée d'art hellénique,
Et ne fut vaincu que par Rome,
Plus grand que tous ses héros,
Qui, ceints du diadème national,
Firent éclater sur les champs de bataille la vaillance de la race,
Fut ce peuple lui-même, quand, le premier parmi les peuples,
Il arbora sur la tête d'un de ses rois
Le symbole de la doctrine de fraternité et de liberté,
Le signe d'amour et de justice,
L'emblème de la force spirituelle,
Se dressant, comme le soleil contre les ténèbres,
Contre les doctrines du vieux monde,
Adoratrices de la Force brutale, basées sur la haine et l'iniquité.
Et voici, dès lors, toutes les hordes de l'Asie,
Comme des nuages d'orage, gonflés de grêle et chargés de foudres,
Les unes après les autres, pendant des siècles,
Se ruant sur cette race...
Longtemps, elle lutte et tient tête à tout un monde,
Elle lutte et défend l'Idée nouvelle ;
Elle souffre toute la souffrance, et résiste ;
Son corps, déchiqueté, s'affaisse à la longue, mais son âme demeure intacte ;
Elle est tout entourée, engloutie d'ombre, mais sa lumière intérieure reste inextinguible ;
Elle subit toutes les morts et ne meurt pas.
D'autres peuples, autour de lui, cèdent à la violence,
Vendent leur âme, renient leur esprit,
Adoptent, pour se soustraire à la souffrance, la foi de l'envahisseur,
Se déforment et se dégénèrent ;

Elle préfère le martyre à la trahison de soi-même,
Et, à travers la souffrance, elle attend l'avenir de justice,
Elle l'attend, avec la certitude
De sa résurrection
Et du triomphe de la Liberté dans la monde entier.
L'épée est brisée dans sa main,
Ses bras sont chargés de chaînes,
On l'a rendue esclave,
Et l'on se moque d'elle,
On la méprise,
Et l'on exploite durement la sueur de son front.
Mais elle n'est pas esclave, puisque son âme est restée libre.

De ses mains enchaînées
Elle crée de la Beauté,
Elle pare l'Orient de palais féeriques et de temples,
Elle l'émaille de fines sculptures et de peintures gracieuses,
Elle façonne des étoffes où le clair de lune semble fixé
Et des tapis où semblent se mirer des paradis de rêve
Et des tuniques où flamboient les couchers somptueux des soleils du Levant ;
Elle décore d'une splendeur d'art la vie grossière de ses maîtres barbares.

Les plus belles fleurs, les fleurs les plus pures et les plus intimes de son âme,
Elle les conserve, les développe, les cultive,
Dans les recoins reculés de ses vallons, dans le recueillement de ses chaumières rustiques
Ou au fond de ses couvents nichés sur de solitaires hauteurs,
Sous la chaleur de ses larmes, de ses rêves et de sa foi ;
— O le ruissellement lumineux, pur comme les sources des montagnes,
De sa poésie, toute jaillie du cœur !
O la vive et charmante fantaisie de ses images colorées ornant les manuscrits sacrés !
O la sublime tristesse des hymnes mystiques,
Les envolées et les ascensions,

Sur les ailes des plus angéliques mélodies,
Loin du spectacle hideux de la cruauté du monde,
Vers la lumière immaculée de la Source de justice,
Et les nobles lamentations sur la misère humaine
Et les cris de la suprême souffrance
S'exhalant, aux heures les plus noires, en appels gémissants, vers le Juge suprême,
Et le claironnement de la clameur sereine de l'Espoir (Christ est ressuscité!).

Traversant, comme un fier refrain, ces litanies de douleur,
Entonnant, au milieu des ténèbres dominantes,
La certitude du triomphe de la Justice ;
Et la grâce tendre, la suave pureté des chansons populaires :
O les douces berceuses des mères, illuminées par la vision de l'avenir meilleur,
Et les idylles des cœurs junéviles,
Eclairant de la flamme rose de leurs pudiques amours
L'ombre morne du destin de la race,
Et la louange extasiée
Du merveilleux univers créé par Dieu
Et que la méchanceté de l'homme change en enfer;
Tout un ramage sacré de rossignols spirituels
Tombant, comme une rosée de purification et comme une pluie de bénédiction,
A travers le crime et la pourriture empestant l'air,
Sur la terre malheureuse et l'humanité souffrante ! —

Et lorsqu'elle cesse de chanter,
Elle crie : Justice ! aux puissants du monde,
Elle implore la Justice, elle réclame la Justice
Aux libres nations du monde.
A ses tyrans eux mêmes,
En un langage doux et persuasif,
Elle essaie d'enseigner la justice ;
Et parfois, par une lutte furieuse et désespérée,
Elle s'efforce de l'obtenir....
Son bras enchaîné,

Tout en voulant briser ses fers,
Veut briser aussi les fers, plus lourds que les siens,
Qui enchaînent et paralysent l'âme de ses tyrans.
Elle veut la Lumière pour tous,
La Liberté pour tout l'Orient,
La Justice pour le monde entier.

L'épaisse cruauté des barbares au cœur de fauves
La piétine avec une rage redoublée...
Le monde, indifférent, assiste à son martyre ;
Le monde ne la connaît pas, le monde ne la comprend pas...
Les nations libres elles-mêmes,
Enivrées du vin mauvais de l'égoïsme,
La dédaignent et la tournent en dérision,
(Quelques âmes justes entendent seules son cri,
Le comprennent,
Et, fraternelles, se penchent vers elle, pour la consoler et la soutenir)...
Et voici l'orgie fantastique du Crime...
Voici, sous le soleil clair, en plein air, en plein jour, en pleine paix,
L'exécution froide et calculée
Du projet fou de tuer l'âme d une nation
En assassinant des masses énormes de ses enfants...
Et les nations civilisées
Assistent immobiles à cette boucherie monstrueuse,
Comme on assiste à une pièce au théâtre. .



Aujourd'hui, le Crime, laissé impuni,
Démesurément accru, grandi multiplié,
Menace le monde...
Le Mal, encouragé, flatté, adulé,
Veut maintenant étendre sa domination
Sur toute l'humanité. .
Voici les spectateurs impassibles, assaillis eux-mêmes,
Armés à présent

Pour lutter contre les cohortes des Bourreaux,
Pour refréner le Crime,
Pour terrasser le Mal...

Et dans l'immense armée des soldats de la Liberté,
On voit une poignée de tes enfants, vieux peuple d'Arménie,
Prenant part à la lutte, au premier rang...
Et ce sont leurs mains, ce sont leurs mains
Qui tiennent l'étendard de la Sainte Lutte...

Noires sont les nouvelles qui arrivent de notre pays
(Le désastre, cette fois, y a dépassé tous ceux du passé),
Mais cette noirceur est moins noire que celle de la conscience humaine,
Qui, hier, pouvant agir, demeura inerte devant l'égorgement d'un peuple...
Et le désastre qui frappe aujourd'hui la terre d'Arménie est moins sinistre
Que ne le serait le désastre d'une humanité où la conscience serait morte à jamais...

C'est le grand déluge de sang,
Qui inonde le monde...
Les vents d'horreur hurlent,
Comme les trompettes de la fin du monde,
Et c'est la fin, en effet, la fin qui s'approche,
Du monde d'égoïsme et de tyrannie...

Elle s'est réveillée, la noblesse humaine,
Elle s'est redressée dans toute sa vaillance,
Pour tuer à jamais
L'antique Dragon
Vivant de chair humaine.
C'est le cataclysme régénérateur :
La Bête Humaine va mourir
Sous les coups de l'Homme-Esprit.
Le cycle sombre de la Force va se clore,
Et voici venir le règne de la Raison sereine.

Demain, quand le Mal sera vaincu,
L'arc-en-ciel de l'ère rêvée
Se lèvera :
Il se lèvera, de nouveau,
Du sommet de ton majestueux Ararat,
O pays de douleur et de foi !
Il se lèvera et s'étendra et luira
Sur une humanité nouvelle,
Sur une humanité lavée des souillures du crime.

Et lorsque les nuages de cet orage effroyable
Seront dissipés,
Lorsque le ciel fera briller un azur sans tache,
— Les vents, alors, deviendront harpes
Et violes d'amour
Pour chanter le triomphe de l'Esprit, —
Les nations qui luttent pour la Liberté
Viendront toutes te saluer, ô peuple d'Arménie,
Antique symbole de l'Ame invincible,
Et poseront sur ton front ensanglanté
L'impérissable laurier...

Tu te lèveras, alors, du milieu de tes ruines,
Tu te redresseras de toute la hauteur de ta taille de séculaire héroïne,
Et tes vieilles mains, tes bonnes mains, étendues,
Béniront le monde rénové.

Paris, janvier 1916.

ARCHAG TCHOBANIAN.

(Traduit de l'arménien par l'auteur.)

CHARLES CROS

OU LA LEÇON D'UNE ÉPOQUE

—

> Comme tu souffres, mon pays,
> O lumineuse, ô douce France !
>
> CHARLES CROS.
>
> *Nunc age quod superest et clarius audi!*
>
> LUCRÈCE.

C'est une destinée singulière que celle de Charles Cros, qui parvint à la célébrité sans cesser d'être méconnu. Il eut sa vogue, il eut son heure. Il fut ce qu'on appelle un homme du jour. Sa caricature, consécration suprême, s'étalait aux kiosques des boulevards et aux devantures des librairies, mais il se mêla toujours à ses succès un relent bohème et fantaisiste, un soupçon immérité de mauvais aloi. Son poème *Le Fleuve* obtint le prix d'un concours institué par l'Académie française. Ses découvertes scientifiques retinrent l'attention du monde savant et furent applaudies, maintes fois, en séance publique, à l'Institut (1). Coquelin l'accréditait dans les salons où ses propos faisaient fureur. Rien de cet engouement bruyant n'a tenu. Il en fut, dirait Mme de Sévigné, comme d'un déjeuner de soleil. L'oubli ne tarda pas à se refermer sur le poète, à telles enseignes qu'il mourut (9 août 1888) sans que le monde, d'ailleurs occupé de l'effervescence boulangiste, daignât s'en apercevoir. Il ne paraît pas que ses derniers vers, *Le Collier de Griffes*, recueillis pieusement par son fils, le poète Guy-Charles Cros, aient réveillé l'attention, ni fait le bruit

(1) Le nom de Charles Cros reste attaché à quelques-unes des plus sensationnelles découvertes de nos jours (Synthèse artificielle des pierres précieuses — Radiomètre — Photophone — Photographie des couleurs). M. Emile Gautier, après avoir énuméré toutes les inventions de Cros, rapporte que d'aucuns le considèrent comme le plus grand savant du XIXe siècle, et il ajoute : « Je n'y contredirai point. » Préface du *Collier de Griffes* (Stock édit.)

qu'ils méritaient. Charles Cros n'est qu'un simple et vrai poète. Il n'est pas hérissé de controverses politiques ou religieuses. Il n'a pas su se mériter la haine. Il n'y a jamais eu de bataille autour de lui. Si l'on n'y prenait garde, il n'en surnagerait bientôt plus qu'une image falote, effacée, de pauvre diable de savant égaré chez les poètes, de poète égaré chez les savants, d'un essayiste sans envergure, d'un touche-à-tout sans importance. Le silence s'est fait et le gros des curieux n'a plus guère pour se documenter que les dictionnaires où Charles Cros est donné comme un poète spirituel, entendez : facétieux, et, puisqu'il est entendu aujourd'hui que le rire discrédite, on a tôt fait de refermer le livre sans se soucier d'un supplément d'information. Il suffit aux gens de savoir que Charles Cros a inventé le monologue et qu'il est l'auteur du *Bilboquet* et du *Hareng saur*. C'est en effet ce que les dictionnaires citent comme ses titres de gloire. Ainsi,l'on est convenu que *le Lac* résume le génie de Lamartine et la *Tristesse d'Olympio* celui de Hugo. Ainsi encore l'on fait honneur à Voiture du *Sonnet d'Uranie*, à Soulary des *Deux cortèges* et à Sully-Prudhomme du *Vase brisé*. Ceux qui ont licence de feuilleter les gazettes du temps y lisent, çà et là, que Charles Cros fut un poète étrange, bizarre. Bizarre? étrange ? qu'est-ce à dire d'un poète d'un tour si naturel et d'inspiration si aisée, sinon qu'il faisait montre d'assez de nouveauté pour déconcerter la routine? L'opinion commune s'obstine à n'envisager Cros que sous son côté parodiste. Il semble bien que ce côté ait déteint sur l'ensemble de son œuvre et ne continue à lui faire tort chez les moins prévenus. Les anthologies lui mesurent la place et je ne vois pas qu'on s'occupe de lui dans les jeunes revues.

Et pourtant M. André Barre n'a pas manqué de lui reconnaître dans son *Histoire du Symbolisme* (1) un rôle précurseur. Gustave Kahn a proclamé l'universalité de son intelligence. Verhaeren a pu écrire que « les racines de son cerveau plongeaient bel et bien dans le miracle (2) ». Laurent Tailhade l'affirme un poète exquis et, si Catulle Mendès lui oppose Verlaine, du moins Verlaine, qui savait mieux que personne ce dont il lui était redevable, n'hésite-t-il pas à reconnaître à Charles Cros « la maîtrise du génie » et à soutenir qu'il est « de la taille des plus hauts entre les écrivains de premier ordre (3). »

(1) André Barre : Le *Symbolisme* (Jouve)
(2) Emile Verhaeren : *Charles Cros* (La Nouvelle Belgique, 1891).
(3) Paul Verlaine : *Charles Cros* (Les Hommes d'Aujourd'hui)

§

Il me fut donné de connaître Cros, un des soirs de l'hiver 1883, à la Maison de Bois. La Maison de Bois était un châlet suisse à l'usage d'estaminet, sis 139, rue de Rennes. Elle existe toujours, mais a changé de destination et la façade en est masquée par une construction neuve. Cette sorte de baraquement faisait tache dans le correct décor de pierre d'alentour. Comme il était en retrait de l'alignement et de la mode, il semblait en retrait de la vie. La foule le méprisait, passait devant sans s'y arrêter. Ses deux vastes salles, celle du rez de chaussée, garnie d'un billard, et celle de l'étage, ornée d'un piano, semblaient, sous la surveillance d'un garçon fantôme, se morfondre dans l'attente d'un client improbable. Cette solitude plut à Charles Cros qui logeait en face et qui abandonna pour elle le café de Versailles où, chaque soir, il allait rejoindre Coppée, Richepin et Raoul Ponchon. Le lieu lui parut propice pour s'affranchir de la cohue des « gens trop laids ». Il y convoqua ses amis. L'ordre des Zutistes était fondé (1).

J'ai tracé dans la *Mêlée Symboliste* (2) le tableau de ces réunions, qui avaient lieu le jeudi soir, et silhouetté quelques-unes des originales figures qu'on y coudoyait : Ajalbert, Alphonse Allais, Georges d'Esparbès, Haraucourt, Georges Lorin, Louis Marsolleau, le couple Jacquemin, Willy, etc... Je n'y reviendrai pas. J'insisterai toutefois sur l'extraordinaire mélange de tant de talents disparates et les réflexions qu'elles m'inspiraient.

« On touche ici, concluais-je, la bigarrure des esprits et la diversité d'un âge caméléon. Du fatras des écoles expirantes, une nouvelle s'efforce de surgir. Nul principe n'est encore intervenu pour coordonner tant d'efforts. Ce qui, en dehors du renom de Charles Cros, assure à ces réunions une place dans l'histoire, c'est qu'elles furent le berceau d'une évolution lyrique. Là se révélèrent deux talents puissants, dont la rencontre fut le premier lien de l'école symboliste. J'ai nommé Laurent Tailhade et Jean Moréas. De leurs fécondes controverses va jaillir le tour nouveau. A la vérité, rien n'était plus dissemblable que

(1) Il va sans dire que la dénomination de *Zutiste* n'engageait que Cros qui marquait ainsi sa fringale d'indépendance et son mépris des contingences. Il n'exigeait pas de profession de foi de ses adeptes. L'usage prévalait des titres incongrus depuis qu'à l'imitation de l'ancien caveau, les sociétés bachiques et les lices chansonnières avaient pris possession des arrière-boutiques et des cabinets de société. *Les Hirsutes*, les *Hydropathes*, les *Incohérents*, les *Zutistes* n'étaient malgré leurs prétentions artistiques que les héritiers des *Lapins agiles* et des *Ecureuils déchaînes* qui florissaient déjà du temps du bon roi Louis-Philippe. C'était une survivance de l'ancienne mode des goguettes qu'on verra se poursuivre jusqu'aux soirées de la *Plume* qui en seront comme la fusée d'adieu et le bouquet final.

(2) Ernest Raynaud : *La Mêlée Symboliste* (Renaissance du Livre) N. D. L. R.

ces deux natures et la vie ne devait pas tarder à les disjoindre, mais ils se trouvaient alors réunis par la même fièvre de recherches, la même ingéniosité, la même pénétration et la même hauteur de vues. Tous deux, encore imparfaits, donnaient pourtant, déjà, des gages de leur génie futur. Leur dandysme affecté tranchait sur cet ensemble bohème et décousu. Ils en tiraient relief. Jean Moréas n'avait pas encore dépouillé le vernis levantin, le scintillement exotique. Toujours ganté de blanc, lustré, frisé, sanglé, la boutonnière fleurie, orné de cravates multicolores et de plastrons rigides, il fulgurait de reflets. Sa nature timide et sensible se masquait d'un redoublement de manières brusques et se remparait d'un monocle insolent. Sa haine du médiocre s'énonçait en aphorismes brefs. Il jugeait de haut et, d'un seul mot, clouait ses désaveux au front des faux talents.

Tailhade se drapait, à l'espagnole, d'une cape noire doublée d'écarlate. Prodigieux d'à propos, d'anecdotes et de saillies, il rejoignait la hauteur méprisante de Moréas à l'encontre des mauvais poètes, en se couvrant de détours, et les culbutait, non d'un coup sec, mais d'une décharge de bons mots, d'une mitraille de concetti. Nul ne savait comme lui manier l'ironie, ni distiller l'épigramme avec onction. Le même souci du bien dire les rendait impitoyables aux commerçants de lettres, aux faiseurs, aux rhéteurs maladroits. Leur avantage était d'être enracinés de fortes lectures, au moment même où l'on proclamait que le génie supplée à tout et qu'à voyager dans les livres, l'écrivain risque de perdre son originalité. On juge de quel air ahuri les tenants de ce système entendaient Moréas se réclamer de Maurice Scève, de Lemaire des Belges et Tailhade réciter tout d'une haleine des fragments latins de Claudien et des paragraphes entiers de Rabelais.

Tous deux n'en sont encore qu'à leurs débuts, à leur période de dilettantisme. Nous les retrouverons, tout à l'heure, descendus de leur tour d'ivoire, l'un pour susciter les foules et y répandre son vœu de justice, l'autre pour assurer l'ordre du vieux lyrisme français et le rétablir dans ses droits.

Avec eux, s'isolait du commun des récitants un poète tôt disparu, Charles Vignier, esprit subtil, dont il reste, sous ce titre un peu dédaigneux, *Centon*, un volume de vers blonds et vaporeux. C'est le « trio des fins poètes » de *Lutèce* dont les numéros traînent sur les tables et où déjà Verlaine publie ses *Poètes maudits*. *Lutèce*, qui n'était, jusque-là, qu'une banale gazette du Quartier Latin, devient ainsi l'organe officiel du Symbolisme naissant. »

Les « Zutistes » se retrouvaient aussi chez Cros, qui habitait, en face, comme je l'ai dit, l'une de ces maisons neuves, image de la société du temps, où tout est sacrifié à l'apparence, façade en pierre de taille, reste en plâtras, salon largement aéré sur la rue, chambres reléguées sur la nuit malodorante des cours. Cros y tenait table ouverte le mardi soir. Il n'était pas riche. La chère était ce qu'elle pouvait. On se rattrapait sur l'entrain. Des témoins ont célébré ce milieu « étincelant d'esprit e d'intelligence » (1). Les femmes étaient belles et parées. Madame Verlaine, sûre de n'y pas rencontrer son mari que les soins d'une entreprise agricole retenaient à Coulommes dans les Ardennes, y venait. C'était une brune piquante, bien en chair, aux épaules superbes, des yeux « tout autour de la tête », le nez en l'air. Sa sœur, Marguerite Mauté de Fleurville, une blonde éblouissante, l'accompagnait. Mme Verlaine chantait avec agrément de vieux refrains populaires et des romances de Charles de Sivry. Le public masculin offrait un mélange bizarre de bohèmes dépenaillés et de décoratifs hommes du monde. On y vit une majesté : Achille Ier, roi d'Araucanie. On y coudoyait des savants, des chefs d'orchestre, des diplomates, des gardes-nobles pontificaux, des ténors cosmopolites, des mages, des occultistes, des danseurs javanais, des généraux sud-américains et des gens à la profession mal définie, tel le physicien, j'allais dire le sorcier du roi de Siam, qui fit, un soir, croître et fleurir une graine sous les yeux de l'assistance émerveillée. Mme Cros était une Scandinave lente et flegmatique, qui avait pris de son passage à la cour du Danemark, où elle avait été gouvernante de la princesse Dagmar, une grande noblesse de geste et de maintien. Elle accueillait ce public incohérent sans étonnement, sans impatience. Elle opposait aux tohu-bohus les plus formidables une inaltérable bonne humeur. Elle trouvait pour chaque invité un sourire dont sa distinction rehaussait le prix. Elle ne vivait que pour son mari, dévouée à son bonheur. Les deux fils du poète, bambins éveillés, prenaient part, jusqu'à une heure avancée, à la liesse générale et les invités, grisés de vers, de discussions et d'alcool, ne se quittaient qu'au petit jour.

§

Charles Cros était originaire de Fabrezan (Aude) où il naquit le 1er octobre 1842. Il nous dit que son grand-père faisait des vers à la manière de Théocrite. Son père était un homme à la fois de let-

(1) Anne Osmont : *Le mouvement symboliste* (Maison du Livre).

tres (1) et de science qui légua à ses trois fils le goût des découvertes et la manie de l'invention. L'aîné, le docteur Antoine Cros, a laissé plusieurs volumes de vers, d'une facture parnassienne, et de recherches métaphysiques. Il avait un fils, Térence, qui improvisait dès l'âge de dix ans des opéras au piano et donnait de grandes espérances, lorsqu'il fut enlevé, en pleine jeunesse, par une maladie nerveuse. Le second frère du poète, le sculpteur Henri Cros, s'est employé à retrouver le secret perdu de la peinture à l'encaustique et s'est illustré par ses travaux en pâte de verre polychrome, qui lui valurent d'être appelé à la manufacture de Sèvres. Charles Cros était le cadet. Le génie était dans cette famille, mais si les trois frères se marquaient du même sang par leur éveil d'esprit et leur fureur inventive, ils différaient essentiellement de physique. Antoine donnait l'impression de la santé, de l'équilibre. Une pointe d'embonpoint ajoutait à sa tournure patricienne. Il offrait le masque d'un Gambetta. Henri, avec sa figure pâle, ses yeux creux et fiévreux, son lisse collier de barbe noire, semblait un seigneur de la cour des Valois. Charles Cros, au teint basané, aux cheveux crépus, à la minceur frileuse, faisait songer à ces tsiganes qu'a chantés le poète Lenau, qui vivent en marge de toutes les conventions et meurent tôt, épuisés de rêves, de musique et de tabac. Il n'en avait pas que l'apparence. Il en avait aussi l'âme et la complexion. Il en avait jusqu'au parler gazouillant et lorsqu'il s'excitait, ses paroles, pressées de sortir, s'écrasaient sur ses lèvres avec le bruit amusant de petites amorces. Nul ne se montrait plus ouvert, plus affable, plus cordial et, s'il savait rudoyer les importuns, la chaleur de son accueil ravissait ceux qu'il en jugeait dignes. Tsigane, il l'était jusqu'aux moelles, toujours occupé à voyager en rêve, dans les pays fictifs, dédaigneux des chemins frayés, soucieux d'escalader les barrières, toujours en quête d'inconnu. Son imagination ne pouvait tenir en place :

> Le matin, je m'éveille aux grelots du départ.
> En route ! un vent nouveau baigne ma chevelure
> Et je vais fier de n'être attendu nulle part.

Il était venu de bonne heure à Paris, suivant sa famille. « A onze ans, nous dit l'un de ses biographes, il est pris de folie pour les langues orientales. Il les apprend, surtout en bouquinant sur les quais, ou en se faufilant, aux cours publics, dans les jambes des graves auditeurs de la Sorbonne. A dix-huit ans, il entre aux

(1) Il avait professé la philosophie au Collège de Dijon.

sourds-muets, comme répétiteur. Il y fait même le cours de chimie et y invente le phonographe, qu'il appelle paléophone. Il espérait que ses élèves muets porteraient l'instrument en bandoulière avec une provision de phrases pour la tournée. Il commence alors la médecine, l'exerce avant d'être reçu docteur et s'obstine à ne pas le devenir, bien qu'il ait peu de chose à faire pour compléter ses études » ; mais il était possédé du démon de la poésie.

En 1873, il publie à ses frais le *Coffret de Santal* (1). Il y avait déjà un indice d'originalité dans ce titre que Huysmans s'est approprié en le retournant et dont il a fait le *Drageoir aux Epices*. Le volume est dédié à Nina.

Nina était la femme (simplement séparée) d'Henry de Callias, qu'il ne faut pas confondre avec le peintre Hector de Callias. Henry de Callias était le Masque de Fer du *Figaro*. C'était lui qui composait et recueillait les bons mots. Il eut pour successeur Philippe Gille. Cros connut Nina vers la fin de l'Empire. C'était une femme belle, très séduisante, bien que courte de taille et portée à l'embonpoint, aimant la parure, toujours couverte de bijoux, bagues, bracelets, colliers. Elle en portait jusque dans ses cheveux, d'un magnifique noir luisant. Elle était fine, instruite, et publiait des vers dans de petites revues fugitives sous le nom de Nina de Villars (2). Sa passion était la musique. Elle en jouait admirablement. Voici le portrait que Charles Cros a tracé d'elle en vers :

Je voudrais, en groupant des souvenirs divers,
Imiter le concert de vos grâces mystiques.
J'y vois, par un soir d'or où valsent les moustiques,
La libellule bleue effleurant les joncs verts ;

J'y vois la brune amie, à qui rêvait en vers
Celui qui fit le doux cantique des cantiques ;
J'y vois ces yeux qui, dans des tableaux encaustiques,
Sont, depuis Cléopâtre, encore grands ouverts.

(1) C'est un volume in-16 de 174 pages qui porte comme indication : « Achevé d'imprimer pour Gay et fils éditeurs le 1er avril 1873 par l'imprimerie Niçoise (assoc. ouvr.) Vérani et Compagnie, boulevard du Pont-Vieux 32. » Le volume fut déposé à la fois chez J. Gay et ses fils à Nice, rue Sainte-Clotilde, et chez Alphonse Lemerre à Paris. Il se divise en 8 parties : Divinations — Sept portraits — Printemps-Été-Automne — Débris — Sept sonnets — Ecole buissonnière (fantaisies en prose). Le hareng saur y figure. — Une 2e édition du *Coffret de Santal* a paru en 1889 chez Tresse, augmentée de 46 poèmes nouveaux. Le sonnet préface a été remanié. La dédicace à Nina a disparu. Divinations a fait place aux Chansons spirituelles.

(2) Ces vers ont été recueillis et publiés sous le titre *Feuillets Parisiens* (Paris, (1885).

Mais, l'opulent contour de l'épaule ivoirine,
La courbe des trésors jumeaux de la poitrine,
Font contraste à ce frêle aspect aérien :

Et, sur le charme pris aux splendeurs anciennes,
La jeunesse vivante a répandu les siennes,
Auprès de qui cantique et tableau ne sont rien.

Le salon de Nina rivalisait, alors, avec celui de la marquise de Ricard, berceau du Parnasse contemporain. Verlaine, qui y avait été introduit par Coppée et qui ne s'y montrait pas l'hôte le moins extravagant, n'en parlait jamais qu'avec une sorte d'attendrissement :

Dieux ! quel hiver nous passâmes !

« C'est la vérité », disait-il, « que les médianoches, chez Nina, furent féeriques, voire un brin diaboliques. » Il y entendit Villiers chanter à l'orgue des vers de Baudelaire sur une musique à lui. Rochefort s'y mêlait aux parnassiens de marque : Dierx, Mallarmé, Heredia, France, Valade, Mérat, Emmanuel des Essarts, car les agréments de la musique, de la danse et du jeu s'y relevaient d'un piment de politique « presque farouche ». Ces étourdissantes réceptions se continuèrent après la guerre. Quelqu'un qui n'a connu Nina qu'en 1875 me narrait ainsi sa première rencontre :

« J'assistais à un bal masqué d'artistes dramatiques à l'Opéra-Comique. Je me promenais, seul, en habit. Je fus lutiné par deux dominos, l'un d'eux, couvert de bijoux, parmi lesquels une couronne de comtesse. Pour des raisons personnelles, quant à moi, il ne pouvait être question d'une aventure ; mais m'étant dénoncé artiste, la comtesse me dit : « Si tu as du talent, tu dois venir chez moi. J'irai à ton atelier. » Elle vint. Il fallait, paraît-il, ménager un jaloux. Un acteur, nommé Clarens, m'emmena, un soir, en fiacre, pour dîner chez la dame dont je ne connaissais pas le nom.

« On s'arrêta devant le 22 (je crois) de la rue des Moines. Petite porte basse, façade de plâtre, maison peu haute. Une bonne se présente. On entre dans l'ombre. A gauche, grand bruit. Une porte s'ouvre, lumière éblouissante. Murs nus, sur lesquels étaient peintes des ficelles avec des harengs saurs au bout.

« Quelques femmes ; une masse d'homme. Un plat de bouilli flottait sur la table dans lequel des mains prenaient à même. J'entendis brusquement deux phrases : « Et Alfred de Musset ? » — « Flèche ou bâton, ça m'est égal, pourvu que je sois frappé. » Cette réponse provenait d'un profil de tête à la Mirabeau. L'œil était sans prunelle.

Les questions continuèrent, les réponses furent aussi drument synthétiques. Un mouvement s'était produit. La comtesse couronnée — de travers — avec des roses de mai, installée sur un fauteuil ducal, me fit asseoir sur un tabouret et me dit : « Cueillez vite, bientôt, il n'y en aura plus! » Je mis la main dans le plat, tandis que Mme Gaillard (la mère de Nina) me versait des parfums sur les cheveux. Il y avait là Mme Ratazzi, Catulle Mendès, Richepin, les trois frères Cros, Auguste Chatillon, l'auteur de la *Levrette en paletôt*, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Boussenard, Pothey. Le questionneur de tout à l'heure était Forain, le répondeur Toupié-Béziers, l'auteur des *Roses remontantes*, jouées au Gymnase. Il y avait un homme à tête de d'Artagnan exagérée, auteur d'un acte qui, disait-on, était un chef-d'œuvre. Cet acte fut joué vingt ans après à l'Odéon. Il tomba à plat. L'homme s'appelait Marras. Il y avait Léon Dierx, Bertrand, Millanvoye, Girys (le pianiste), Pindari, le musicien Cabaner, dont les théories abracadabrantes, dit Verlaine, vous faisaient tordre sur place, puis penser dans l'escalier.

« Dès que l'on était accueilli, on était sûr de vivre. On trouvait toujours quelque chose à la cuisine. Après ce premier repas, on passa au jardin rempli de lanternes : c'était la fête de Nina. Une scène avait été dressée avec des planches posées sur des tonneaux. On joua une pièce de Villiers. Richepin, pour la première fois, nous récita *Le vieux lapin*. Je ne nomme que ceux dont j'ai le souvenir. François Coppée était habitué. Je couchai, cette nuit-là, dans une sorte de grenier, sur des sortes de matelas, tout habillé entre Cros et Clarens. Des rats, des singes, des chats, des oiseaux bizarres ne cessèrent de nous passer sur le corps, toute la nuit. La camériste qui était le second domino, s'appelait Rosalba. Elle était jolie... »

Nina mourut en 1884. Sa maison fut jusqu'au bout accueillante aux bohèmes qui, comme Villiers de l'Isle-Adam et Cabaner, ne savaient où coucher et y venaient passer la nuit. Je me suis laissé entraîné par elle. Revenons à Cros, au temps de ses débuts.

§

Chaque âge a sa façon d'entendre le bonheur. Jadis nos poètes de cour, excédés de la pompe, du bruit et de la boue des villes, reprenaient, à leur compte, le souhait d'Horace et, du fond de leur servitude dorée, aspiraient à la félicité champêtre. Il leur suffisait, pour attendrir le lecteur, d'évoquer l'image d'une chaumière, d'un clos ombragé, d'une source fleurie. La maisonnette blanche aux toits de tuiles rouges, aux volets verts, assise au penchant d'un coteau, dont

le rêve faisait délirer Jean-Jacques Rousseau, n'avait plus, aux environs de 1860, de quoi séduire les imaginations débridées. Cela semblait aux gens d'alors d'une simplicité à faire sourire. C'est l'époque des splendeurs de Compiègne et des Tuileries. On restaure Pierrefonds.

Charles Cros a l'imagination pleine d'écussons, de pavois, de plafonds à poutres sculptées et peintes, d'un bruit de chasses et de tournois. Il rêve d'un château seigneurial, où il y aurait des « dîners toujours servis ». C'est la signature de l'époque. La société qui vient de se mettre à table a les dents longues et le ventre creux. Qu'y voyons-nous à la tête? Un homme qui, avant son ascension au trône, a mené, sur les routes de l'exil, une vie trouée de hasards (1). L'impératrice se souvient du temps où, déracinée, en proie à l'anxiété du lendemain, elle courait la chance, de salons en salons, comme une institutrice pauvre court le cachet, et, s'il lui prenait fantaisie de l'oublier, Pépa est là pour le lui rappeler. Pépa, c'est l'ancienne domestique de la famille Montijo, le témoin des mauvais jours. On l'accable de prévenances et de faveurs par reconnaissance ou par crainte. Le tourlourou à qui son œillade a valu l'épaulette de sous-lieutenant s'est vu, après une ascension vertigineuse de tous les échelons intermédiaires, bombardé colonel des voltigeurs de la garde. C'est le brave M. Polet, et Pépa, qui l'a épousé, peut faire figure dans le monde. Elle est admise aux réceptions de la cour et aux dîners de gala. Elle s'assied à table, en face et non loin de la souveraine. Leurs regards se croisent à travers les fleurs, les lumières et les cristaux. Quelle rencontre émouvante au milieu de ce luxe inespéré ! « Qu'en dis-tu, Pépa ?» semble interroger Sa Majesté et Pépa, méfiante, renvoie, des yeux, à sa maîtresse le mot de Laetitia Bonaparte à son fils, le soir du sacre : « Pourvu que cela dure! » Autour

(1) Louis-Napoléon dut souvent recourir aux secours les plus humiliants. On sait les subsides qu'il tira, avant l'affaire de Strasbourg, de la célèbre actrice Mme Gordan, qui lui sacrifia sa carrière et ses bijoux, et ceux qu'il tira plus tard de miss Howard, qu'il désintéressa en la créant, après le coup d'Etat, comtesse de Beauregard. A ses besoins d'argent se mêlaient des persécutions policières que ne lui attirait pas sa seule qualité de prétendant. Ce prince, d'un tempérament si précoce qu'on le trouve embarqué, dès l'âge de treize ans, dans une aventure galante, ne put jamais gagner sur lui de dominer l'emportement de ses sens et s'attira, par ses frasques, des démêlés avec la police de tous les pays que son exil a traversés. Chassé de Florence, sur la plainte d'un mari trompé, chassé d'Arenenberg sur les réclamations d'une dame créole à qui il a faussement promis le mariage, il se voit incarcéré à New-York à la prison du Parc, à la suite d'une incartade restée obscure, sous l'inculpation de coups et blessures. Le vicomte de Beaumont Vassy assure, dans ses *Mémoires*, qu'il n'échappa à la condamnation qui l'attendait que grâce à l'habileté de son avocat, devenu, depuis, l'éditeur du Brockly Daily Advertiser.

d'eux, c'est un lot d'épaves, sorti des bas fonds, un tas d'aventuriers, de dévoyés, hier perdus de dettes, renfloués par ce subit tour de roue de la Fortune, restés, le lendemain du coup d'État, encore si dénués de ressources et de scrupules que l'empereur n'osait laisser traîner l'argent sur son bureau (1). Et parce qu'elle a peur d'un retour offensif de la misère, cette foule, longtemps condamnée au jeûne et à l'abstinence, surveille sa prébende comme les soldats surveillent leur marmite exposée aux projectiles ennemis ; elle met les bouchées doubles et se jette sur les victuailles et les plaisirs comme une armée affamée au sac d'une ville.

Charles Cros aspire le fumet de ces fêtes. Cela lui fait imaginer des piles de jambon, une avalanche de galantine, qui représentent pour lui quelque chose de la vie idéale. Il sourit à l'image des « faisans rouillés, des poissons luisant sous les mailles du filet ». Son rêve se berce au bruit de la friture, au parfum des casseroles et des grils. Il aspire avec délices les vapeurs de soupière. Il rêve d'une franche ripaille :

> Et puis à souper tout le monde est gris
> De vin et de bière.

Nous voilà loin de la frugalité virgilienne :

> *Sunt nobis mitia poma*
> *Castaneæ molles et pressi copia lactis.*

Les rassasiés ne comprendront jamais ce qu'il peut y avoir de poésie émouvante pour un ventre à jeun, dans ce vœu candide : « Des dîners toujours servis ». Déjà Gérard de Nerval nous avait avertis qu'il se trouvait une sensation délicieuse dans la simple odeur de la dinde rôtie qui vous accueille dès le vestibule au retour d'une apéritive promenade de fin d'automne. Il faut savoir gré à Charles Cros de relever son pantagruélisme de quelque délicatesse. S'il n'a pas la sagesse de s'en tenir à la simplicité d'Horace, il est moins égoïste. Horace ne songe qu'à lui. Ses successeurs, en reprenant son rêve de chaumière, avaient senti la nécessité d'y joindre un cœur. Charles Cros va plus loin. Il entend faire partager son bonheur à ses amis et leur offrir l'hospitalité la plus large. On ne peut vivre seul dans un si vaste domaine. Il y convoque la foule, mais une

(1) Il y avait constaté, un soir, la disparition d'une liasse de billets de banque (200.000 francs). On ne put découvrir le coupable. Tous étaient suspects et se renvoyaient le soupçon, ce qui amena un duel entre Saint-Arnaud et le général Cornemuse, où ce dernier trouva la mort.

foule choisie, moins mêlée que celle des Tuileries. Il n'y admet que des gens de haute caste :

> Les hommes seraient tous de bonne race,
> Dompteurs familiers des Muses hautaines.

Et il y aurait aussi place pour la méditation et le rêve. Il y aurait un grand parc, plein de fleurs vivantes et de senteurs humides, où seuls :

> Parfois les rêveurs fuiraient les bruits gais.

Ici, le rêve de Cros s'idéalise et peut emporter l'adhésion des plus délicats. Il rejoint Watteau et le charme mélancolique des deux ombrages. S'il reste obsédé d'un souci d'argent, c'est parce que l'époque est pleine d'un bruit de pièces d'or dont il n'arrive pas à saisir la moindre. S'il n'oublie pas, dans l'énumération des choses désirables, avec les fleurs, les parfums, « les schalls et les colliers », c'est parce qu'il est galant aux dames, qu'il sait comment elles s'apprivoisent et qu'il veut :

> Des amants heureux sur tous les paliers.

§

L'amour est la grande affaire des périodes oisives. La vie galante battait alors son plein. Alexandre Dumas fils enregistre l'avénement du Demi-monde. Le désordre est dans les mœurs. Personne ne s'avise de se contraindre. L'exemple vient de haut, de l'empereur, qui a rétabli, comme sous Louis XV, la charge de surintendant des plaisirs; du prince Jérôme, ami de Cora Pearl ; de Morny, au demi-sang créole; des préfets comme Janvier de La Motte et Romieux qui, sûrs de l'impunité, s'emploient à défrayer, de leurs frasques, les échos de la chronique scandaleuse. La prostitution tient le haut du pavé. L'histoire a retenu les noms de Marguerite Bellengé, d'Anna Delion, d'Adèle Courtois, etc. On se ruine pour elles. C'est de bon ton. Elles rivalisent de parures, de bijoux, d'attelages. La cour et la ville emboîtent le pas. La femme mène le train du monde. Elle s'élargit avec la crinoline, s'annexe l'espace, écrase l'homme de ses proportions monumentales. De tous les points du globe arrivent à son adresse les dentelles, la soie, les fourrures, les perles. La mode a ses journaux, sa littérature, ses temples. Les grands magasins ouvrent leur galeries illimitées. Worth inaugure la série des grands couturiers. La fureur de la toilette sévit, engloutit des fortunes, démoralise. Les gens de vieille roche s'en épouvantent. Emile Augier jette le cri d'alarme avec les *Lionnes*

pauvres. Sardou écrit la *Famille Benoiton*. Peine perdue. Le mal continue ses ravages. Le branle est donné. La cour a ses comtesses de Castiglione, le théâtre ses Blanche d'Antigny et ses Hortense Schneider, la ville ses Rigolboche et ses baronne d'Ange et Pomaré. Un goût effréné de jouissance, une sorte d'hystérie détraque les cervelles, se répercute jusqu'au bas peuple (Germinie Lacerteux). La province a ses Mme Bovary. Zola prend ses notes. On peut penser ce que l'on voudra de la société parisienne, à cette époque, mais la séduction extérieure est irrésistible. A ne considérer que les dehors, toutes les femmes sont divines. C'est du moins l'avis du sage M. Taine, lui-même, qui s'extasie sur un tel raffinement de goût et d'élégances (1). Il admire, au théâtre, au bal, aux réceptions mondaines, la foule des dames richement décolletées. Pour décrire leurs toilettes, sa phrase emprunte les reflets de la soie et le moelleux des velours. Sa plume s'étale avec le flou des draperies, s'ajuste aux corsages, suit la courbe des épaules lumineuses et s'y arrête, pour les caresser, avec une sorte de sensualité gourmande. Cros cède à ces vertiges, comme une épave au jeu des vagues. Il vole, ébloui, d'une jupe à l'autre, compose des madrigaux sur un éventail, la lame d'ivoire d'un carnet de bal. Il goûte l'ambroisie des longs regards où parfois se révèle

La vérité suprême, absolue, ineffable

et s'avoue incapable d'égaler en vers cette orgie de couleurs et de taffetas. Il dit à son amie :

Il faudrait d'immortelles strophes
A votre charme triomphal,
Quand, sous un tourbillon d'étoffes,
Vous entrez follement au bal.

Cros ne voit pas, comme Baudelaire, une intervention satanique dans les inclinations du cœur. Il suit la poussée d'un sang jeune et vif. Le mot que prononcera tout à l'heure Jaurès : « Nous ne sommes pas des ascètes », est dans l'air. Cros chante ses maîtresses. Il retrace leur image en sonnets, célèbre l'adolescence du cœur, la matinée du sentiment. Il traduit l'ivresse des premiers aveux. Il redit ses extases, évoque l'alcôve drapée de tulles vaporeux, la lueur rose des veilleuses voilées, le nid capitonné de soie, l'intérieur tiède et parfumé et, lorsqu'il ouvre la fenêtre, c'est sur l'allégresse d'un parc ensoleillé ou les féeries du clair de lune. Mais bientôt se révèle l'éternel malentendu des sexes ennemis. Cros demande à la femme ce

(1) Cf. Taine. *Notes sur Paris* (Hachette édit.).

qu'elle ne peut donner, et parce qu'elle ne lui octroie ni le bonheur, ni le mot de l'énigme, il la rend responsable de sa déconvenue. Il se croit sa victime. Il n'est que le jouet de son propre cœur. On est encore bien près de l'époque romantique qui prêtait à l'Amour sa fougue et ses orages. Cros sent remonter en lui quelque chose des préventions de la génération précédente à l'endroit de la Femme fatale. « Vous ne m'avez pas faite assez féroce ! », reproche, devant lui, le modèle à son peintre. Cette réflexion avive ses défiances. En considérant sa blonde amie enrubannée de velours noir, il songe au tigre dont le pelage est pareil :

> Fond roux rayé de noir splendeur de l'épouvante.

Sa blonde amie, c'est la femme émancipée qui fait du sport et fume la cigarette ; que Constantin Guys montre, juchée sur son vélocipède géant ; c'est la Parisienne, délicieuse confidente, mais si décevante maîtresse, qui n'obéit qu'à son caprice et à ses nerfs, la sœur aînée de celle que Becque mettra tout à l'heure à la scène. Elle se moque de ce qu'on dit et ne se soucie pas plus de demain que d'hier. « Drôle d'époque, soupire Cros, où les Anges sont faits ainsi ! » Il faut en prendre son parti, lui passer ses fantaisies. D'ailleurs les torts sont réciproques :

> Ne parle pas de mes maîtresses,
> Je ne compte pas tes amants.

L'amour devient sensualité pure. L'étreinte n'est plus que la détente des nerfs exaspérés. La Femme est une comète vagabonde. A quoi bon vouloir la retenir ?

> Je ne veux pas savoir quels pôles
> Ta folle orbite a dépassés,
> Tends-moi tes seins et tes épaules,
> Que je les baise, c'est assez !

§

Cros croyait pouvoir vivre de sa plume. Il a la candeur de l'avouer dans sa préface. Il sait la foule réfractaire aux beaux vers, mais il compte sur le jugement équitable de ses pairs :

> Quand ceux-là diront que j'existe,
> La foule qui ne comprend pas
> Paiera, c'est l'espoir de l'artiste.

Ah ! combien il s'illusionnait ! Le métier de poète lyrique fut toujours impuissant à nourrir son homme ; mais il ne s'était jamais encore exercé si péniblement qu'au temps où écrivait Charles Cros,

en pleine transformation économique et sociale, en pleine fièvre positiviste, en plein essor de l'âge mécanique. Le monde riche d'illusions nouvelles, se détourne des poètes. Leurs fictions pâlissent devant la féerie industrielle et les miracles renouvelés de la science. Chaque jour amène sa découverte qui suffit à retenir les imaginations éblouies. Les spéculations métaphysiques semblent un radotage sénile du passé. Ce n'est plus à la Poésie, c'est à la Science que l'on demande la révélation du mystère de notre destinée. La Science fait tourner toutes les têtes. Shelley lui-même, ébloui de ses merveilles, la proclame sœur de la Poésie, mais la foule les confond et les identifie. La Science est une religion, dit Renan. On a décroché l'idéal. On l'a ramené sur terre. Viviani vient de naître qui annoncera du haut de la tribune française : « Nous avons éteint les étoiles ! » On n'a plus rien à demander au ciel. On ne lève la tête que pour contempler la pluie d'or qui se déverse à l'horizon. La colonnade de la Bourse se dresse comme le temple du culte nouveau. Le matérialisme absorbe toutes les énergies. Charles Cros écrit dans le bruit des marteaux et des sifflets d'usine. La cité de fer s'édifie. On crée les Halles, les gares et le palais de l'Industrie. Une joyeuse rumeur métallique monte dans l'air comme un cantique. La Foi au progrès suffit pour colorer des plus riantes couleurs le rideau de nuages de l'Avenir. Il ne s'agit plus que d'attendre. Le bonheur est le prix du temps. Encore faut-il tuer le temps le plus agréablement possible, dans la jouissance matérielle et la satisfaction des appétits. Le monde est las des coups de feu, des barricades, des sacrifices. On lui a dit : « L'Empire, c'est la paix. » Il s'y rue comme à une certitude. Et l'Empire, annonçant le règne de la félicité universelle, fait prendre patience au peuple en lui jetant à foison, pour l'étourdir, les spectacles et les jeux.

§

Les faux nobles, dit La Bruyère, sentent le besoin de réparer leur roture par un redoublement d'équipages et de bruit. C'est toute l'histoire du second Empire. Ce couple impérial de parvenus, cette noblesse improvisée (la vraie boude cloîtrée dans ses salons du faubourg Saint-Germain) semblent atteints de la folie des grandeurs et s'emploient à dresser sur le monde un échafaudage d'éblouissements. Cette nécessité s'accorde avec le souci d'étalage et d'apparat qu'apporte l'impératrice et qui fait le fond du caractère espagnol. On veut frapper les imaginations. Tout devient prétexte à sonneries de cloches et à détonations d'artillerie ; à déploiement de drapeaux, à

explosion de fanfares. C'est un défilé incessant, dans les rues noires de monde, de landaus de gala escortés de cent-gardes. Les souverains étrangers en visite se succèdent. Chaque matin trouve Paris orné d'arcs de triomphe, pavoisé d'oriflammes; chaque soir ramène ses bals en plein air, ses rampes lumineuses, ses pétarades et ses embrasements de couleur. Voyez les aquarelles de Lamy : l'Empire n'y est plus qu'une fête vénitienne, un splendide feu d'artifice. Voyez le tableau de Winterhalter : l'impératrice en bergère, assise, dans un parc, au milieu de ses dames d'honneur. L'Empire n'y est plus qu'un vaste chatoiement d'étoffes, de lumières et de reflets. Cros garde la vision des belles amazones au bois, des élégances du Parc des Princes et du Pré Catelan.

Moi dix-huit ans, elle seize ans
Parmi les chemins amusants
Nous irions sur nos alezans.

Certains de ses poèmes, *Li-Tai-Pe*, *Chant éthiopien*, *Chanson de route arya*, semblent rendre un écho de l'expédition de Chine, des réceptions exotiques. C'est en se promenant dans les galeries cosmopolites de l'exposition universelle qu'il a dû composer le poème de *Sita*, endormie sous son toit de bambou, parmi la flore et la faune tropicales.

Malgré son écorce brillante et malgré ses victoires d'Italie et de Crimée, l'Empire n'arrive pas à se faire prendre au sérieux de ceux qui l'approchent. On sait le mot de la princesse de Metternich qui abusait de son influence aux Tuileries pour y introduire des privautés de mauvais goût et poussait l'impératrice aux pires imprudences. On lui représentait qu'elle n'oserait se conduire ainsi à la cour de Vienne. Elle de repartir : « Oh! ce n'est pas la même chose... mon impératrice, à moi, c'est une vraie! » Mais l'Empire s'impose à la foule des badauds. Le pavillon couvre la marchandise. Le peuple ne voit que les étalages resplendissants, les cafés illuminés, les arbres chargés de girandoles. Il n'entend que le bruit des orchestres. L'Empire paye largement de dehors et de clinquant. Il excelle aux tours de passe-passe. C'est le régime de la poudre aux yeux. Deux personnalités nouvelles surgissent à point pour en marquer le caractère : Robert Houdin et Ruggieri.

La vulgarité du fond subsiste. On vit au jour le jour. Tout flotte à la dérive. On ne sait plus où l'on va. On s'amuse. La conquête de l'Algérie nous a valu l'absinthe. La vie de café engourdit la nation. L'histoire de la jeunesse, écrivait Baudelaire sous Louis-Philippe,

n'est qu'une histoire de lieux de débauche et de restaurants. » Cette sévérité peut s'appliquer à la jeunesse du second Empire. Le niveau ne s'est pas relevé. Loin de là. Tout a baissé d'un cran. Gavarni n'est plus que Grévin. La chanson est descendue de Pierre Dupont à Thérésa. Le cancan a fait place au chahut. On n'entend plus le sérieux. Le « Zutisme » fait rage. Cros voit ce mot écrit dans tout ce qui l'entoure. L'opposition même prend un masque bouffon. Le Juvénal du temps, c'est Rochefort.

De 1863 à 1865, Taine parcourt la France comme examinateur d'admission à l'école militaire de Saint-Cyr. Il a rédigé des carnets de voyage. Ecoutez ce qu'il dit :

« Ce qui manque le plus en tout genre d'action, ce sont des chefs, des conducteurs. Presque tous les gens que je vois ne font rien ou travaillent mal, faute de guides ; c'est l'infinie minorité des hommes, un sur mille, qui a les idées générales, seules dirigeantes. Ces professeurs, ces fonctionnaires retirés ou archéologues, ces officiers que je fréquente en ce moment, flânent, vivent au café, dorment dans leur fauteuil, collectionnent, ils ne voient aucun but qui puisse les attirer... Et combien peu de jeunes officiers lisent ou pensent par eux-mêmes ! Toutes les attaches de famille, de relations les retiennent. Ce serait faire de la peine chez moi, j'aime mieux ne pas lire, penser à autre chose, aller dans le monde, m'amuser (1)... »

Triste tableau d'une époque et que contresigne Charles Cros quand il se plaint de sa vie effrénée et sans but ! Que devient la poésie dans tout cela ? Elle s'étiole, elle manque d'air. Les grandes périodes poétiques sont des périodes de lutte, d'héroïsme et d'effort. Ronsard vient des guerres de religion, Corneille de la Fronde, Hugo de la Révolution. Les époques assises manquent de souffle et ne rendent qu'un son grêle et mesquin. Il ne coule plus du Double-Mont qu'un mince filet d'eau parnassien. Ce qui triomphe, c'est la prose. Les vues nouvelles de la critique et de la science ont profité au roman. On reconstitue. C'est l'époque du document. Plus d'envergure, ni de hardies hypothèses, mais une observation étriquée, le monde vu au microscope. On n'ose pas parler de décadence, mais les plus clairvoyants songent à la littérature des déclins, à la période alexandrine.

« En ce temps-là, dit Taine, que je me plais à citer parce qu'il est l'annaliste de l'heure, en ce temps-là (période alexandrine) où l'homme était raffiné et étriqué par la culture et par l'étalage des jouissances, où les grandes capitales exaspéraient les désirs, l'âme avait cessé de

(1) Taine, *Carnets de Voyage*, Hachette édit.

sentir le vrai beau qui est simple et l'art réaliste copiait les déformations et les bassesses dont nous aussi nous regorgeons. »

Ne demandez donc à Cros ni de vastes fresques, ni de larges tableaux. Ce n'est plus l'heure. On est tout à la sensation. Il se promène dans ce Paris neuf aux larges avenues de pierre, égayées de verdure, aux rond-points chargés de statues, de corbeilles de fleurs et de fontaines jaillissantes. Il s'assied à la terrasse d'un café, au crépuscule, et prend son inspiration sous la main (*l'Heure verte*). Il note, en petites pièces d'anthologie ses chagrins, ses joies de flâneur et d'amoureux.

Le gaz s'allume aux étalages,
Moi, je crois, au lieu du trottoir,
Fouler, sous mes pieds, les nuages
Ou le tapis de son boudoir.

Car elle suit mes courses folles,
Et le vent vient me caresser
Avec le bruit de ses paroles
Et le parfum de son baiser.

On ne pense plus. On regarde. On est excédé d'idées. On se replie sur les images. Le peintre domine. L'écrivain marche à sa remorque. Le mot « artiste » contient tout. Cela est juste, puisque le littérateur n'a plus d'autre ambition que de peindre. L'école de Marlotte est en honneur. Prosateurs et poètes se mettent à lui faire concurrence. C'est à qui brossera sa forêt de Fontainebleau. Vous en trouverez une chez les Goncourt, une chez Taine, et dans la plupart des volumes du temps. C'est, partout, une véritable fureur de description. Il n'y a plus, chez les poètes, que des croquis, des pastels, des aquarelles, des pointes sèches. Cros en est plein. Il a même des « coins de tableau ». Il versifie des scènes d'atelier, des poses de modèle. Il a composé des scies de rapins, la *Chanson des Peintres*, la *Chanson des Sculpteurs*. Cet engouement pour les peintres a pris naissance vers 1830 et depuis l'on copie leurs mœurs, leur sans gêne et leur débraillé. Même ceux qui se sont enrichis et qui reçoivent, aujourd'hui, dans leurs ateliers-salons de l'avenue de Villiers n'ont pas dépouillé le Cabrion des débuts. Taine, si grave, si pondéré, s'extasie sur leurs façons de mystifier le bourgeois, assiste à leurs orgies, se mêle à leurs paradoxes. Il les envie. Il ne voit que par eux. On est plein d'indulgence pour leurs excentricités. Gustave Doré entre, les soirs de réception, chez Théophile Gautier, en dansant sur les mains, sans offusquer personne. C'est dans leur société que Cros prend l'idée d'écrire le *Hareng Saur*, pour mettre en fureur

les gens graves. Je sais bien qu'il y a, au fond de cette exubérance, un signe de verdeur gauloise (1), mais les forces sans but segaspillent dans le vide. La sève bouillonne et retombe sans issue. On crie pour s'étourdir. L'air est plein des échos de Mabille et de Valentino. Le cri de Ohé! ohé!... retentit. La bacchanale déroule ses anneaux effrénés. Le galop d'*Orphée aux Enfers* emporte dans son branle les institutions, les hommes et les dieux. C'est la course à l'abîme. La France danse et se pâme sans voir à l'horizon « se profiler l'ombre sinistre de Bismarck ».

§

1870! La guerre! La débâcle! La paix signée, la dernière convulsion de la Commune étouffée, on respire. L'ordre nouveau va faire refleurir la vertu. Les bonnes résolutions affluent. Les grands mots entrent en branle. La France n'aura pas payé trop cher le prix de son rétablissement et, comme premier gage de sa ferveur de contrition, elle se voue au Sacré-Cœur, mais le premier coup de pioche des fondations de la basilique n'a pas été donné, que l'insouciance et la frivolité déjà nous ont repris. La Païva rentre d'Allemagne, à la tête de son armée d'espions, et rouvre ses salons de l'avenue des Champs-Elysées, où s'empressent nos diplomates et nos hommes d'État. Je note, dans la seule année de 1871, l'ouverture de sept salles de spectacle nouvelles et de trois salles de bal. Un théâtre, celui de la Porte-Saint-Martin, a été incendié pendant la Commune. De ses ruines fumantes on en relève deux. Il faut un nom. *La Renaissance* s'impose, Renaissance de l'Art dramatique, évidemment. Il s'agit de corriger, d'épurer. On y donne *Thérèse Raquin*, four noir, suivi de la *Femme de Feu* d'A. Belot, l'auteur de *Mlle Giraud, ma femme*, choix singulier pour des professeurs de vertu ; mais cet effort dans le drame ne dure pas. Ce qui renaît à ce théâtre c'est l'opérette, tout simplement. Hervé s'en va. Lecocq arrive. On est bien près de considérer la Porte Saint-Martin, cet antre de perdition de la féerie, comme justement frappée par le feu du ciel. Le théâtre reconstruit annonce qu'il abjure

(1) La vieille gaîté française, c'est le thème favori de Sarcey. C'est le large courant de bonne humeur qui rendit comme Henri IV certains de nos rois populaires. M. le Dr Cabanès qui s'emploie à porter la lumière dans les recoins les plus secrets de l'Histoire, ne nous laisse pas ignorer le mystère qui plane sur la naissance de Louis XIV. Mais sans rechercher avec Guy-Patin, Raspail et tant d'autres, quel fut son véritable père, il me suffit de lire chez Saint-Simon que ce monarque, si infatué de sa personne et d'ordinaire si majestueusement gourmé, ne dédaignait pas de descendre à la farce et qu'il glissait des cheveux dans le potage de Mme de Thianges dont les chipoteries l'exaspéraient, pour me convaincre que, s'il avait, comme on le prétend, les veines italiennes, il y coulait, au moins, quelques gouttes de sang gascon.

Satan et ses pompes, et renonce à son ancien répertoire, à toutes ces inepties : *Pied de mouton*, *Biche au bois*, etc., dont les purs s'étaient si longtemps scandalisés. Il n'accueillera plus que les pièces sérieuses. Pour montrer qu'il tient parole, il donne les *Deux Orphelines* ; mais bientôt c'est le *Tour du monde en 80 jours*, la pièce à spectacle qui reparaît. Le diable n'y perd rien d'ailleurs, car la féerie émigre à la Gaîté avec le *Chat botté*. Sardou y fait jouer le *Roi Carotte*. Les mascarades recommencent. L'opposition s'était moquée des cortèges exotiques du second empire, des réceptions de la reine de Madagascar, de ses cavaliers hovas, des ambassadeurs nègres d'Haïti. La France républicaine malgré la protestation de Hugo, qui ne veut pas qu'elle montre son armée avant qu'elle ne se soit réhabilitée par une victoire, se précipite au cortège du Shah de Perse qu'elle acclame et lui fait le sacrifice de sa fête nationale. Le 15 août n'est plus de saison. On décide que les lampions s'allumeront le 30 juin, bonne précaution pour les empêcher de renaître au 14 juillet, comme si la prise de la Bastille était rayée de l'histoire, ce qui fait murmurer : « Ah ! que la république était belle sous l'empire ! » et Rimbaud de s'écrier :

Société tout est rétabli ! Les orgies
Pleurent leur ancien râle aux anciens lupanars.

Il faut pourtant convenir que le demi-monde n'ose plus s'étaler avec la même impudeur. Il y a moins de cynisme. Les gazettes ne retentissent plus des échos du Grand seize (Café Anglais) ni du grand 6 (Maison dorée). D'ailleurs ces dames ont perdu, dans l'exil ou la fuite de leurs protecteurs, le plus clair de leurs ressources et se voient réduites à la portion congrue. On liquide. C'est des huissiers qu'elles tiennent maintenant leurs papiers bleus. Mais l'âme n'a pas retrouvé son essor. Comte lui a rogné les ailes. Renan lui a mis sur les yeux un voile de soie brillant et Taine, comme dit Schuré, la camisole de force. En philosophie, en art, en politique, c'est la même médiocrité sous un triple visage : positivisme, réalisme, opportunisme. Une petite évolution se fait dans les mœurs, d'ailleurs à leur désavantage.

§

On s'intéresse moins à la peinture. Il n'y plus comme au temps de Delacroix de discussions passionnées autour d'un nom. On s'éloigne de l'art officiel tombé avec Bouguereau au procédé et à la fadeur. Et le discrédit qui frappe Courbet, coupable aux yeux des dirigeants,

d'avoir pris part à l'insurrection de la Commune, rejaillit sur l'art indépendant. A l'aristocratie des peintres a succédé l'aristocratie des gens de théâtre. C'est un monde neuf, tout frais promu à l'exercice de ses droits civiques et qui se rue à l'existence avec d'autant plus de force qu'il fut longtemps comprimé. La révolution avait affranchi les comédiens de la servitude, du bon plaisir, des grands seigneurs, de l'excommunication et du For-l'Evêque, mais il avait fallu cette suite ininterrompue de talents qui, depuis lors avaient illustré la scène française, les Talma, les Dorval, les Rachel, les Bocage, les Frédérick Lemaître, etc., pour faire tomber les dernières préventions et créer autour de la rampe un mouvement d'attention sympathique dont leurs successeurs de l'heure présente vont recueillir les fruits. Le monde officiel leur ouvre ses portes. Gambetta ne rougit pas du commerce des frères Coquelin. Sarah Bernhardt s'honore d'hommages princiers. Ce sont les idoles du jour. La presse les encense. Ils disposent de l'opinion. C'est à eux que les poètes vont demander l'investiture (1). Seul ce qui touche au théâtre importe. Sarcey lui doit d'être considéré comme le grand critique national; mais si le monde des comédiens a ses vertus, il a ses défauts. Le théâtre vit de réclame et de bruit. La vanité s'y exaspère. Il répand le goût des applaudissements immédiats et des succès faciles. Les comédiens en arrivent à exiger des rôles taillés sur mesure. Ils accaparent. On ne va plus écouter un auteur, mais applaudir une étoile. Et du théâtre, le cabotinage glisse aux lettres. Les auteurs pressés d'arriver se disputent le public innombrable. Il n'y a plus comme jadis, une petite élite à conquérir, c'est une foule qu'il s'agit d'intéresser. Il faut accrocher l'attention, tirer l'œil et le poète accepte de monter sur les tréteaux. De là, ces cabarets de Montmartre, de là, ces assises publiques des Hydropathes, des Hirsutes, des Zutistes, où les poètes font appel au public, et comme dit Laforgue avec amertume, « déballent leur marchandise ». Il faut crier fort parce qu'on parle à des sourds. De là, encore, cette surenchère d'excentricités, de titres raccoleurs et suggestifs. De là, cette école brutaliste où chacun rit, crie, jure, blasphème. On songe au geste désespéré du nageur qui veut sortir de l'engloutissement et parvenir à l'air du jour.

C'est pour Coquelin que Cros écrit des monologues. Ils ont un

(1) Qui veut s'instruire sur la façon dont se fabrique une gloire, à cette époque n'a qu'à lire dàns la *Revue Musicale* (n° du 15 juin 1913) le curieux article de M. Georges Lorin sur Rollinat. Il y verra comment ce dernier qui voulait être célèbre, reçut de Coquelin et de Sarah Bernhardt la célébrité dans les vingt-quatre heures.

succès fou, mais lorsque lui-même, en public, veut dire un poème inspiré, il se voit réclamer furieusement le *Hareng saur* et il s'en afflige. Ajoutez à cela que le monde commence à déchanter. Le moral du siècle se ressent de l'avortement de toutes les promesses du début. Il n'y a plus de grand courant pour entretenir la vigueur et aider à l'enthousiasme. Il faut remonter péniblement, ramer à contre-fil de l'eau. La Révolution avait rempli le monde d'espoirs et de chimères. Les hommes d'alors s'étaient joyeusement rués à la mort pour assurer le bonheur de leurs descendants et les affranchir des liens de la servitude et de la superstition. Ils avaient renversé la statue des tyrans. Qu'eussent-ils dit s'ils avaient vu leurs fils s'atteler à la voiture qui les ramenait ? Le siècle s'était ouvert sur un rêve de fraternité universelle, il n'est pas achevé qu'il brûle déjà de restaurer, avec Nietzsche, la religion de la Force.

L'Empire avait promis la paix. Ce n'avait été qu'une suite d'expéditions dont deux au moins, celles du Mexique et de Rome, allaient à l'encontre des traditions nationales. On s'était convaincu que l'homme n'est pas perfectible et que, sous le vernis du civilisé, subsiste toujours la brute originelle dont la malice s'emploie à tourner tout à mal. On s'aperçoit que le monde s'est appauvri de son excès d'or même et que la diffusion des richesses, loin de soulager les besoins, les a compliqués et multipliés à l'infini. Le vide des âmes au lieu d'en être comblé s'y élargit. Il ne sort du déluge des inventions nouvelles que des engins de destruction et de mort. Le commerce et la finance sont devenus des armes redoutables aux mains des chevaliers d'industrie. Paris est éclairé la nuit. Il dispose d'une police attentive. On n'y court plus le risque d'y être dévalisé au coin des rues. Le passant inoffensif n'y craint plus les coups de force. On ne lui prend plus son porte-monnaie. Il est dévalisé de sa fortune, en bloc, par les coups de bourse. Maître Guérin opère dans les maquis de la procédure. Les progrès de la chimie se poursuivent au détriment de la santé publique, encouragent la fraude, corrompent nos aliments, déchaînent les méfaits de l'alcoolisme et de la tuberculose. Paris s'embellit, mais les jardins disparaissent et l'air s'y raréfie. Une longue asphyxie y couve ses ravages. L'industrie amène le syndicalisme, les grèves, la guerre sociale. Et la science n'a rien expliqué des problèmes dont la solution seule importe au bonheur de l'humanité. Un malaise immense naît de ces constatations. Il n'y a plus qu'une génération de sceptiques et de désabusés. On se raccroche à une dernière illusion : les bienfaits de l'orthographe obligatoire ; mais la vulgarité

continue à rouler sa pente. Labiche est à l'Académie. Le régime de Louis-Philippe avait marqué l'apogée des funambules et du vaudeville, le second Empire de la féerie inepte et de l'opérette, la troisième République marquera l'apogée de la revue insipide et du théâtre déshabillé. L'Elysée est au mains de l'intègre M. Grévy. On s'y livre au jeu de billard que l'on croit innocent, mais qui avec Chamillard et Wilson a failli perdre deux fois la France (1).

La Légion d'honneur est à l'encan. Toutes les gloires sont avilies. Maxime Lisbonne imagine d'ouvrir un cabaret où les servants sont habillés en rois de France et la fine fleur de la société y trouve un ragoût singulier, comme elle se délecte à se faire invectiver et couvrir d'ordures chez Bruant. La littérature demande au monde des apaches un pittoresque nouveau. Le bas réalisme continue à déverser son flot de boue. La presse se ferme à la discussion libre et à la critique désintéressée. La politique sombre dans les affaires. Tout ce qui sent sa noblesse est objet de dérision et de mépris. « Intellectuel », fi donc ! mais « prolétaire de la plume », à la bonne heure !

Devant un tel spectacle, on comprend la nausée et la révolte des esprits fiers. On comprend l'anathème jeté au monde par un Leconte de l'Isle et son acharnement féroce à faire appel au néant :

Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !

Cros essaye de s'évader dans l'ironie. C'est pour ne pas pleurer qu'à la façon de Figaro, il se hâte de rire de tout. La réalité l'oppresse. Il s'en croit quitte avec une pirouette et un pied de nez, mais la vie ne permet pas qu'on triche avec elle et les devoirs que l'on élude ont des retours plus impérieux. Parce que « l'absinthe éclaire en vert l'âme enfumée » parce, que « les fleurs sur la bien-aimée embaument devant le feu clair », Cros imagine pouvoir impunément « jouer avec le feu » et se divertir sans fin « avec l'absinthe, avec les fleurs, avec les femmes ». Il s'y endort longtemps. Le réveil est lamentable.

On devient très fin
Mais on meurt de faim
A jouer de la guitare.

Il s'aperçoit que tout ce qu'il a fait d'efforts dans l'idéal l'a mis

(1) C'est son adresse au jeu de billard qui sut persuader Louis XIV que Chamillard avait en lui l'étoffe de deux ministres et qu'il saurait porter allègrement le double poids de la guerre et des Finances jusque-là partagé entre Colbert et Louvois. On sait l'incapacité de Chamillard et la suite de désastres qu'il en advint. C'est également sa maîtrise-es-carambolages qui introduisit Wilson dans la privance et la famille du président Grévy qui n'eut pas, non plus, lieu de s'en réjouir.

hors la loi. Il se sent inutile et nuisible dans un monde livré aux croupiers et aux bateleurs :

> Brutes qu'il ne faut
> Pas entretenir des choses d'en haut.

Sachant ce qu'il vaut, il s'étonne d'en être arrivé à ce point d'abandon et de détresse. Il ferait bon marché de sa propre existence.

> Il y a l'étang où l'on peut mourir.

Mais il a charge d'âmes. Il a une femme et des enfants. Il les considère et s'aigrit, en songeant qu'il est incapable de gagner leur pain. Etrange aveuglement des hommes qui s'obstinent à pousser le génie au désespoir et qui font servir à leur perte ce qui pourrait être l'instrument de leur salut. La société, qui dispose de tant d'onéreuses sinécures, n'a rien à offrir à ce poète, à ce chartiste, à ce polyglotte, à cet inventeur de génie, à ce cerveau encyclopédique qui, comme dit Verhaeren, « savait tout et devinait le reste », rien, pas une école, pas une chaire, pas une bibliothèque, pas un laboratoire, pas une usine dont il eût fait la fortune. La société ne pouvait rien faire pour Rousseau, mourant de faim, dit Carlyle, et Rousseau en retour ne pouvait rien pour la société, rien que d'y faire pousser la guillotine pour en couper les têtes. Paris a laissé Jules Vallès crever de misère et Jules Vallès a pris sa revanche, sous la Commune, en faisant brûler Paris. Cette rage concentrée, cette rage noire de Jules Vallès, Cros l'éprouve à son tour :

> Je rêve poison, poignard, dynamite.

L'élite, victime de ce monde renversé, poussée à bout, applaudira tout à l'heure au geste de Vaillant et ne sera pas loin de prêter à Ravachol l'envergure d'un justicier. Pourtant Cros n'a pas l'âme d'un révolté. C'est un être sans fiel, c'est un grand enfant, dont les accès de colère ne durent guère. Quand il est assailli de trop de papillons noirs, il demande à l'alcool de le remettre en bonne humeur. On le voit, alors, des heures entières, au café, répéter le même refrain ridicule, la même scie de café-concert en s'accompagnant du dandolinement de la tête et du tambourinement de ses doigts sur la table, à l'exaspération des tranquilles consommateurs. A la fin Rodolphe Salis l'accapare. Le gentilhomme-cabaretier qui a commencé la fortune de Montmartre, poussé par le succès, a quitté le modeste établissement de ses débuts, boulevard Rochechouart, pour venir s'installer en plein cœur de Paris. Le Chat Noir est désormais dans ses meubles. Le lieu a grand air avec son suisse chamarré au pied

du rouge escalier, ses vitraux de couleur, ses tapis, ses cuivres, ses fers forgés, ses meubles de chêne, et tout son obscur flamboiement Louis XIII. Salis, manager habile, en quête d'attractions, entrevoit chez Cros un riche filon de réclame à exploiter et Cros effectivement fait recette. Il peut croire, un moment, son rêve réalisé :

Une salle avec du feu, des bougies,
Des soupers toujours servis, des guitares,
Des fleurets, des fleurs, tous les tabacs rares.

Mais ce succès vient trop tard. Son âme est dévastée. Il ne lui reste plus de ses ambitions, de ses aventures, de ses joies d'inventeur, de tout un passé d'ivresse et d'illusions que « l'absinthe et ses hoquets ». Tout le jour il demeure maussade et engourdi, il ne se ranime qu'à la première lampe, ce qui lui fait dire : « Je suis un oiseau de nuit ». Chaque soir il vient, ou plutôt on l'amène au Chat Noir, et là, enveloppé de la caresse chaude et puissante de l'alcool, dans la lumière et le bruit, il achève de se fondre et de s'anéantir. Il y éprouve une dernière déception :

Les amis dont j'aurais besoin
Et les étoiles sont trop loin :
Je vais mourir, seul dans mon coin.

Du moins sa mort prématurée lui épargnera les dernières humiliations et les déchéances suprêmes. Il s'était trop hâté de vivre. Au plus fort de sa jeunesse il disait :

Je mourrai papillon brûlé, si cela dure.

Cela a duré et il en est mort.

§

L'année 1842, qui vit naître Cros, vit naître également José-Maria de Heredia, Catulle Mendès et Stéphane Mallarmé, auxquels on peut joindre Léon Valade, Albert Mérat, Villiers de l'Isle-Adam, nés en 1840, Anatole France et Paul Verlaine, nés en 1844. Sous les variétés d'éducation, de milieu, de race, apparaît tout de suite l'air de famille : concision, éclat, couleur, sensualité, richesse plastique. Il suffit de confronter ces différents poètes pour découvrir la nuance de l'heure. Du premier coup, Cros atteint à la maîtrise avec *Divinations*, petits poèmes légendaires, reflet du clair de lune allemand, peuplé de fantômes d'amour, où le vent passe chargé de soupirs, où les joncs verts de l'étang redisent la plainte des pâles Ophélies. On les sent inspirés par Henri Heine (Valade et Mérat viennent

de traduire l'*Intermezzo*), mais ils se distinguent par une naïveté et, çà et là, une vivacité de tour sans exemple :

> Je n'ai que mon cœur de garçon
> Et Marguerite se contente
> D'être ma reine en la chanson
> Que je lui chante.

La *Ronde flamande*, l'*Orgue*, l'*Archet*, toutes ces bluettes qui ouvrent le recueil allient à la mélancolie rêveuse d'outre-Rhin une pointe d'humour bien française. Cela est frais comme une touffe de violettes, une éclosion brusque de printemps. La simplicité, le naturel, la spontanéité sont l'apanage de Charles Cros. Il faut, écrit-il :

> Il faut que la beauté vivante, écrite ou peinte.
> N'ait rien des soucis du chercheur,
> Et si la rose avait à composer sa teinte,
> Elle y perdrait charme et fraîcheur.

Le souci du chercheur il le manifestera, tout à l'heure, à sa façon, dans le rythme, mais jamais dans le mot. Sa langue est saine, facile, sans néologismes ni archaïsmes. Elle offre les qualités d'une langue classique, c'est-à-dire « aisément contemporaine de tous les âges ». Cros écrit dans un français clair de soleil. Il n'a pas, comme le remarque Laurent Tailhade, la morbidesse captieuse de Coppée, mais il évite le détail trivial et il voit de plus haut. Voici un sonnet caractéristique de sa manière, où le poète et le savant ont part égale :

SONNET MÉTAPHYSIQUE

> Dans ces cycles si grands que l'âme s'en effraie,
> L'impulsion première en mouvements voulus
> S'exerce. Mais plus loin la loi ne règne plus.
> La nébuleuse est comme au hasard déchirée.
>
> Le monde contingent où notre âme se fraye
> Péniblement la route au pays des élus,
> Comme au delà du Ciel ces tourbillons velus,
> S'agite, discordant, dans la valse sacrée,
>
> Et puis, en pénétrant dans le cycle suivant,
> Monde que n'atteint pas la loupe du savant,
> Toute puissante, on voit régner la Loi première.
>
> Et sous le front qu'en vain bat la grêle et le vent,
> Les mondes de l'idée échangeant leur lumière
> Tournent, équilibrés dans un rythme vivant.

Cros admire Gautier, le poète officiel de son temps, mais il n'est pas impassible et il se soucie peu de la beauté froide des marbres grecs. Le Beau lui apparaît chatoyant et lustré. Il est inquiet. Il croit à la survie, à l'âme :

Votre âme à l'étroit dans votre personne
Dépasse la chair et rayonne autour.

Le décor des choses ne lui suffit pas. Il cherche continuellement à s'évader vers un ciel meilleur :

Car les choses charnelles meurent
Ou se fanent à l'air réel,
Mais toujours les beautés demeurent
Dans leur nimbe immatériel.

C'est l'idée platonicienne que va reprendre Mallarmé. Cros entend bien que le devoir pour toute créature est, ainsi que le voulait Gautier, d'orner le monde avec son corps; mais il ajoute « avec son âme. » Il raffine, pour la forme, sur le poète d'*Émaux et camées*. Il veut que sa palette soit « l'aile des papillons » et ses pinceaux « des brins de huppe d'oiseau mouche », mais il se sépare nettement de lui, quand il rêve d'une peinture

où, frêle, chaque touche
Soit un sourire, prix d'efforts fervents et longs.

Il y a là une déchirure dans l'art parnassien, auquel restent fidèles Mérat, Valade, Coppée, Mendès, Heredia, France. Il y a là une échappée sur l'art de demain. De même, quand il parle de « la forêt des spontanéités » et qu'il incorpore l'abstraction au monde visible, il inaugure le procédé des « raccourcis violents » qu'exploitera Rimbaud avec tant de maîtrise.

Rimbaud, dans son premier voyage à Paris, avait été accueilli chez Cros et avait lu ses manuscrits. S'il se moquait de certains vers d'un féminisme exaspéré et noyés d'un excès de fadeur comme ceux-ci :

Voici le matin bleu. Ma rose et blonde amie,
Lasse d'amour, sous mes baisers, s'est endormie....

il n'avait pas manqué d'être impressionné par ce fluide spirituel qui circule dans certains sonnets de Cros et les fait rayonner d'effluves lumineux. Il avait été surtout frappé par ses *Fantaisies* en prose.

Ces *Fantaisies* de Cros ne ressemblent en rien aux poèmes en prose de ses prédécesseurs. Elles n'ont ni la facture solide, ni l'incantation musicale de Baudelaire ; mais sous les imperfections et les incertitudes, on sent, çà et là, la mise en œuvre et l'agencement de matériaux sublimes. L'idée parfois s'illumine d'éclairs. Certaines images vibrent comme une flèche lancée en plein azur. Rimbaud devait se plaire à des phrases comme celles-ci qui font présager les *Illuminations* :

« Amphitrite rose et blonde passe, avec sa suite, daus un lointain glauque sous l'eau de la mer du Sud...

« ... Une femme, la Reine des Fictions, est assise devant le clavier. Sous ses doigts roses, l'instrument rend des sons puissants qui couvrent le chuchotement des vagues et les soupirs de force des rameurs.

« La symphonie dit la route aux rameurs et aux timoniers. »

Et Rimbaud devait tressaillir de toutes ses fibres à cette proclamation où s'entend le grondement avant-coureur de la *Saison en Enfer* :

« J'ai eu toutes les fiertés. J'ai dédaigné les comptes à rendre et les justifications. »

Ainsi Cros, qui estimait que « l'Art du poète doit être tourné vers l'avenir », ouvrait les voies. Il écrivait ses *Divinations* alors que Verlaine n'en était encore qu'aux *Poèmes Saturniens*, et l'on éprouve que Villiers de l'Isle-Adam avait lu la *Science de l'Amour* et le *Journal de l'Avenir*, qu'il connaissait les théories de Cros sur la correspondance interastrale, quand il composa ses contes : *Tribulat Bonhomet* et l'*Eve future*.

M. André Barre nous dit que, dans le *Meuble*, on entend par avance, mais avec plus de virilité, les réflexions enfantines de Francis Jammes « et que Gustave Kahn a trouvé dans le *Vaisseau Fantôme* le thème initial de ses *Palais Nomades* ».

Il y a un fait indéniable, c'est que de tous les poètes de son âge, Cros est le premier qui se soit avisé de rythmes subtils. Le premier il a « tordu le cou à l'éloquence ». Il y était disposé par sa nature de savant soucieux d'écarter les apparences pour atteindre au vif des choses. Sa manie de précision exagère ses qualités, le conduit presque, vers la fin, à un style algébrique, à une strophe dépouillée dont il ne reste plus que l'ossature et où la rime même s'évanouit, tel le poème *Hieroglyphe :*

J'ai trois fenêtres à ma chambre
L'Amour, la Mer, la Mort...

et encore *In morte vita :*

La maîtresse du soldat,
C'est la Mort.
Il peut lui être infidèle.
Venez femmes,
Entourez de vos bras blancs
Le drap dur
Qui le vêt de couleurs franches
Pour se battre.

Baisez sa bouche et ses yeux,
Mais en vain :
Il oubliera vos caresses,
Car il pense
Que sa maîtresse à jamais,
C'est la mort.

Voilà Cros, un grand génie contrarié par les circonstances. On n'a pas fait impunément ses humanités à Paris du temps d'Offenbach, alors que la régression provisoire de toutes les forces mauvaises semait le doute et le découragement, masquait l'Avenir où la religion nouvelle,quand même,s'édifiait ; mais la qualité de son essence surnage.

§

Comme s'il craignait que l'opinion se laissât égarer par ses bouffonneries et ses boutades, Cros a cru devoir nous éclairer sur son vrai caractère. Nous n'avons pas besoin de son aveu pour savoir qu'il n'y avait, derrière son rire que le roidissement d'une sensibilité blessée ; mais il est bon de relire son testament :

J'ai pénétré bien des mystères
Dont les humains sont ébahis,
Grimoires de tous les pays,
Etres et lois élémentaires.

Les mots morts, les nombres austères
Laissaient mes espoirs engourdis ;
L'amour m'ouvrit ses paradis
Et l'étreinte de ses panthères.

Le pouvoir magique à mes mains
Se dérobe encore. Aux jasmins
Les chardons ont mêlé leurs haines.

Je n'en pleure pas ; car le Beau
Que je rêve, avant le tombeau
M'aura fait des heures sereines.

Ainsi Cros nous avertit qu'il n'y a de vraie félicité ici-bas que celle que l'on se forge à soi-même avec les ressources de l'esprit et du cœur. Il entend que le poète soit la providence d'un monde pauvre en enchantements et le « réconfort des heures glacées ». Il couvre de fleurs les murs,

De la prison terrestre où nous sommes jetés.

Il s'offre comme une source d'extase et de ravissement. Ne pouvant guérir la douleur humaine, il s'emploie à l'endormir. Il la berce au bruit des eaux fleuries, de la brise et des légendes naïves. Il cueille, pour elle, à travers ses courses aventureuses, en dépit de ses désas-

tres, un bouquet d'images parfumées. Il est plein d'une odeur de jasmin, de roses et de muguets. Il fait entendre « un matinal gazouillement ».

S'il reste inférieur à certains par le souffle et par l'élan, il ne le cède à personne pour la qualité du timbre, et s'il a succombé à la folie contagieuse du « Zutisme » de son temps, il a su faire du moins que sa dernière parole fût celle d'un sage. « La gloire en or ne dure guère. » Cros a semé des chants qui renaîtront toujours.

ERNEST RAYNAUD.

DES MAITRES FORTS

—

Le colonel et le capitaine, s'étant mêlés aux autres officiers, échangèrent avec eux des propos ingénieux sur un état social oublié, probablement chimérique : la paix. Olivier les écouta d'une oreille, puis, se détachant du groupe, fit l'inspection du poste de commandement et de ses abords, qui lui parurent des lieux d'enchantement.

Le logement et les bureaux du colonel sont construits à flanc de coteau. Il faut souhaiter qu'on laisse en leur état et qu'on montre aux touristes après la guerre quelques-uns des ravins que le Dieu des armées a judicieusement placés à l'arrière des lignes pour la commodité des états-majors et la sécurité des troupes en réserve.

Tous pareils, ces coteaux, ces vallons donnent au soldat fatigué les seules joies qu'on goûte à la guerre : repos des membres dans des abris sûrs, repos des yeux. Là, on regarde à l'air libre. On voit vivre, s'agiter, s'épanouir, dans un creux grand comme la main et qui semble un monde, une fourmilière d'hommes bleus et des bêtes. Il fait beau ce soir. Olivier arpente un mince chemin de caillebotis, suspendu comme une passerelle le long des bureaux creusés dans la craie. Comme on tourne, sur ce versant, le dos à l'ennemi et qu'on n'y craint pas les vues de ses saucisses ni les injures de son artillerie, on a permis à la partie antérieure des abris d'émerger un peu de la montagne. Des plantes légères grimpent sur les façades de bois. Des sacs à terres bien alignés couvrent les morceaux de toits qui avancent. Çà et là, un coin de sol perdu forme terrasse. On y a semé de l'avoine, que Janot, le lapin du colonel, broute en herbe. Tobie, jeune épagneul aux pattes lourdes, fait autour du rongeur, devenu son ami, des gambades ridi-

cules. Il y a là un grand rouleau de rafia peint en vert, pour le camouflage. Janot, si son compagnon lui mordille le poil un peu fort, court s'y abriter. On le voit qui met la dent sur cette herbe artificielle, secoue vivement le nez et, de dépit, jette son oreille droite sur sa joue. Tout à coup, il repique sur le chien avec des cabrioles et celui-ci, scandalisé, bat de la queue, ouvre la gueule, regarde Olivier d'un air navré.

Quelques mètres plus bas, fument les cheminées d'autres abris : c'est l'étage des artilleurs. Si on veut, par des escaliers pittoresques et des chemins en lacets, descendre encore, on arrive à de vastes cavernes, où logent les compagnies de soutien, où sont installés les coopératives et le foyer du soldat, avec son cinéma. Tout au bas, les écuries et, près de la route et des convois de vivres, les cuisines. En face, une colline nue. Celle-là, que l'ennemi peut voir et frapper, est occupée seulement par des touffes dorées de ravenelles, tremblant au vent léger de ce soir d'été, et par des bouquets de sapins grêles. Par delà, c'est la France libre.

Le colonel et ses invités ont laissé tomber la conversation. L'estomac chargé d'un bon repas, le visage encadré de la fumée bleue des cigares, ils sentent venir sur leurs joues un peu chaudes l'haleine apaisante de la vallée. A peine entend-on çà et là quelque lointain coup d'arrivée d'un obus perdu. Le ciel calme et la terre lourde de sommeil invitent au silence.

Des cris de joie montent soudain du ravin jusqu'aux oreilles de ces officiers, qu'ensorcelait l'approche d'un beau couchant. A leurs pieds, tout en bas, s'étend une étroite et longue prairie, qu'arrose un filet d'eau. Des hommes se bousculent dans les ajoncs. Ils jouent au foot-ball. L'un d'eux repêche avec une gaule le ballon, qu'a envoyé quelque maladroit dans le ruisseau. La partie se poursuit. Olivier et son capitaine se laissent prendre au beau spectacle de ces êtres légers, qui courent dans l'herbe. La voix des joueurs, dont on ne perçoit de si loin que des éclats, semble enfantine. Elle monte dans l'air pur. Les deux officiers écoutent. Ils regardent. Tous ces hommes ont défait leurs vareuses, relevé les manches de leurs chemises, dégagé largement leurs cous, leurs poitrines.

— Les beaux petits! Vois s'ils ont la taille bien prise, s'ils battent l'air de leurs talons, s'ils bondissent! Tu es bon, toi, à ce jeu ?

— Pas mauvais, mon capitaine. Et vous ?

— Moi, connaîs pas, répondit le bonhomme, les dents serrées.

Il ajouta, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Allons saluer le colonel. Il est temps.

Dès qu'ils furent seuls, le capitaine prit le bras de son disciple et lui dit :

— On ne m'a jamais appris à cultiver mon corps. Résultat : regarde ce ventre. J'avais pourtant une fameuse charpente et du sang. Quand grandissait ma génération, on méprisait la puissance physique. Curieux, ces individualistes, qui exaltent l'homme, mais l'homme abstrait, non l'être humain vrai, celui qui vit, planté sur deux pieds. Leur religion de l'individu me déplaît. D'abord, elle est sèche. J'aime réellement les hommes, moi, et pas seulement les formules humanitaires. Je ne veux pas qu'on fasse de mes semblables ni de moi-même des égoïstes, occupés chacun de sa chimère et de ses droits, quand il y a tant de bras qui implorent. Et j'aime les beaux hommes. On prêche le développement illimité, autant dire l'hypertrophie, de la conscience. On fait ainsi des monstres, des êtres assoiffés de jouissances et d'orgueil, qui perdent leur équilibre et celui de la race.

J'en ai connu, de ces citoyens conscients, qui boivent, pérorent, vivent grossièrement, ne savent pas travailler, ni se complaire aux grandes joie humaines. Ils ont la plainte aux lèvres, l'envie au cœur. C'est la faute des phraseurs, dont la bouche est puissante et la peau flasque. Où sont les gens bien bâtis, au parler sobre, aux muscles fermes ?

Des bâtards, tous ces fils de bavards.

L'avenir est aux hommes d'action, qui engendreront des enfants fièrement campés.

A ce moment, ils croisèrent un sous-officier qui regagnait le bureau du colonel. L'homme, assez grêle, arrondissait le dos et portait en avant une tête lourde. Il esquissa un salut mou, qui le fit trembler sur ses jambes.

— Il paraît, dit Olivier, que c'est un « défaitiste ».

— Pas étonnant, répondit le capitaine. Il est né battu, ce type-là.

— Il y a de grandes âmes, mon capitaine, dans des corps frêles.

— Oui, mon fils, et l'on a vu des crétins modelés comme des dieux.

On n'est pas maître de faire son corps, mais de le parfaire et d'aimer la force. Si tu veux commander et qu'on te respecte, entretiens tes biceps. Quand un pauvre diable te tendra la main, qu'il sente l'étreinte de la tienne. J'avais un ami, que nous appelions *Viande froide*, un grand dadais, qui s'avançait vers vous la patte pendante. Quand on touchait cela, on croyait avoir dans les doigts une tranche de gigot. Cet homme-là se prenait pour quelqu'un, parce qu'il tenait de son père une charge d'agent de change. Voilà les êtres qui discréditent l'autorité. Son âme était comme sa main : elle traînait. L'animal possédait une belle fortune, des terres, un vieux renom de probité. Tout cela, qui a son prix, ne suffit plus. Il y faut ajouter une forte valeur personnelle. Sais-tu où nous conduit la démocratie ? A un état social où l'élite commandera, prendra cette charge de commander, et où la foule obéira, sentira le bonheur d'obéir. Ce jour-là, on mettra *Viande froide* à la porte, car l'élite n'en voudra pas, ni la foule.

On chassera aussi *Cochon-de-lait*, un autre de mes amis, un soupeur, gavé de truffes et de foie gras, et tous les difformes avec lui, les obèses ou les efflanqués, les intoxiqués, les vannés, les dégénérés, ceux qui marchent à petits pas comme des femmes et ceux qui portent foulard.

— Je ne suis pas aussi sûr que vous, mon capitaine, qu'il soit nécessaire d'être beau. Ma division était commandée, au début de la guerre, par un homme affreux, dont la figure, à moitié rongée par une plaie, ressemblait à un fruit gâté. Avec cela, il traînait la jambe, et son épaule gauche tombait à terre. On l'aimait bien.

— Je le connais, ton général. Mon ordonnance l'a vu passer un jour et m'a dit : « Faut-il qu'il soit calé, pour qu'on lui ait donné une division avec une gueule pareille ! » Cet homme avait raison. Si on prétend faire la loi aux autres, il faut des titres. La beauté du corps en est un. J'avais une sœur cadette, au visage charmant. Mon père, qui l'adorait, avait coutume de nous dire : « Voyez quelle force donne à cette enfant sa grâce physique. Dès qu'elle ouvre la porte, les sympathies vont à elle. On peut la juger ensuite. Elle a toujours gagné la première manche. »

Hier, chez le chef de bataillon, nous parlions du recrutement des officiers d'infanterie avant la guerre. On avait appelé dans l'armée des quantités de malheureux, sans valeur, sans éducation, sans race. Rien pour dompter l'homme, ni pour lui plaire. La discipline s'en allait bon train. Dans la cavalerie, même recrutement mêlé, mais il y avait le prestige du cheval. Qu'un officier montât bien et sur une jolie bête, les types étaient toujours fiers de marcher derrière lui.

Il ne suffit pas, remarque-le, de porter beau. Il faut être souple, adroit de son corps et solide sur ses membres. Alors on exerce un ascendant. Si je vois un homme ainsi fait, je me rends compte tout de suite qu'il me domine. J'ai des bras, des jambes, un torse. Pourquoi ne sais-je pas m'en servir aussi bien que lui? Je me sens inférieur. C'est une impression irrésistible, à laquelle nul n'échappe. Je peux bien t'avouer que j'admire les acrobates. Je me sens petit devant eux, comme un nègre est ébloui par un blanc. J'exagère, c'est possible. Mais crois-moi, les humains professeront toujours un culte pour ceux qui font honneur à leur race.

Un jour, des cavaliers devaient nous relever, dans un secteur de la Somme. Un capitaine de dragons vint en reconnaissance dans nos lignes. Trois ou quatre fantassins, dont j'étais, le suivirent à travers les boyaux. Il se dandinait, faisait le tourniquet avec sa badine, ôtait, puis remettait un grand monocle. Le gaillard, parfumé à l'héliotrope, devenait agaçant. Nous nous mîmes à faire des grimaces derrière lui. A la fin, nous plissions tous le nez, pour retenir une pièce de deux sous collée sur notre œil. Il vit le manège à un tournant, ne broncha pas, rejoua du monocle. Nous enlevions notre disque de billon et le remettions à sa cadence. Soudain il lança d'un geste brusque son morceau de verre au-dessus de sa tête, le rattrapa dans le creux de l'œil sans y mettre la main, et se tourna vers nous. Tu peux croire, Olivier, que nous avons aussitôt fourré notre monnaie dans nos poches et ressenti quelque respect pour cet homme.

— Vous voulez réserver la force aux maîtres, mon capitaine?

— Je veux qu'on l'enseigne à tous, mais que les maîtres y excellent. Après un fléau comme cette guerre, il faudra reconstruire, et d'aplomb. Cette tâche demandera des gens

équilibrés. Condition essentielle de l'équilibre humain : placer la force physique à son rang, auprès de la force morale. Il importe peu de vouloir de belles choses, si l'on n'a pas des bras vigoureux pour les accomplir. Ce qui manque le plus, ce sont des caractères. Rien ne soutient le cœur, ne sauve de la lâcheté, comme de sentir qu'on n'a pas la chair molle et qu'on peut compter sur ses membres. On prend l'habitude de regarder en face les gens, les choses et même la vérité. L'instinct du peuple l'a d'ailleurs averti des bienfaits d'une hygiène énergique. On a pu alcooliser mes contemporains. Les nouveaux venus ne se laisseront pas abrutir. Tu les as vus jouer au ballon tout à l'heure. La voie libératrice est ouverte. Il faut les y pousser, et soi-même y courir.

Tu comprends bien, mon ami, que, si tu prêches la force, si tu organises des tournois pour le peuple, si tu ordonnes à l'homme simple, qui voudrait se reposer, d'aller, à la sueur de son corps, conquérir de la souplesse et de la beauté, il va te répondre : Et vous ?

Il faut être plus beau qu'eux, et plus fort.

— Ils ont le nombre, mon capitaine. Nous ne pourrons jamais lutter contre eux.

— Qui te parle de les battre ? Il s'agit d'honorer soi-même la puissance physique, puisqu'on la leur recommande. Il s'agit de leur donner ce témoignage que, là comme en tout, on est un maître.

Et si tu veux, ayant durci tes muscles, les éprouver sur quelqu'un, tourne-toi contre les usurpateurs. Prends l'un d'eux dans tes mains. Casse-lui les reins. La foule fera plus que de t'applaudir : elle se jettera dans tes bras.

★

Olivier réfléchit un instant, frappa le sol de sa canne et dit :

— Les brigands feront toujours mordre la poussière aux sages, mon capitaine.

— Pourquoi ? Les brigands peuvent avoir la poigne plus brutale et donner, par derrière, des coups défendus. Les vrais maîtres les domineront toujours, pourvu qu'en eux, à toutes les puissances du corps, s'ajoutent celles de l'esprit.

Sais-tu ce que c'est qu'un homme intelligent ? Un dieu sur la terre.

— Mettons un demi-dieu, mon capitaine.

— Un dieu, je te dis. Ils disposent de l'univers, les gens dont la tête est bien faite. Nous leur devons tout, notamment nos malheurs. C'est la mode, quand la société chavire, de s'en prendre aux imbéciles, qui la conduisent mal. Comme si des sots pouvaient faire autre chose que des sottises. Les imbéciles, on les écarte. La responsabilité des maux de l'humanité incombe aux hommes doués d'une raison puissante, qui ne mettent pas cette raison au service commun. Ils ressemblent à des riches, qui jouiraient de leurs capitaux en cachette, au lieu de les jeter dans la circulation. De nos jours, les sages se terrent. Par leur faute, le pouvoir tombe dans les mains d'aventuriers.

— Aventuriers, dont plusieurs sont bien intelligents, mon capitaine.

A ce mot, le vieil officier bondit et s'écria :

— Ah ! par exemple, ici, je t'arrête, philosophe. Crois-tu que ce soit pour m'amuser, que je cause avec toi ? Je construis sous tes yeux, afin de t'apprendre à remplir dans la vie le haut emploi qui te revient, un type de chef. Un type, c'est-à-dire un modèle, un exemplaire parfait. Tu ne l'égaleras pas, car il n'y a point d'individu complet. Tu le surpasseras pourtant, si tu m'écoutes et suis mes leçons, car le chef idéal, fils de mon cerveau, ne vaudra jamais cette œuvre de Dieu qu'est un bel homme vivant. Sois un disciple fervent, appliqué. Quand tu auras pétri ton âme comme un potier façonne une lampe harmonieuse, la flamme te viendra du ciel.

Tu seras donc un chef, un homme qui guide les autres et conçoit pour eux. Ta pensée devra se montrer agissante et créatrice.

Il ne suffira pas que tu comprennes. C'est le rôle des petits, de comprendre. La plupart y excellent, du moins en France. Tu sais bien que notre peuple n'est point sot. L'intelligence, faculté de percevoir vivement, même au vol, la vérité, l'erreur et le reste, c'est un démon qui court les rues.

Les hommes intelligents dont je parle, ceux de qui dépend le sort du monde, ce sont les hommes raisonnables. La faculté maîtresse, l'intelligence qui ne voit pas seulement, qui réalise et construit, on l'appelle, en bon français, la raison. Tu avais peut-être oublié son nom, Olivier ?

— Moi? pas du tout, mon capitaine.

— Allons donc ! Avoue que, jusqu'à ce soir, tu t'es émerveillé, comme tout le monde, devant les bavards et que tu as redouté les gens sérieux. On est de son temps, mon ami. Ecoute cette histoire. Un de mes camarades avait fait venir sa femme à Noyon, l'an dernier. Nous cantonnions aux abords de la ville. Un soir, le ménage m'invita à dîner, avec deux autres officiers du régiment, morts depuis. Réunion charmante. La maîtresse de maison, un type de Parisienne éveillée, instruite, d'une intelligence rare, s'amusa, au dessert, à examiner l'écriture de ses hôtes. Elle tomba tout de suite sur des numéros intéressants, les deux camarades que j'avais amenés. Je t'en ai parlé plusieurs fois. C'étaient Ricard, un garçon équilibré, dont nous étions fiers au régiment comme d'un chef-d'œuvre, et Vernon, une espèce de fou, décevant et sympathique. Elle commença par le chef-d'œuvre et ne cacha pas que son écriture l'enchantait. Elle formula sa consultation au dos d'un menu, la passa à l'intéressé et vit avec joie que celui-ci rougissait de plaisir. Le papier fit le tour de la table. J'ai appris par cœur ce morceau de choix. Ecoute cela, mon vieux, écoute bien :

« La dominante dans ce caractère est le cœur.

« Une grande bonté et une grande harmonie dans tout l'être.

« L'esprit paraît calme. Il a le goût des choses simples et nettes, connaît peu d'inquiétudes et point de contradictions. Il s'adapte exactement à la règle, à l'ordre éternel. Cependant il porte en lui un vif souci d'équité, un respect d'autrui qui le conduit à accueillir loyalement toute pensée étrangère. Mais celle-ci passe en son logis comme une hôtesse traitée avec égards, dont la trace ne demeure point.

« Le cœur est sans doute moins pacifique. Mais l'équilibre de l'ensemble fait qu'il y a communion constante entre lui, l'intelligence et l'activité. Aucune révolte ne sera tentée, aucun schisme, par l'une de ces trois puissances.

« Cependant l'écriture ne me paraît pas heureuse, du moins dans ce moment. Il se pourrait que le devoir, accepté, fût néanmoins douloureux. Il y a d'ailleurs toutes les ressources d'énergie physique nécessaire pour suivre la loi. Il n'est pas à craindre que l'ordre soit troublé.

« Timide dans la vie du monde et le commerce avec les

indifférents. Pas expansif, même quand il est en confiance.

« Pour ceux qu'il aime, incapable d'une dissimulation ou même d'une réserve. Gardant toujours le goût de la mesure, il ne doit, en aucune occasion, pratiquer l'hyperbole, et il faut compter que ce qu'il ressent est toujours plus vif que ce qu'il exprime. »

— Qu'est-ce que tu dis de ma petite dame, Olivier?

— Je dis qu'elle écrit avec art et n'est point sotte. Et Ricard, comment a-t-il pris tous ces compliments?

— Très bien. Mais, encore plus fin qu'elle, il a, dès la première émotion passée, jugé son juge. Tandis que la graphologue se jetait sur un échantillon de l'écriture de Vernon l'écervelé, Ricard s'est penché vers moi et m'a glissé à l'oreille : « Charmante, cette petite, quoiqu'elle me trouve un peu simple. Elle n'a fait, d'un bout à l'autre, que l'éloge de ma raison et ne s'en est pas aperçue. Elle-même paraît raisonnable comme un ange. Mais les mots l'ont trahie. Le désordre universel ayant gagné la langue, elle a dû prendre ma sagesse pour de l'indigence et toute ma force pour de la faiblesse. En tout cas, je lui plais ; c'est l'essentiel. »

Au même moment, la jeune femme, frappant de la main sur la lettre de Vernon, qu'elle était en train d'examiner, fixa cet aimable fou de ses yeux brillants et lui cria :

— Ah ! vous êtes intelligent, vous ! On ne voit que cela, dans votre écriture. Seigneur, quelle intelligence !

L'autre se rengorgea et répondit *amen*.

J'écrivis, un mois plus tard, à la belle étourdie, pour lui annoncer la mort de Ricard et lui reprocher un peu son jugement sur cet admirable garçon. J'ai gardé sa réponse. Je la porte sur moi comme un viatique. Allume ton briquet et éclaire-moi.

Il tira la lettre de sa poche et en lut, avec lenteur, les passages suivants :

« ... Les meilleurs d'entre nous se méprennent, en effet, sur la véritable intelligence.

« Celle que nous reconnaissons tout de suite et honorons, c'est la curiosité d'esprit.

« Pardonnez-moi de l'aimer. Je ne crois pas que vous-même soyez insensible à ses vertus, à son charme. Je redoute ceux

qui ne la possèdent point, et fuis leur société. Nous sommes fils et filles de Français, n'est-ce pas !

« Cet impayable Vernon est pourri de curiosité. Il pousse partout son regard, voit à sa façon, dès le premier examen, les rapports lointains des choses, et, s'il se trompe, ce qui lui arrive à peu près à chaque mot qu'il prononce, on lui sait gré d'avoir du moins jeté dans les cerveaux des farandoles d'idées.

« Il est vrai qu'à ce jeu on touche à tout sans rien saisir. Quand la mort arrive on n'a pas vécu.

« Je confesse, à votre appel, que la raison vaut mieux. Elle est aussi une vieille faculté française, mais oubliée.

« Vous savez pourquoi, je pense. Des quantités de petites cervelles sont raisonnables par impuissance. Un grand cerveau est celui dont la curiosité vivifie la sagesse.

« Si l'on rencontre une de ces têtes bien faites, on ne la reconnaît pas du premier regard. L'habitude manque. Ce pauvre Ricard était trop beau pour mes yeux légers. Un mot offensant m'est venu à l'esprit quand j'ai vu dans son écriture tant de discipline et d'ordre : bon garçon.

« Mais son cœur m'a frappé. J'ai sous les yeux un billet de lui, écrit à mon mari la veille de sa mort. J'y retrouve les signes d'une sensibilité somptueuse. Tant d'équilibre dans une âme si vive ! Comment n'ai-je pas compris ?

« Ce n'était point le cœur, si grand fût-il, qui gouvernait cet homme. J'ai vu l'harmonie de sa nature et n'ai pas senti que, pour dominer d'aussi riches facultés, mettre chacune à sa place et dans son épanouissement, il fallait le cerveau d'un puissant chef d'orchestre.

« Raison, faculté maîtresse, les Français, au retour de la guerre, voudront te remettre en honneur. Tu fais partie du patrimoine que leur victoire aura sauvé.

« Nous réviserons notre vocabulaire. Nous appellerons intelligents les sages seuls. Les autres, les curieux, les écervelés, les raisonneurs, les sensibles, nous les aimerons comme des frères, mais des frères inférieurs.

« Voilà longtemps que la véritable intelligence ne règne plus. On critique, on ne construit pas. On a des idées en masse, et nulle pensée.

« Les verbeux peuvent avoir l'œil vif ; ils ne comprennent

rien, parce qu'ils voient des mots au lieu de choses. Ils détruisent étourdiment ce qui vit et ne réussissent à édifier que des formules.

« D'autres se détachent de toute réalité à coup de syllogismes. Ce sont les intellectuels, les pédants, les assembleurs de nuées.

« Les plus nombreux, les plus néfastes sont les sentimentaux. Ils envoient leur esprit à la recherche de ce qui plaît à leur cœur et font croire, croient eux-mêmes, qu'ils raisonnent, alors qu'ils ont soumis leur cerveau à des passions.

« L'intelligence, qui court en avant, regarde, découvre et rapporte mille richesses, n'est jamais qu'une servante. Il s'agit de sàvoir qui commande.

« Deux forces se disputent nos âmes françaises. Presque tous, nous possédons de l'esprit et de la sensibilité à foison. Ainsi faits, nous ne connaîtrons jamais la médiocrité. Nous passerons du génie à la folie, suivant que la loi sera faite en nous par la tête ou par le cœur.

« Pardonnez à une femme d'avoir, avec tous les hommes de son temps, négligé la puissance de la raison. Nous étions bien étourdis.

« Vous, combattants, rapportez-nous du front la sagesse. Le monde épuisé en a besoin et ne peut l'attendre que du génie français. »

Tandis que le capitaine repliait avec soin le précieux papier et le mettait à l'abri dans sa poche, Olivier lui dit :

— Me permettrez-vous, mon capitaine, de copier quelques passages de cette lettre? Je la trouve belle, quoique décourageante.

— Désespères-tu de devenir raisonnable?

— Non. Je me sens porté vers la sagesse et j'aime l'équilibre. Mais je vois, par le témoignage de cette femme intelligente, que les gens sérieux passeront toujours chez nous pour des êtres singuliers et n'y feront point la loi.

— Allons donc! Pas un des pantins à la mode n'est de taille à braver un garçon fait comme toi. S'il s'agissait de pérorer, tu trouverais tes maîtres parmi eux. Un chef dit les trois mots qui importent et passe aux actes. Dans ce domaine, ne crains personne, mon ami. Sois intelligent selon la formule de ma

correspondante : *vivifie par la curiosité la sagesse*, et va ton chemin. Tu règneras.

— Vous croyez ?

— Tu dois régner. Si tu y manques, tu seras un traître à ton pays.

★

Ils arrivaient au poste de commandement du capitaine. Olivier y entra derrière son chef, qui, à peine assis, appela les ordonnances et se fit verser à boire.

— Et toi, mon vieux, un peu d'alcool?

— Non, mon capitaine.

— Tu as raison. N'aie pas de vices. La vertu fait partie du programme.

— Je vous attendais là, répondit Olivier. Alors vous voulez des chefs ridicules ? N'avez-vous pas remarqué que la plupart des braves gens sont stupides ?

— Certes. Mais il y a une solution.

— Laquelle ?

— C'est que la plupart des hommes intelligents deviennent honnêtes.

Olivier sourit.

— Vous êtes l'ingéniosité même, mon capitaine, et votre recette m'amuse. Mais je crois que la vertu rend bête.

— Pas exactement, mon ami. La vertu constitue une richesse, dont tout homme désire la possession. Les filous prennent l'argent d'autrui, pour avoir pignon sur rue et se reposer, dans l'honnêteté, de leurs mauvais jours. Les courtisanes aspirent à la vie régulière. Pour jouir de la considération attachée à la pratique du devoir, un grand nombre d'humains sont capables d'efforts magnifiques et quelques-uns des pires forfaits. Quand on possède un bien si recherché, on veut le garder, comme tout trésor, et quelquefois on en devient jaloux. Oui, la vertu ressemble à l'argent. Elle peut rendre avare, égoïste, paresseux et ces travers conduisent à la bêtise, mais ils en viennent. L'honnêteté n'est génératrice de sottise que pour les sots. A des gens comme toi, pourvoyeuse des seules joies qui comptent, elle n'apportera jamais que de la lumière et de la force.

Ne m'as-tu pas dit que tu te sentais apte à devenir raison-

nable ? Tu seras donc vertueux. Raison et vertu se confondent, portent même un nom commun : la sagesse.

— Au fait, qu'entendez-vous par la sagesse ?

— La soumission intelligente aux lois inéluctables, à elles seules.

— Encore faut-il connaître ces lois.

— Le dernier nigaud te les comptera sur ses doigts. Quel âge ont tes enfants ?

— L'aîné, six ans...

— Dans deux ans, quand la guerre sera finie, demande-lui de te prêter son catéchisme.

— Vous plaisantez, mon capitaine.

— Sur un tel sujet, jamais. Je te prends pour un humain aux prises avec la vie et non pour un savant dans un laboratoire. Tu manieras des êtres vivants et frémissants, des créatures faites, comme toi, de chair et d'esprit. Les hommes, toi compris, sont pétris d'une certaine pâte depuis l'origine des âges. Leurs besoins, leurs passions, leur misère, leur grandeur n'ont point varié. Si tu ne sais pas lire dans leurs âmes immuables ni dans la tienne, d'autres l'ont fait pour toi. Tu peux accepter des témoignages séculaires, que la religion de tes pères a couverts de sa majesté et dont le petit livre qu'on met aux mains des enfants contient tout l'essentiel.

Le sage n'emploie pas son intelligence à chercher un statut nouveau ni une morale conforme à ses goûts. Il ne se borne d'ailleurs pas à prêcher, les yeux clos, la soumission aux traditions universelles. Il aime à la fois la haute harmonie des lois et l'infinie richesse humaine. Il étudie avec ferveur les êtres qui vivent autour de lui et, s'il a du génie, sait les placer, sans les meurtrir, dans le beau cadre.

— Sans les meurtrir, mon capitaine, tout est là.

— Tu crois donc, comme tout le monde, que l'homme raisonnable étouffe la sensibilité des autres et la sienne ? C'est le contraire qui est vrai. Vois ce pauvre Ricard : ce qui éclatait dans son écriture, c'était le cœur. La raison, qui gouverne l'âme, règnerait, si le cœur manquait, sur un désert.

Et moi, je ne songe pas à te dessécher. Si je te veux sage, c'est pour qu'on t'aime.

Je t'ai dit que tu vaincrais le peuple en le chérissant, en t'en faisant chérir. Les vices des grands sont à la base historique

des révolutions. L'immoralité de leurs maîtres a toujours désenchanté les petits, qui croient d'instinct, parce qu'ils ont besoin d'elle, à la vertu de leurs conducteurs.

Je t'ai enseigné d'être juste, c'est-à-dire de te pencher sur les humbles, afin de leur appliquer les lois éternelles. Vas-tu violer ces lois pour ton compte ? Et si tu t'y soumets, jouiras-tu de leurs bienfaits en égoïste ? Sagesse et générosité sont liées, tu vois bien.

Ce soir, sur tous les tons, je t'ai recommandé d'être fort. Si la vertu devait étioler ton âme, je te détournerais d'elle. La droiture est, dans les mains d'un chef, une arme souveraine. Il faut encore, après avoir subjugué la multitude, jeter ses tyrans dans la poussière. Entre deux maîtres, un bon, un mauvais, le plus vigoureux doit l'emporter. Le tout est de savoir si l'honnêteté ajoute à la puissance.

— Et vous le croyez ?

— Oui, mais la grande.

— Il y a donc une grande et une moindre sagesse ?

— Comme il y a de bons idiots et de hauts exemplaires d'humanité. La vertu des maîtres consiste à servir le bien public, à sacrifier ses propres intérêts aux plus généraux, à s'oublier soi-même, mon ami, pour le bonheur des autres.

Là-dessus, fatigué, le capitaine se tut.



— Parlez encore, lui dit bientôt Olivier d'une voix timide. Parlez, si vous ne vous sentez point trop las. Je ne le suis pas de vous entendre.

— Vois-tu, mon garçon, il faut accepter l'anarchie ou la vaincre. Je crois qu'on peut en venir à bout, mais aux trois conditions que je t'ai dites : que des maîtres se présentent pour la tâche libératrice, qui soient des amants de la foule, des justes et des forts.

— Où sont les forts ? gémit Olivier.

— Partout, mon ami ; mais ils gaspillent leur pouvoir. Je t'ai parlé de la force que chacun peut tirer de son corps ou de son âme. Il y a d'autres puissances, morales ou matérielles, que la vie met à la disposition de certains êtres. Toutes ces richesses, qu'on les trouve en soi ou au dehors, sont des avances. Elles constituent le prix du concours que doit leur

détenteur au bien public. Si le privilégié se dérobe, il s'expose aux colères populaires. Tu peux croire, Olivier, que je laisserai piétiner tout félon de cette sorte, sans bouger un doigt pour sa défense.

Des hommes naissent avec de la fortune. D'autres portent un nom qui commande le respect. Ceux-ci détiennent, par droit de famille, des traditions imposantes, auxquelles s'attache naturellement la confiance. Ceux-là exercent un sacerdoce, un ministère, une charge sacrée, qui leur donnent un puissant ascendant. Il en est que la vie a comblés, a pourvus de hauts emplois, a mis à la tête d'un Etat, d'une ville, d'une vaste corporation. C'est un fameux citoyen, cet Anglais dont les journaux parlaient hier et qui a pu commencer ainsi son discours: « J'ai l'honneur, au nom des marins de la vieille Angleterre... » Tu demandes où sont les forces ? En voilà quelques-unes. Il y a enfin toi et tes pareils, qui portez en vous le monde nouveau.

Olivier réfléchit un instant et dit :

— J'ai compris, mon capitaine. Mais n'ai-je vraiment pas le droit, du moment que je ne nuis pas aux autres, de me désintéresser de leur bonheur et de rester chez moi? Je crois me rappeler que nos pères ont fait une révolution pour donner à chacun la permission de s'occuper librement de ses propres affaires et d'elles seules.

Le capitaine se leva et tendit la main à Olivier.

— Maintenant, lui dit-il, tu peux aller te coucher. Tu viens de jeter par terre, d'un coup de coude, toute l'imposture révolutionnaire. Sais-tu ce qu'ils ont fait, les individualistes de 1789, quand ils ont écrit leur Déclaration des Droits de l'Homme? Ils ont permis aux riches, aux forts, aux heureux, aux oisifs, de s'amuser sans remords, et prescrit au peuple de crever tout seul. Ils ont voulu libérer les petits de leurs devoirs et n'ont pas vu qu'ils allégeaient ainsi les seules épaules qui fussent lourdement chargées : celles des grands.

Mais toi, tu ne les écouteras pas, Olivier. Tu prendras tes responsabilités, en honnête homme. Regarde-moi : est-ce promis?

— Oui, mon capitaine.

— Bonsoir, mon garçon.

ANTOINE REDIER.

TU ENFANTERAS...

(*Suite* [1])

—

XVIII

J'ai toujours l'air d'attendre quelque chose...

A la fin je vais vers sa belle robe que j'ai ravie à sa cachette, tel un fétiche.

Je la reprends : *je glisse, absorbée, ma main dans la manche. Je me fais apparaître un petit doigt au bout d'un poignet vide. Et j'arrondis mon bras comme s'il allait téter son pouce...*

Puis j'attends.

J'attends en vain...

Déçue, j'abandonne le fétiche en doutant de sa vertu.

Je promène ma mélancolie de pièce en pièce. Le soleil, à ma suite, semble rire de moi...

Soudain j'aperçois Rintintin... J'avais oublié mon confident ! Bien vite je m'approche de son oreille... une oreille monstrueuse de magot chinois. Cette oreille, semblable à une enseigne, qui me fit, dès que je la connus, attacher son possesseur au service de mes épanchements quotidiens. Je lui confie mon gros regret... Après quoi je colle sur le chef branlant de Rintintin une chiquenaude. Aussitôt il se met à m'approuver... Et je me sens consolée...

Brave Rintintin...

— Aïe !...

J'ai poussé un cri.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 492.

Le magot m'échappe et se brise sur le parquet...

Je souris en extase : *mon fils a bougé.*

Une ferveur qui me cloue sur place, comme sur une croix de délices...

La vie seulement vient m'y arracher.

Alors je ramasse celui que j'ai tué... Son oreille grande ouverte se tend dans une dernière offre généreuse... Je la saisis, sans remords. Je la joins à ce qui subsiste du malheureux Rintintin. J'en fais un minuscule reposoir que je dépose à l'endroit où ce nouveau bonheur me surprit.

Et je défends qu'on y touche.

Il est dans tous les coins de ma maison des chapelles qui me sont particulières.

Leur nombre grandit tous les jours...

Mon amour grandit avec elles...

XIX

La dévotion ne me suffit plus.

Je veux mon Dieu !

Je suis comme la communiante qui s'approche de Celui qu'elle va enfin posséder...

Mais à l'encontre d'elle je voudrais arracher de moi ce dieu qui m'a prise pour sanctuaire...

Le tenir !... L'appuyer farouchement sur mon sein, m'en repaître de l'âme et des yeux, le voir pleurer, le voir rire, l'embrasser !

Cela surtout. C'est par là que je commencerai d'instinct, ainsi qu'une bête léchant son petit.

Quelle torture de ne pas l'avoir !... Je pleure.

Oui, je pleure, moi, la rebelle, devant cette impuissance unique...

XX

Je guette son éveil...

Il y a si longtemps qu'il dort dans sa voiture, environné de voiles comme un Jésus de songe au milieu des nuages...

J'ai dit à sa mère qu'il était beau. Aussitôt elle a fait une place amie à mon ventre maternel sur cet humble banc de square...

Je l'écoute me parler de Lui, d'un monde de naïvetés incon-

nues du monde — rêveuse, le regard fixé sur ce nouveau-né...

Une ronde de petits anges est venue encercler la voiture du petit dieu.

Et je vois le soleil qui descend, divinement, sur leurs têtes blondes...

L'un d'eux s'abat soudain dans mon giron. Avide, j'ai refermé les bras sur cette providence... Deux yeux en fleurs semblent m'interroger... J'aperçois, alors, ses longs cheveux qui flottent... C'est une fille... Je pense à mon garçon à moi... La sensation ne doit pas être la même ! J'ai rouvert mes bras, tout à coup...

Effrayée, la mignonne s'échappe en poussant un léger cri...

Et j'ai repris ma contemplation...

Comme il dort !...

Il a une tache de soleil qui danse sur sa joue...

Ah ! mon Dieu, elle vient de sauter dans ses yeux !

Bébé fait la grimace et se met à pleurer...

— Le voilà qui s'éveille !... Voyez donc, Madame !

D'un bond, elle est debout. Sa figure se transforme, devient un minois d'enfant, le double, dirait-on, de celui sur lequel elle se penche... Se reconnaît-il en elle ? Il s'arrête de pleurer et sourit...

— Bonjour, Monsieur !... Qu'est-ce qui a bien fait son dodo? C'est Monsieur !... Faites risette à maman... Là !...encore... Oh ! quel amour de petit monsieur !

— C'est un monsieur... pour de vrai ?

— Mais oui. Il s'appelle Bénédict. Un beau nom... Je l'ai choisi dans un roman...

C'est un garçon... Je le sentais sans oser le lui demander de peur d'une désillusion... Un garçon... comme le mien..., celui que je n'ai pas encore...

— Ah! mais voyez donc, madame, il a fait pipi dans sa voiture, le vilain ! Et vous osez sourire, Monsieur, après un pareil forfait !

Amoureusement elle s'en empare... Elle le garde, pressé sur sa poitrine, les yeux clos.

Tais-toi, mon cœur jaloux ! Tu sais bien qu'il n'est pas à toi...

Pour l'avoir comme elle, ne fût-ce qu'une minute, dans les

bras, et goûter à l'ivresse inconnue, il te faut ruser... L'avais-tu donc oublié ? Il me faut ruser...

J'insinue tout à coup :

— Vous n'avez pas peur qu'il attrape froid, ainsi mouillé ?

— Il fait si chaud. Mais je vais le changer...

Et tandis qu'elle s'assied en le tenant toujours étroitement, je m'exclame de nouveau :

— Est-il beau, tout de même !

— N'est-ce pas ? Pourtant il n'a pas encore de cheveux.

— Ainsi...

— Tenez, regardez...

— Mais si, il en a ! C'est parce qu'ils sont blonds qu'on ne les voit pas.

La maman est ravie.

— Voulez-vous que je vous le tienne, le temps de déplier ses nouveaux langes ?

— Oh ! non... Je vous remercie... Ce n'est pas la peine...

La cruelle ! Elle ne veut pas s'en séparer. Ne devine-t-elle pas l'âpreté maternelle qui m'étreint ?

Sur ses genoux elle a tendu un lange. Puis elle démaillote son poupon. Il rit. L'adorable rire ! Maintenant il est nu... Et sa chair, elle aussi, semble rire de toutes ses fossettes au soleil. La maman attend que je m'émerveille. Une idée me surprend. Je fais la moue.

— Comme il est fluet ! Je l'aurais cru plus gros...

— Plus gros ? Mais c'est impossible !

Je n'ai pas l'air d'entendre et je continue comme pour moi-même :

— Il ne doit pas peser bien lourd...

— C'est ce qui vous trompe ! reprend une voix véhémente. Prenez-le donc, vous m'en direz des nouvelles.

Enfin, je l'ai !

Ah ! quel vertige !

— Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ? Croyez-vous qu'il pèse assez lourd ?

Qui parle de poids ? Je n'en connais qu'un seul. Celui qui vient de s'appesantir sur mon cœur.

C'est à en défaillir...

— Mais vous êtes toute blanche, Madame... Qu'avez-vous donc ?

O sensation incroyable sur mon sein... O illusion profonde de mes sens abusés...

— Rendez-le-moi !

C'est lui que je tiens dans mes bras...

Mon petit...

Deux mains me l'arrachent. Hébétée, je regarde cette autre mère sur la défensive... Elle est toute blanche, elle aussi... Son regard me scrute impitoyablement...

Je balbutie, ne sachant que dire :

— C'est vrai qu'il pèse lourd... très lourd...

Et je m'enfuis, l'air vraiment accablée, sous le double poids qui m'opprime....

XXI

Devant le calendrier...

25 Juin.

Pas avant...

C'est marqué au crayon bleu d'une grosse croix qui semble auréoler le nom de saint Prosper.

Saint Prosper, serait-ce le patron des accouchées ?

J'anéantis la marque sous une tache d'encre profonde comme le soulèvement de mon âme...

Et je refais ma croix, d'autorité, au premier du mois.

XXII

Le mois sacré...

Une semaine bientôt va finir...

Mon enfant n'est pas encore né...

Je souris de ma rébellion d'un soir qui me fit provoquer, dans un geste enfantin, le Temps.

Mon impatience maternelle doit le subir comme les autres impatiences humaines.

Pourtant il ne saurait y avoir d'impatiences plus poignantes que celle-là : Une mère qui attend son enfant...

Tout ce que cette veillée recèle de troubles...

Je cherche à m'en distraire par de brusques résolutions qui m'entraînent au dehors, occupée à de moindres choses, aux propos sentencieux des commères, ces riens qui sont tout pour tant de femmes et dont j'ignorais jusqu'à la possibilité.

Hélas ! je ne puis plus vivre de moi...

Où sont-ils ces grands jours pleins du soleil de mes pensées?

Ceux qui goûtent au bonheur de capter le rêve de leur esprit comprendront ma détresse, mon isolement...

Je suis condamnée aux autres.

Je voudrais m'intéresser à leurs propres soucis, les faire miens, y goûter l'illusion d'un peu de joie... Je ne puis seulement pas...

Saura-t-on jamais la triste infériorité de celle qui doit accomplir le plus haut fait de la vie ?

Ses gestes mêmes sont ceux d'un autre enfant.

Ainsi que lui, elle aurait besoin de l'égide des grands.

Elle ne l'a pas toujours...

Il faudrait penser à la faiblesse divine d'une femme enceinte, la prôner au degré d'un culte disparu et, surtout, ne point blesser sa pudeur — ultime survivance de son âme de femme — en regardant son ventre comme une curiosité.

XXIII

Vase spirituel...
Tour d'ivoire...
Rose mystique...
Mère toujours Vierge...

Les seules strophes, peut-être, qui célèbrent ce symbole de vie...

C'est qu'au Rêve des poètes la Sainte Mère est demeurée : La Vierge. Condition, semble-t-il, de leur idéal. Est-ce donc que la maternité leur paraît entachée d'humanité? Et n'ont-ils point vu dans ce fait la marque même de Dieu?

Avoir été l'objet du divin, c'est un peu s'en rapprocher...

Je pense, aujourd'hui, que le poète des poètes, sur terre, aurait été une mère, si elle avait voulu s'en souvenir et le chanter...

Je m'essaie, humblement, de traduire des émotions qui ont dépassé tous celles qui enfantèrent.

Qu'elles se souviennent de leur étonnement, du mystère dont elles étaient témoins et qui les faisait se taire si profondément.

Le corps de celle qui va être mère...

L'épouvante qui vous étreint, tout à coup, quand on y songe ou seulement lorsqu'à vos regards humains se manifeste l'étrange phénomène...

Je suis étendue parmi les coussins à cette place, si creuse, que je ne quitte plus guère...

Soudain je renverse la tête en arrière, ma gorge se tend, je cherche mon souffle, les mains crispées sur ma poitrine.

Lui se précipite...

Mais déjà c'est fini...

Et je souris, toute empreinte de maternité à ce nouveau jeu de mon enfant...

Un grand besoin de le voir me prend... J'écarte, pudiquement, le voile qui me couvre...

Il s'est ramassé sur lui-même, arquant le dos, qui se dessine sous le derme tendu tel un voile. On dirait qu'il veut se mettre debout...

Mes entrailles vont éclater !

Lui, a un geste d'horreur en avant. Bébé, satisfait de son bon tour, fait une brusque pirouette, laissant ses parents médusés.

Il est là, maintenant, tout d'un côté, énigmatique...

Je cherche à m'endormir pour qu'il s'endorme avec moi. Mais ce n'est pas l'heure encore. Le voici qui proteste, un point dressé contre mon cœur.

Cher petit poing...

Ah ! je vais le saisir !

Preste, il se dérobe et mon fils en colère se démène furieusement, voulant sans doute punir sa maman de ce geste anticipé.

Corps de mère, triste corps, torturé, étiré, ballotté, battu, phénoménal, qui fait peur et qui fait songer...

Combien l'amant, en ces minutes, se sent impuissant et souffre...

Cependant que la mère a posé, dévotement, les mains sur cet enfant-bourreau jouant au bilboquet avec son cœur, griffant son être de subtiles petites griffes, avec la sensation grisante de l'en croire délivré, plus sa personnalité terrible se dégage.

XXIV

Du sang!... Ah! du sang...

Je me suis dressée sur mon lit, terrifiée.

Dans la glace j'aperçois une petite fille avec sa longue chemise et ses cheveux dans le dos. Elle tend ses bras comme pour implorer du secours.

Où donc ai-je déjà vu cette petite fille?

De mon esprit se détache une vision lointaine — et si proche encore, — l'image dressée de ma puberté révélée tout à coup.

Ce fut le même étonnement puéril, la même terreur.

Aujourd'hui, que je sais, mon effroi persiste. Je vois dans ce sang qui se reprend à couler l'annonce de mon nouveau sacre.

Et j'ai peur... J'ai peur de ce qui pèse sur moi que je ne sais pas...

Connaître ce qui sera — s'imprégner d'une chose pour l'attentre d'une âme et d'un corps forts.

Je vais à mes livres, nombreux comme les jeux multiples d'un prisme, — toute la Pensée d'un monde enclose dans ces reliquaires. Ce sont ceux des femmes que je recherche parmi tous, afin d'y puiser le secret qui est à nous seules, que jamais nulle pensée masculine ne pénétra, ne sut même rendre par imagination.

Mes doigts tournent des pages... des pages... Ils ne trouvent rien. Rien que l'amour sous ses maints aspects, ou beaux ou lâches, ou vils ou grands. Mais du merveilleux fruit de l'amour lui-même, rien.., ils ne trouvent rien...

Pas une mère, depuis le premier enfant, qui consentit à dévoiler son mystère.

Mon étonnement est sans borne.

Impuissance? Le peu qu'une d'entre elles aurait découvert aux mères futures les eût fortifiées devant cet inconnu...

Pudeur curieuse? Je ne la conçois point.

Mes doigts s'abandonnent sur ces livres inutiles. Ma pensée retourne à ce corps énigmatique échappé à l'analyse qui, sans heurt ni souffrance, commence, impitoyable, sa grande œuvre.

Et je m'absorbe sur cette petite tache rouge sortie de mes flancs, comme une romanichelle penchée sur ses tarots à la recherche de son destin.

XXV

La nuit tombe...

Des lumières naissent au dehors et viennent me trouver, toujours penchée dans l'ombre...

Lui me surprend ainsi et s'immobilise à son tour...

A peine si nous osons nous regarder sans rien dire...

Le silence se poursuit, angoissant...

C'est Lui qui, à la fin, secoue cette sorte d'emprise...

— En voilà assez ! Je ne veux plus que tu restes comme ça. Lève-toi ! Je vais t'emmener chez le médecin. Il nous dira, lui... oui... il nous dira... Allons vite, lève-toi !..

Il parle en maître, avec une expression que je ne lui connais point.

J'obéis...

Je me vêts avec des gestes si lents, si maladroits... Et je suis étonnée de la douceur presque dévotieuse de son aide, tandis qu'impérieusement il continue :

— Allons, dépêche-toi, il faut te dépêcher, voyons !.

Me voici prête. J'ai l'air d'une pauvre chose qu'on conduit elle ne sait où. Soudain :

— Où m'emmènes-tu ?

— Chez le médecin.

— Je n'irai pas !

Il me regarde... Je ne sais à quoi attribuer ce mouvement de révolte.. Et voilà que dans un brusque appel de pensée m'apparaissent deux mains, deux mains de femme, très évocatrices, très secourables...

Je murmure un nom :

— Mme Dumont-Dorville... C'est chez elle que je vais aller !

— Que veux-tu dire ?

— Je t'expliquerai en route. Partons !

C'est moi qui commande à présent. Il me suit, dominé par une volonté plus forte que la sienne. Dehors, insensible à la pluie qui tombe, je parle..., je parle... Je lui dévoile ce monde inconnu des hommes : le monde de la maternité. Comment je le découvris, un jour, incarné par une femme à laquelle la nature avait refusé l'enfant, sans doute pour en faire sa prêtresse. Cette croyance qui me ramenait vers elle à l'instant de la suprême lutte...

La pluie cingle nos faces rapprochées... Je vais si vite qu'il est obligé de me retenir...

— C'est là !..

Mais je ne vois plus la plaque qui portait son nom... Je me suis trompée, sans doute. J'interroge tous ceux qui passent, comme s'ils pouvaient savoir... Ils me répondent à peine, pressés sous l'eau qui ruisselle...

Lui s'effraie.

— Tu vas attraper mal. Je t'en supplie, attends-moi sous cette porte cochère. Je vais...

D'une exclamation je l'arrête :

— Mais c'est ici ! Je ne m'étais pas trompée. Je reconnais la concierge derrière son carreau.

Mais pourquoi cette plaque n'est-elle plus là ?

A peine si ce détail m'effleure, tant ma joie est complète.

— Viens vite ! je sais maintenant... C'est au premier. Il n'y a qu'elle... Viens !..

Des bouts de phrases que je lui jette à la volée, en gravissant, fébrile, l'escalier.

Le palier est tout sombre...

Haletante, je m'appuie au mur, prêtant l'oreille... Mais aucun chant de nouveau-né n'accueille ma venue.

Je sonne... Comme elle tarde à venir !... Enfin je perçois un bruit de pas... Il se rapproche... si lentement...

La porte s'ouvre...

Une vieille femme, d'une voix chevrotante, s'enquiert :

— Vous désirez ?

— Madame Dumont-Dorville... s'il vous plaît ?

— Ah ! elle n'est plus ici, ma petite dame... Elle est morte.

La vieille reste le nez en avant avec ses bésicles qui vont tomber...

Elle répète :

— Elle est morte.

Il m'a serrée plus fort contre lui... Et pour faire taire la vieille, il répond :

— C'est bien... C'est bien...

Intriguée, la voilà qui rajuste ses bésicles sur son nez. Puis elle relève la tête d'un mouvement curieux :

— C'était sans doute quelqu'un de votre connaissance ? Une

personne très bien... J'ai repris son appartement. Le mien, au-dessus, n'était pas si beau. Ah! mais non!... Alors comme ça, vous la connaissiez?... Je suis allée à son enterrement... Un bien bel enterrement. C'était une personne très bien... Elle est morte d'une fausse-couche. Croyez-vous, une sage-femme, mourir d'une fausse-couche ? C'est...

Elle s'arrête, n'osant dire le mot. Alors j'achève pour elle, avec un singulier sourire :

— C'est drôle...

— N'est-ce pas ? renchérit la vieille qui n'a rien compris. Mais que lui vouliez-vous donc ? Je pourrais peut-être vous renseigner ?

Je la laisse causer avec mon mari.

Et pour moi seule, je reprends le mot effroyable, le mot comique, cet « ad patres » pour celle qui se lamentait sur sa stérilité comme sur le néant même et qui n'a pu créer que dans sa propre mort... C'est drôle... c'est drôle...

— Allons-nous-en, mon amour, viens!... Je vous remercie, madame. Je vais la conduire à cette maison de santé...merci...

Et il m'entraîne sans entendre les dernières recommandations de la vieille penchée sur la rampe :

— C'est une maison très bien... Le prix de la pension est un peu cher... Mais ce sont des gens très bien... très bien... très bien... très bien...

XXVI

— Tu ne crois pas que je vais mourir?

— Folle ! Ce n'est pas parce que cette femme est morte que tu dois mourir aussi ; voyons, c'est insensé ! Ecoute-moi... Veux-tu m'écouter! Madame Dumont Dorville est morte d'une fausse couche — il appuie tant qu'il peut sur le premier mot — tu entends, d'une fausse couche!

— Et celles qui meurent en couches ?

— C'est une idée fixe! Tu me fais de la peine... beaucoup de peine...

Sa voix se déchire.

Machinalement, je tourne la tête vers lui. Son visage se détache du fond obscur de l'automobile...

Il est tout changé par la torture que je lui inflige.

Mais je n'y peux rien. Je suis prise entièrement par cette idée : qu'en créant on peut mourir... J'en arrive même à croire qu'on « doit » mourir, que c'est nécessaire, que la nature le veut... Elle le veut, ô Fabre, ne l'avez-vous pas dit ? Que de vies, dans la nature, paient de leur mort leur instinct procréateur ! C'est l'enfantement dans l'agonie, la mort inéluctable. Elle attend toutes les mères.... Je vais mourir ! Comment, lui, ne le sent-il pas ? De la haine me vient pour cette espèce de tranquillité... A mes côtés il se désespère. Mais il ne souffre pas encore assez — il ne souffrira jamais autant que moi !

— Je vais mourir... Je vais mourir...

— Ah ! tais-toi... tais-toi, méchante ! Mais regarde donc ces femmes qui vont et viennent avec leurs enfants. Sont-elles mortes?... Tiens, ce petit, là-bas... qui est si gentil. Regarde donc comme il est gentil dans les bras de sa mère...

Mais je ne veux rien voir, je ne veux rien entendre.

Je répète, entêtée et farouche :

— Je vais mourir... Je vais mourir... Tiens, j'ai mal, *déjà*...

— Ce sont ces affreux cahots !

Il fait sauter la vitre :

— N'allez donc pas si vite, bon Dieu !

Surpris, le chauffeur se retourne. Il m'aperçoit, effondrée sur la banquette... ses yeux s'arrondissent... et je crois bien qu'il a donné une impulsion nouvelle à sa voiture...

— Oh ! Jean, il va plus vite...

Eperdu, il me prend dans ses bras, cherchant à m'éviter les heurts. Mais je l'entraîne et nous retombons lourdement dans un coin.

Avec précaution il se sépare de moi. D'un geste violent il ouvre la portière. Accroché à la lanterne, un pied dans le vide, il crie à l'homme des mots que le vent emporte. J'en saisis inconsciemment au passage :

— Si vite... brute !... femme, accoucher... voiture... casse figure !... verrez !...

Mais l'autre n'a cure des insultes, ni des menaces. Penché sur son volant il n'a qu'un souci : se débarrasser au plus vite de pareils clients.

Et toujours plus vite nous allons, emportés dans une course frénétique vers la mort quelle qu'elle soit. Je ne saurais m'ef-

frayer du danger... Et les maisons, les gens, les lumières se précipitent en foule à notre rencontre pour m'anéantir.

Résolue, j'attends la mort...

Mais ses lèvres se sont posées sur mes lèvres...

Une douceur toute humaine se répand dans mon cœur...

Mon amour!...

De son baiser il m'a ressuscitée.

Je ne veux plus mourir...

Je m'accroche à lui, désespérément...

Je le supplie de me sauver.

Je ne sais plus ce que je dis...

Je perds la tête...

Soudain j'éclate en sanglots précipités, réfugiée dans son épaule...

— Ah! ma petite... ma petite que je retrouve!...

Et ses larmes se joignent aux miennes...

C'est ainsi que nous arrivâmes, enlacés et lamentables, à la maison de santé.

Tout de suite, le chauffeur dégringola de son siège.

Il ouvrit la portière, s'empressa de me faire descendre...

Je vis, à la lueur de la lanterne, des gouttes de sueur qui pendaient à ses gros sourcils...

Il ne semble pas s'apercevoir du regard féroce de « l'époux », ni de la modicité rancunière de son pourboire.

Délesté d'un double poids, il déguerpit en sifflotant un air de victoire, non sans s'être assuré, par un dernier coup d'œil, de l'intégrité de sa voiture.

XXVII

La paix...

La paix profonde qui surprend, étreint un peu...

Où sommes-nous? Dans la campagne? Il y a des fleurs dans la nuit...

Un train jaillit brusquement, près de nous. Nous nous reculons. Et je m'hypnotise sur sa fumée blanche qui demeure... Elle éclaire le paysage. J'entrevois des petites maisons aux toits de tuiles, avec des arbres et puis des haies...

— Comme c'est joli...

— Oui... Mais où est donc cette maison de santé ?

Je n'y pensais plus...

On était si bien, là, tout à coup, dans cette nuit, dans cette paix, dans ce décor que je ne vois plus, mais que je devine toujours...

Lui s'affaire, grommelant :

— Sacré chauffeur ! Il nous a collés n'importe où... Le rossard ! si je le tenais... Avec ça qu'on n'y voit goutte !...

La lune se révèle à l'impromptu.

— Oh ! regarde cette statue de vierge. On dirait une apparition...

— Une statue ? Une apparition ? Où ça ?

— Là, sur ce toit...

— Mais c'est « Notre-Dame des Anges » !... Nous y sommes. Tout de même, ce bougre de chauffeur nous a déposés au bon endroit. Viens, ma chérie !

Je n'ai pas attendu son invite. Je me sens attirée vers cette Vierge... Et tandis qu'il fait tinter, dans le calme, la sonnette de la grille, je la contemple de tous mes yeux. Il me semble revoir la sainte Gertrude de mon enfance... C'était une fée de plâtre qui faisait des miracles au fond d'un couvent. Je l'avais prise pour mère, en cachette... Quand mon cœur n'en pouvait plus, j'allais trouver « ma mère Gertrude »... C'était une fée, assurément, puisqu'elle me consolait...

Voici qu'elle est revenue à moi pour me délivrer de ma détresse présente.

Et de même que jadis, je sens mon cœur s'alléger, la joie d'être me reprendre.

— Mon amour, comme je suis contente !

Il n'a pas le temps de s'étonner d'une versatilité fort peu masculine. La porte de la grille s'est ouverte...

Une cornette, un lumignon, un saint visage...

Pas un mot d'explication.

Seulement un bras qui entoure ma taille comme celui d'une vraie sœur.

Et nous allons par cette nuit béate, presque irréelle..., parfumée... tellement, que j'ai grande envie de m'arrêter pour cueillir ses fleurs et les porter dans ce sanctuaire maternel qui m'attend...

— Reposez-vous, me dit-elle avec un ineffable sourire.

Puis la sœur s'assied, à son tour, non sans relever, avec précaution, d'un geste dégagé de toute vanité terrestre, sa robe de femme sur ses souliers d'homme.

— Souffrez-vous beaucoup, mon enfant ?

— Non, ma sœur.

— Non... C'est que je dois vous dire... nous ne prenons nos pensionnaires que lorsqu'elles sont sur le point d'accoucher.

Pour corriger l'effet d'un rigorisme si peu pitoyable, elle ajoute, très vite :

— Il y a beaucoup de mères qui attendent pour être délivrées...

Je lui narre ma récente découverte.

— Alors ce sera pour bientôt, conclut-elle. Je vais vous conduire à la chambre Marie-Madeleine.

Elle cherche une clef dans le trousseau de sa ceinture, plus imposant que celui d'un maître serrurier.

— Je n'ai que celle-là de libre, toutes les autres sont occupées...

Elle sourit, les yeux au ciel... La pensée de petits anges naissant en foule, dans son domaine, exalterait-elle cette épouse du Christ ? Je ne sais... Son bras s'empare de moi, à nouveau, écartant, sans mot dire, celui de mon mari...

Nous nous acheminons par des corridors où tremblent des veilleuses qui font des auréoles sur des cornettes assoupies.

Ces cornettes se redressent quand nous passons. Elles découvrent des visages enfantins. Ce sont les petites sœurs de garde.

L'une d'elles se lève, comme au port d'armes, quand nous arrivons près de la porte qu'elle défend ainsi que le parvis du ciel...

Je lis un nom : Marie-Madeleine.

— Entrez, me dit la sœur en s'effaçant. Puis elle vient à ma suite sans s'occuper de lui...

Elle tourne le commutateur électrique.

Je m'exclame :

— Tiens, il n'y a qu'un lit !... Où donc va se coucher mon mari ?

La sœur est devenue toute rouge. Un étonnement muet se peint au fond de sa cornette. Jean s'est avancé :

— Excusez cette enfant, ma sœur, elle ne sait pas...

S'adressant aussitôt à moi :

— Ma chérie, je ne puis rester là... Songes-y...

— Pourquoi ?

— Mais... Mais parce que ça ne se peut pas. Ecoute... je reviendrai... demain... bientôt...

— Tu vas m'abandonner ? Je vais rester seule ?

Cela m'est bien égal, à moi, que la sœur n'en revienne pas, qu'elle n'avance ni ne bouge son saint visage soulevé de réprobation. En vérité, cela m'est bien égal ! Mon amour n'a rien à voir avec les choses de la terre. Je ne sais rien, sinon qu'Il va partir et que la mort recommencera pour moi...

— Jean, ne t'en va pas !

Un combat se livre en lui... Il voudrait, je le vois, me prendre sur son épaule, ainsi que tout à l'heure me bercer... Mais la sœur est là qui ne le quitte pas des yeux...

Il n'ose...

Ne dirait-on pas un coupable, alors qu'il balbutie :

— Il faut être raisonnable, mon a... (le reste est avalé sous le regard de son juge). raisonnable... quand on va être maman... Bientôt, ton petit te tiendra compagnie... Moi, je reviendrai tous les jours, tu entends, tous les jours... tout le temps !

La voix de la sœur s'élève :

— Les visites n'ont lieu que de six à sept.

Et dans une brusque reprise de vie, elle s'est mise à faire le lit, lançant les draps du côté de l'intrus comme si elle le chassait...

Mon bien aimé... Mon si bon.., mon si tendre... C'est toi « l'Homme », ce démon dont sont nés les anges de la maison. Ta présence, sous ce toit, est un sacrilège !

Qu'il s'en aille !... Qu'il disparaisse à jamais ! Et que l'œuvre de Dieu, seule, persiste...

Ostracisme terrible d'un esprit religieux... Combien Dieu, du fond de mon désordre humain, est avec moi plus que toi, ma sœur, ma pauvre sœur, devant les hommes.

Vois-tu, mon dieu sur terre — sais-tu qu'il en faut un et que Dieu lui-même l'a voulu ? — C'est Lui !...

Aussi il ne me quittera pas, car il ne doit pas me quitter, surtout maintenant...

— Jean, tu vas rester, n'est-ce pas ? ou je vais partir avec toi.

Mais la sœur est accourue ; d'un regard elle nous a désunis, tellement supérieure dans sa mission qu'elle fait douter de la vérité même. Et lui, s'enfuit — sans que je trouve la force de le retenir — les larmes aux yeux, le rouge au front...

XXVIII

...Alors, la mine apaisée, elle s'est tournée vers le Crucifix au-dessus de ma couche...

J'ai vu remuer ses lèvres...

Puis elle a joint mes doigts, dans une reprise toute mentale...

Lentement, sa main pâle de claustrée a tiré, pudique, les rideaux autour de mon lit de « pensionnaire »...

Je n'ai point entendu son pas s'éloigner malgré ses gros souliers. Je n'ai entendu que la porte, objet, se manifester en se refermant...

Et ce fut comme si le présent s'était refermé sur moi, tout à coup...

Mon déchirement, prêt à éclater, s'abolit

Je m'oublie à mon tour...

C'est un anéantissement subtil, absolu...

Voici qu'un autre être est venu m'occuper. Je le reconnais ! M'a-t-il jamais quittée ? N'est-ce pas toujours moi, cette enfant, toute seule, dans son lit de « pensionnaire » ?... Semblable à une grande personne, elle a l'effroi de son isolement. Elle voudrait, ah ! comme elle voudrait entourer de ses bras un visage qui l'aimerait, ou seulement qu'elle pourrait aimer, ne fût-ce que celui d'une poupée. Mais elle n'a même pas de poupée... Sœur Théotime ne vient-elle point de tirer ses rideaux pour qu'elle soit plus seule encore ? Son esprit pensif suit la religieuse au travers du dortoir, tirant, dans un geste rituel, un voile sur chaque petit visage muet...

Son office terminé, sœur Théotime retourne à sa place, là-bas près de la veilleuse...

Elle reprend le linge qu'elle ourle toutes les nuits, — un linge rude et blanc à son image...

Je revois, sur mes rideaux, passer et repasser son grand bras d'ombre, fantomal...

Quelle épouvante ! Je me dresse sur mon lit sans crier, dans la crainte plus grande de paroles froides et sages... J'entrebâille les rideaux... Penchée vers les lits de mes petites compagnes, je cherche à saisir leurs souffles calmes et rassurants. Mais je ne surprends qu'un dramatique silence... Sans doute, de terreur, sont-elles déjà mortes ?...

Mais je ne veux pas mourir, moi !...

Car je sais qu'un jour viendra où je n'aurai plus peur, ni de la vie, ni des choses, parce que quelqu'un sera là... Quelqu'un qui m'aimera...

J'en ai foi, cette foi touchante des enfants solitaires...

J'attends, petite fervente, dans ma nuit, les mains jointes...

Et les tons changent devant mes pupilles dilatées, la pâle clarté du jour chasse l'ombre mauvaise, la veilleuse s'est éteinte, le bras de sœur Théotime s'est désensorcelé, que je ne participe à rien dans l'attente obstinée d'un ciel dont mon âme d'enfant ne saurait douter...

XXIX

— Le voilà !... le voilà ! Je savais bien... Comme tu as tardé à venir !... Il y a si longtemps que je t'attends, si longtemps... *Mais je savais que tu viendrais !*

Il ne prend pas garde à ces paroles bizarres.

Il s'approche de mon lit... D'un geste nerveux il en écarte les rideaux...

Puis il reste immobile, comme hypnotisé par quelque chose...

Ses lèvres murmurent :

— *Il* est toujours là?

De qui parle-t-il ? Malgré moi, je suis son regard... Et je découvre mon ventre, mon ventre qui bombe, énorme, sous les couvertures...

La pensée de mon enfant me revient, un grand transport me traverse :

— Mon petit !

Je me retrouve en le retrouvant.

— Mon cher petit... C'est vrai, tu es toujours là, en moi. Comment ai-je pu l'oublier? Tu ne l'as pas oublié, toi!

Il reste insensible à cette exclamation. Insconsciemment il répète :

— *Il* est toujours là.

Pourquoi cet air désappointé?

Je n'ose le questionner. Un instinct subtil me retient... Comment n'est-il pas joyeux quand la pensée de notre cher petit ne l'a point quitté ? Quel est son regret ? Est-ce que, par hasard,il aurait voulu que j'accouchasse cette nuit ? Pour quelle raison? Une idée m'effleure... Mais je ne veux pas m'y arrêter ! Je songe plutôt qu'il eût désiré que ce soit fini pour voir terminées mes souffrances. C'est cela. Je le retrouve dans ce souci qui est une des grandes formes secrètes de son amour...

— Mon aimé, tu es bon... N'aie crainte, mon enfant ne me fera pas de mal. Il sent trop comme je l'aime... N'aie pas peur.

Il m'écoute parler, surpris. Soudain il rougit et vient cacher son trouble entre mes bras. Je le dorlote comme une maman, lui contant, ainsi qu'une touchante histoire, ma nuit de veille passée toute à l'espérer...

— Maintenant je veux partir, tu entends! La sœur, je la braverai s'il le faut !

Je m'échappe péniblement de mon lit. Je vais à ce placard où je l'ai vue hier soir ranger mes vêtements. Je les attrape pêle-mêle.

— Vite, aide-moi, qu'on se sauve !

Sur ces entrefaites survient une jeune converse qui ressemble à un ange. Les voiles blancs de ses manches se sont repliés au long d'elle comme deux ailes... Ses doigts séraphiques supportent un plateau d'où s'exhale, tel un encens, de la fumée... Ses paupières sont baissées.

— Voici le déjeuner.

Elle a dit cela ainsi qu'une formule sacramentelle. Et ses paupières se relèvent...

— Comment, vous êtes debout !

Ses yeux sont bleus. J'en étais sûre ! Ils veulent aussi être sévères comme ceux de « l'autre ». Mais il n'y a pas moyen. C'est bien amusant. Je réponds à la petite sœur :

— Eh ! oui, je me suis levée.

Et plus bas, en confidence :

— J'ai dit à mon mari de venir m'enlever à la sœur de cette nuit. Entre nous, je crois que c'est le diable !

La jeune converse en a un brusque haut le corps qui manque de faire chavirer son plateau-reposoir. En tremblant, ma foi, elle le dépose sur le lit. Après quoi elle se signe en balbutiant :

— Le diable, notre Mère Jésus-Christ !... Le diable!

Elle se signe derechef.

— C'est une sainte... Voilà plus de vingt ans qu'elle passe ses nuits à soigner nos malades... Le jour, elle s'enferme pour prier et dormir un peu... C'est une sainte.

Je me suis arrêtée de sourire...

Une impression de froid me pénètre... Devant ma pensée reparaît l'énigmatique figure de cette nuit... Vingt ans sans avoir vu le soleil, ni celui du ciel, ni celui des choses !... Vingt ans!... Une vie...

Cette femme doit être une sainte en effet...

— Excusez-moi, ma sœur, je plaisantais... Je voudrais partir, parce que je ne suis pas en douleurs et que la Mère... (c'est à peine si j'ose prononcer son nom) Jésus-Christ m'a renseignée sur vos coutumes hospitalières. Je reviendrai le moment venu.

Éperdue, la jeune converse me retient par un bras.

— Ne vous en allez pas !... C'est défendu !... La règle ne le permet point.

Elle est toute bouleversée par cette liberté laïque. Elle se dépêche de m'expliquer :

— Il vous faut une autorisation de la sage-femme. Je vais la chercher pour qu'elle vous visite... Mais ne vous en allez pas, mon Dieu !... Restez-là !...

Elle se sauve précipitamment, non sans donner, pour plus de sûreté, un tour de clef à la serrure.

Nous nous regardons, Jean et moi. La même idée nous est venue : il y a toujours la fenêtre !

Mais voici notre geôlier de retour. Elle est accompagnée d'une femme au masque énergique, aux petits yeux rapides, pleins de lueurs dansantes... De près, on dirait qu'elle rit...

— Que me dit-on, petite madame?... Vous voulez nous quitter, à peine arrivée?

Elle échange un amusant coup d'œil avec mon mari. Hélas! moi, je songe à la Mère Jésus-Christ...

Cette sage-femme psychologue des émotivités féminines doit s'en apercevoir, puisqu'elle ajoute, devenue grave :

— Certes, c'est un peu triste ici, surtout la nuit... Mais vous verrez, vous y reviendrez pour gagner le bonheur.

La charmante femme ! Elle me rappelle madame Dumont-Dorville. Ainsi qu'à elle je m'abandonne, certaine, de toutes façons, de trouver la paix par ses mains...

— C'est votre premier enfant, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Il me semblait bien... Je ne crois pas que ce soit imminent... D'ailleurs la marche faciliterait l'accouchement... Tout de même, petite madame, je ne vous laisserais point partir si vous n'étiez pas une primipare.

Une primipare? Qu'est-ce que c'est que ça? On dirait le nom d'un animal monstrueux... Une primipare ! Après tout, cela m'est égal. Et je m'en sers comme d'une excellente raison :

— Mais, puisque je suis une primipare !...

— Evidemment ! Allons, petite madame, conclut-elle en faisant le geste de me bénir, je vous donne mon exeat.

Ah ! Je ne suis pas longue à en profiter.

Je plante mon chapeau sur ma tête, sans glace — ô coquetterie, où es-tu ? Je fourre mes gants dans ma poche et je quitte avec lui, sans regret, cette chambre Marie-Madeleine où continue à s'exhaler pourtant, sur le plateau reposoir de la jeune converse redevenue un ange, le thé parfumé avec ses tartines de confiture si humaines, si tentantes...

XXX

Et nous allâmes à l'hôtel !

A l'hôtel, ce refuge des commis-voyageurs, des globe-trotters, des amoureux en exil...

A l'hôtel, alors que j'aurais dû être, fort civilement, à Notre-Dame des Anges, en train d'accoucher...

Mais il était dit que rien ne devait nous arriver, ni être accompli par nous, qui fût revêtu d'un cachet de bon sens obligatoire. Nous étions à l'hôtel pour être près de la maison de santé, sans y être. Subtile raison nécessaire à nos deux tranquillités. L'intimité du « home » nous semblait des plus per-

nicieuse. Qui sait ce qui aurait pu nous y advenir ? Éloignés de cette maison si redoutée et si nécessaire en même temps, nous étions donc à l'hôtel dans une posture qui ne laissait aucun doute aux hôtes de l'endroit. Leur étonnement mettait une pointe inattendue à mon orgueil. Il me semblait accomplir un défi...

Après déjeuner, nous passâmes dans le hall. Il y avait là deux enfants : un petit garçon et une petite fille. Elle avait un béguin de dentelles lourdes qui emprisonnait sa frimousse comme dans un écrin. Ses yeux étaient du bleu de l'enfance, presque mauves. Je la trouvais jolie avec avidité. J'en avais oublié le petit garçon. Il fallut me souvenir de celui qui allait me naître pour me défendre de cette attirance féminine vers ce qui visuellement peut l'attirer le plus : la petite fille...

Lui, avait un air de petit homme sous son képi de soldat. Il commandait sa sœur dans des travaux énigmatiques sous le regard content de la maman...

Tableau de douce harmonie qui vous retenait là sous son charme...

Mais ils s'en furent, tous trois, un moment donné. Il sembla qu'on venait de nous prendre quelque chose.

Nous nous regardâmes...

Un sentiment d'attente exacerbée mêlé d'appréhension s'échangea du fond de nous sans qu'aucun mot fût prononcé....

Soudain il me proposa de sortir. Ah ! oui, sortir pour nous donner l'illusion d'être sortis de nous-mêmes, de notre humanité condamnée à de l'inconnu, à ce qui dépasse ses forces et son courage...

Nous partîmes à l'aventure. Nous étions aux confins de la civilisation parisienne, près des « fortifs ».

Un philosophe sans fond de culotte, rêvait, allongé dans un fossé...

Des commères à chignons pointus s'exaltaient, tricots en mains, sous l'ombre bénévole d'arbres étiques.

Des bêtes errantes s'acheminaient on ne savait où... comme nous qui allions, sans savoir, soucieux d'émotions...

Le décor changeait, curieusement...

Les maisons n'avaient plus d'étages... Elles conservaient encore des boutiques : un brocanteur, un mastroquet, un marchand de couronnes...

Et les maisons n'existaient plus...

C'était maintenant des cabanes, des roulottes, de vieux wagons,.. Tout un campement presque fabuleux... Au delà, dans une vapeur rouge qui semblait courir sur la zone, ce devait être le désert... Il faisait très chaud... On ne rencontrait plus personne... Seulement un gosse, de temps à autre, entre deux planches de palissade, hilare...

Et nous songions à vous, ami Poulbot.

Au détour d'un chemin, nous découvrîmes un cimetière...

On eût dit une ville de riches au sein d'un monde de misère...

Sous le soleil, resplendissait la blancheur des croix...

Nous n'eûmes point cette aversion superstitieuse qui aurait pu s'emparer d'autres cœurs que les nôtres. Au contraire, nous nous sentîmes attirés. C'était un lieu à part, comme nous-mêmes, en cet instant...

Nous entrâmes en ce cimetière... Et tout de suite nous rompîmes ce silence qui nous obsédait depuis notre départ de l'hôtel. Nous parlions, nous parlions avec loquacité, avec fièvre, avec besoin... De quoi parlions-nous? Je serais embarrassée, aujourd'hui, pour le dire. L'impression seule m'en est restée. Une pensée unique nous occupait. Nous parlions cependant de tout autre chose. C'est une caractéristique. Environnés de néant, avec sa crainte dans nos cœurs, nous discutâmes, âprement, de questions d'avenir... Je réclamais, il me souvient de ce détail, une maison de campagne où nous pourrions nous aimer dans le rêve et l'oubli... Sans souci d'une impossibilité manifeste, je l'exigeais splendide, au-dessus des champs et des bois, avec un jardin de tulipes... Je tenais absolument aux tulipes. Je le répétais sans arrêt à Jean qui ne m'écoutait pas et parlait d'un cabinet de travail loin des joies humaines « qui sont vraiment trop cruelles »...

Il répéta plusieurs fois cette phrase sans expliquer autrement sa pensée...

Nous étions assis, côte à côte, sur un banc de pierre.

Le soir tombait... Brusquement nous nous tûmes. Et je ne vis plus qu'un nom inscrit sur une tombe... Mon regard devait le fixer depuis longtemps sans que j'en eusse conscience, car je le trouvai, tout à coup, posé sur lui :

MARIE-ANNE FABULET

Il s'imposa violemment à mon âme comme une autre âme... Il prit un visage, un visage singulier qui n'avait que deux yeux très doux et très tristes...

Ces yeux grands ouverts se refermèrent...

Et je ne vis plus, en lettres creuses sur la pierre tombale, que ce nom, ce nom mystérieux, ce nom obsesseur :

MARIE-ANNE FABULET

. . . .

Je n'ai jamais pu oublier cette étrange rêverie, sur ce banc de cimetière, par un soir calme de banlieue.

Ah ! ce nom qui me poursuit encore, ce nom d'une morte sans histoire, et que je n'ai jamais connue...

XXXI

La nuit...

A l'hôtel, chacun dort...

Dans la chambre voisine un couple vient d'entrer...

Je voudrais, par avance, arrêter leurs baisers. Ils me distraient de mon recueillement, le regard fixé dans le noir où s'inscrit, en lettres lumineuses, un nom, toujours le même : Marie-Anne Fabulet.

J'en surprends les plus infimes détails : l'F de Fabulet qui *avait* perdu son trait au milieu, les dernières lettres du prénom effacées dans un certain sens par la pluie...

La nuit est occupée par un autre souffle que le mien, un souffle qui veille, lui aussi.

Parfois le nom s'efface. Je sens au plus profond de mon être un mouvement étranger. J'ai un geste vague pour le chasser. Une voix s'inquiète :

— Tu as mal... dis ?... Tu as mal ?

— Non...

Et tout retombe dans le silence.

Le bruit des baisers s'est tari. Je suis toute à ma vision. Je recommence à épeler, mentalement, les lettres, une à une...

Encore ce mouvement...

Je laisse échapper un soupir.

La voix s'élève, plus pressante :

— Tu vois bien que tu as mal ! Pourquoi t'obstiner ? Il va nous arriver malheur...

— Non.

La voix se tait, impuissante. Le souffle reprend plus aigu, plus tourmenté, à chaque nouveau soupir, à chaque nouvelle réponse.

Une pâleur commence à disperser la nuit. Elle détruit peu à peu l'hallucination... Je cherche à la retenir en fermant les yeux. Une sensation physique s'y oppose de plus en plus. Je me prends à lutter avec elle. Mais en vain. Le même mouvement s'accentue, s'affirme, se déploie, m'absorbe. J'ai la brusque révélation que, bientôt, je ne serai plus qu'une proie, la proie de la nature sous sa volonté formidable.

Quelle terreur humaine ! Elle se résume dans un cri :

— Emmène-moi, *là-bas !*

RAYMONDE MACHARD.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

HISTOIRE

Paul Huvelin : *Une guerre d'usure : La Deuxième Guerre Punique*, Perrin, 2 f. 50 — Memento.

L'histoire de **La Deuxième Guerre punique**, par M. Paul Huvelin, n'est pas autant qu'on pourrait le croire de « l'histoire ancienne » ! L'Etat-major allemand n'a-t-il pas étudié pour son usage personnel, comme si elle avait eu lieu en 1870, ou en 1806, la bataille de Cannes ; et n'est-ce point une « Guerre d'usure » que fit Rome contre Hannibal ?

Le résumé de M. Huvelin est agréable à lire et dispense de maint gros livre. Rien de plus extraordinaire, dans toute l'Histoire, que l'expédition qui partit de Carthagène pour aboutir au triomphe de Cannes. Et quelles étapes ! Le passage du Rhône, le passage des Alpes, le Tessin, la Trebbia, — attaque insensée *suggérée* aux Romains par Hannibal, — le Trasimène, où les légions vinrent se faire exterminer dans un « coupe-gorge » préparé dans un défilé, sur une longueur de neuf kilomètres, entre la montagne et le lac. Nous signalons respectueusement ce coupe-gorge du Trasimène à la Conférence de la Haye : il est immoral de choisir de tels champs de bataille ! Le choix des champs de bataille (espérons qu'on n'aura plus désormais à en choisir aucun) devra se faire sous certaines conditions dûment spécifiées par des topographes philanthropes, et en tenant compte des pudeurs, délicatesses et respectables timidités de la conscience !

Quant à la bataille de Cannes, c'est le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre de l'art de tuer en masse (art contre lequel il est assez vain de protester, *dès lors* qu'on n'a point su en *prévenir* l'exécrable exercice !) C'est le chef-d'œuvre. C'est ça. Il n'y a que la bataille d'Austerlitz, peut-être... Du point de vue technique, rien de plus admirable, disons-nous. Quatre-vingt mille hommes sont vaincus, supprimés par quarante mille hommes. Hannibal pratique ici encore sa tactique ordinaire de l'enveloppement par les deux ailes. Mais ce qui est nouveau et plus étonnant, c'est sa façon de disposer le centre, formé, dans sa partie médiane, en arc de cercle convexe. De cette façon, les Romains, attaquant, « se trouvent d'abord en contact, par leur centre avec un très faible secteur du front convexe auquel

ils s'opposent. Les deux extrémités de leur ligne ont une tendance naturelle à pousser en avant, et leur front prend une forme concave moulée en creux sur le saillant de l'armée ennemie. Ainsi la formation romaine, déjà si dense, s'épaissit encore. Bientôt, sous la pression formidable, le saillant s'affaisse... Les Romains concentrent leur effort sur le point faible, et y affluent. Ils forment une cohue de plus en plus pressée, et gênée dans ses mouvements... » Ce saillant qui, pliant sans rompre, attire l'ennemi, rappelle le rôle des troupes de Davout à Austerlitz, mince cordon du bas du plateau de Pratzen, de l'autre côté d'un ruisseau, qui, cédant sans cesser de résister, attire à lui les Russes, engouffrés, avec le gros de l'armée de Napoléon en flanc et sur les derrières. « C'est à ce moment que les hoplites lybiens (aux deux ailes) prononcent leur attaque. Ils se rabattent sur les deux flancs des légions, et les obligent à faire face non sans peine à droite et à gauche. » La cavalerie d'Hannibal survient sur les derrières, le saillant du centre se redresse, attaque. L'enveloppement est complet. Cinquante mille hommes sont tués, dix-neuf mille faits prisonniers. Mais, par un mystère où gît la philosophie de cette guerre et d'autres analogues, ce fut un triomphe sans lendemain.

M. Huvelin avait une belle occasion de renouveler en quelque sorte son sujet, grâce à la guerre actuelle qui fait comprendre bien des choses. Il n'y a point manqué. On retrouve, employé d'une façon demi-piquante, demi-sérieuse, le vocabulaire actuel. Peut-être même l'auteur est-il allé un peu loin, en étendant ces analogies aux façons elles-mêmes de penser. Hannibal, imagine M. Huvelin, professe qu'il existe une « vérité carthaginoise ». Et les Romains, n'est-ce pas ? ne peuvent manquer d'avoir leur vérité romaine. C'est un peu trop voir les choses en moderne. L'Antiquité a totalement ignoré la métaphysique, du moins en politique, Platon ayant précisément chassé de la Cité les poètes. Elle avait ses dieux, qui n'étaient nullement des créations abstraites et rationalistes. Aucune nation n'admettait que les siens fussent moins forts que ceux du voisin. Voilà tout. Ceci était très positif.

D'autre part, une même philosophie expérimentale, à vingt siècles de distance, se déduit-elle des guerres d'Hannibal, de celles de Napoléon, et de celles du napoléonisme germanique ? Oui, sans doute, puisque tous les trois ont échoué. Ceci montre que les forces régulières du monde sont supérieures à celles que j'appellerai les forces épisodiques, les premières étant, d'ailleurs, aussi sujettes à se rouiller que les secondes à se détraquer. Mais là encore, il y aurait des distinctions à faire. M. Huvelin ne les a point faites, car son genre d'esprit, du moins dans le sujet actuel, ne paraît pas être de chercher les différences. D'autres essayeront-ils de les chercher ?

Souhaitons-le, car on n'interprétera jamais avec trop d'esprit de souplesse, avec trop d'égard à l'impondérable, les spectacles de l'Histoire. C'est prudent. Et, par exemple, les Allemands eux-mêmes en ont trop cru les Guerres Puniques. Eux, après 1870, ils étaient comme qui dirait les Romains après la deuxième guerre punique. Il n'y avait plus qu'une troisième guerre punique à faire, et l'ennemi nous jetait définitivement par terre. Nous étions condamnés à périr. Ils l'ont donc faite, leur « troisième guerre punique », une cinquantaine d'années après la « deuxième », à peu près comme les Romains. Et... les choses n'ont pas tourné comme le voulait la logique de l'histoire.

Mais, en revanche, Rome, il y a deux mille ans, l'Entente, aujourd'hui, se sont trouvées sauvées pour des raisons sensiblement analogues, et c'est par la Force que Rome se sauva. N'oublions point cette réserve, en redorant l'idole du Droit.

MEMENTO. — *Revue historique* (mars-avril 1918). L'Allemagne et nous. Lettre de l'Impératrice Eugénie et réponse de Guillaume Ier, roi de Prusse, 26 octobre 1870. (M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères, avait, lors d'une circonstance publique, fait allusion à la lettre de Guillaume Ier. Elle répond négativement à une proposition de paix faite par l'Impératrice Eugénie. Cette lettre fut remise, pendant la guerre, au gouvernement français par l'ex-souveraine). V.-L. Bourrilly : Charles-Quint en province. (M. Bourrilly expose minutieusement les causes et les préliminaires de cette nouvelle lutte entre l'Empereur et le Roi de France, lutte qui eut pour origine les compétitions des deux monarques par le Milanais, après la mort de Francesco Sforza, duc de Milan. Etude des plus intéressantes). Georges Nestler Tricoche : Batailles oubliées : Bushy Run (5-6 août 1763.)(Très oubliée, en effet, et qui ne méritait pas de l'être. L'auteur raconte en détail cette bataille gagnée, pour l'Angleterre, par le colonel suisse Bouquet, sur les Indiens de Pensylvanie révoltés, que commandait le Canadien Pontrac. Cette victoire acheva l'assujettisement du Canada à l'Angleterre. Gagnée par Pontrac, elle eût replacé très probablement cette Colonie entre les mains de la France, par une conséquence qui eût pu se produire lors du soulèvement des colonies américaines). Rod. Reussr L'affaire des faussaires de Vienne, arrêtés à Huningue, et l'Assemblée nationale (1790-1792), d'après quelques documents. (On n'aperçoit pas très bien l'intérêt de cette affaire de fausses lettres de change, dont on saisit difficilement le lien avec les événements, — même avec les minimes, — du temps. N'abuse-t-on pas un peu de la menuaille documentaire ? Que la municipalité de Huningue ait refusé, non seulement en dépit des réclamations de la Cour de Vienne, mais même à l'encontre des votes de l'Assemblée nationale, l'extradition des prétendus faussaires, M. Reuss voit là un effet de la religion des Droits de l'homme. Heu ! Heu ! J'y verrais plutôt, avec Taine, un fait d'anarchie). *Bulletin historique* : Histoire de France Epoque moderne (1494-1661), par Henri Hauser. — *Id.* (mai-juin 1918). J. Mathorez : Les Arméniens en France du XIIe au XVIIIe siècle. (L'auteur

suit la trace de leur émigration dans le midi de la France, où ils arrivèrent d'abord, fuyant plus ou moins les Turcs, venant en tout cas faire du négoce. A partir du XVIe siècle, ces traces deviennent plus nettes. L'auteur a pu parler nommément de plusieurs de ces Arméniens. Plus tard, Colbert favorise les Orientaux, qui reconstituent leur importante colonie de Marseille, sujet dont M. Mathorez parle avec de nombreux et intéressants détails. (Ces Arméniens semblent plutôt envahissants. Au XVIIIe siècle, les Arméniens furent mis à la mode par le fameux habit de Jean-Jacques Rousseau. Il y eut aussi Althen, le plus important d'entre ces Levantins, — sa statue, à Avignon, — qui introduisit en France la culture de la garance.) Henri Malo : Le corsaire François Thurot et l'expédition de Carrickfergus en Irlande (1759-1760) (M. Malo est l'historiographe de l'ancienne guerre de course. Il ajoute un intéressant portrait à sa galerie de Corsaires. L'expédition de Carrickfergus faisait partie d'un plan d'action contre les côtes anglaises pendant la guerre de sept ans.) Joseph Reinach : L'offensive de la Somme (juillet-novembre 1916.) (*Ier article*) (Quelques renseignements nouveaux sur la conduite des opérations militaires et sur la politique.) Doney-Lachambaudie : Mémoire justificatif de Barras. Fragments. (Le fragment publié ici avec commentaires se rapporte à l'assassinat de Petitval. C'est un document qui paraît curieux — et qui appelle contrôle — en ce qui concerne l'histoire secrète de l'époque du Directoire y compris la question du fils de Louis XVI.) E. Rodocanachi : La police secrète autrichienne et les Français dans les provinces lombardo-vénitiennes de 1815 à 1819. (Il y eut, pendant la Terreur blanche, d'odieux mouvements policiers non seulement en France, mais dans tous les pays de réaction monarchique, y compris et surtout l'Autriche. Les recherches de M. Rodocanachi sont une contribution à cette histoire). *Bulletin historique :* Histoire de Grande-Bretagne, par Charles Bémont. — *Id.* (juillet-août 1918). Joseph Reinach : L'offensive de la Somme (juillet-novembre 1916), *suite et fin.* (Voir ci-dessus). Louis Halphen : Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne, IV. Le moine de Saint-Gall. (Méthode de M. Halphen dans cette étude. Nous ne croyons pour notre part ni à l'historicité, ni à l'origine populaire de la légende propagée par le moine de Saint-Gall. La source serait purement livresque. M. Halphen fait une savante étude de ces ouvrages. Bulletin historique : Histoire byzantine. Publications des années 1914-1915, par Louis Bréhier. Dans les trois numéros : Comptes rendus critiques, Notes bibliographiques, Chronique.)

La Révolution Française (mars-avril 1918). La Société des Nations et la Révolution Française, par A. Aulard. Le discours prononcé par M. Aulard, à la Sorbonne, est pour le moins un utile aide-mémoire dans l'étude de ce sujet, depuis l'antiquité jusqu'à la Révolution, autrement dit jusqu'à nos jours et au delà. Cité antique, Cité chrétienne, Cité moderne. Je signale, p. 106, certaines tournures, certaines expressions, qui nous font un christianisme sans le Christ, comme il convient à un libre-penseur. Passons. Mais la Cité chrétienne n'a-t-elle, hélas ! pas eu ses guerres ? La Cité moderne, ou plutôt, par la combinaison du Protestantisme avec le Christianisme, ou plutôt, dirons-nous, la Cité rationaliste, a, de même eu les siennes, depuis la Réforme et la Révolution. Je souhaite, ardemment, moi comme tous, que la Guerre de 1914 soit la dernière. Mais... Fouché

pendant les Cent-Jours, par P. Robiquet. (A propos d'une circulaire au Préfet du Pas-de-Calais, circulaire fort douce aux royalistes, l'auteur a exprimé l'ensemble de la carrière de Fouché, en insistant sur la période des Cent-Jours. Ceci avait été déjà fait; mais M. Robiquet a apporté quelques nouvelles précisions, tenues de la famille de Fouché. « Desservir » l'Empereur est un euphémisme, quand on songe que le mot « trahir » serait nécessaire ici. M. Robiquet cependant a dissipé le soupçon de vénalité, et ajoute, non sans bon sens, que si Fouché fut nuisible à l'Empereur, il fut utile à la France. Sa duplicité, pendant les Cent-Jours, prépara le chef-d'œuvre d'adresse qui, après Waterloo, mit le gouvernement entre ses mains, sans qu'il se servît alors du pouvoir pour autre chose que l'intérêt du pays, en somme. Etant donné ceci, que le Grand Homme était devenu impossible, ce qui advint, par les soins de Fouché, était, après tout, le meilleur des possibles. Son gouvernement de 1815 fut, d'après l'Histoire, le premier de ces gouvernements de fait qui se constituèrent dans les désastres. Les spectacles récents surgis durant notre prodigieuse Grande Guerre donnent à penser qu'en matière de gouvernements de fait, celui de Fouché fut, de beaucoup, le moins mauvais. Français de 1918, las de la guerre et goûtant le bienfait de sa cessation, je pense à ces Français de 1815 qui avaient plus encore besoin de la paix. Ils la durent, dans une certaine mesure, à Fouché, qui n'en reste pas moins un de ces hommes à ne pas rencontrer) (1). Le Conventionnel Piorry, notes biographiques, *suite et fin*, par Joseph Delfour, Conventionnel Montagnard, envoyé en mission dans la Vienne, il fait exécuter des habitants de Montmorillon pour avoir empêché de partir des recrues. Etc., etc. M. Joseph Delfour indique sagement le point de vue d'après lequel il convient de juger les hommes de la Terreur. Les rapports de Candide à Desmarets, par G. Caudrillier. (Notes signées « Candide » envoyées à Desmarets, chef de la police secrète sous le Consulat. Ces notes, constate M. Caudrillier, sont surtout intéressantes pour l'étude des conspirations de 1804 qui, par réaction, amenèrent la fondation de l'Empire). L'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaine de Paris. Cet « Institut » est la transformation du Service de la Bibliothèque et des Travaux historiques de la Ville de Paris. Rapport du Préfet de la Seine et Arrêté du Conseil municipal). — *Id.* (mai-juin 1918). La Révolution américaine et la Révolution française : déclaration d'indépendance, constitutions, par A. Aulard. La situation économique de Troyes pendant la Révolution, par E. Chaudron. Léon Dubreuil : La tête du cardinal de Richelieu (avec une curieuse planche hors texte). L'image de Jean-Jacques Rousseau dans les Sociétés de la Révolution à Genève, par H. Buffenoir. — *Id.* (juillet-août 1918). Le président Wilson et la Révolution française, par A. Aulard. (D'après M. Daniel Halévy, M. Wilson aurait loué Burke, ce qui n'impliquerait point un amour excessif pour notre Révolution. M. Aulard, qui n'a pu contrôler cela, cite d'autres écrits du Président américain, écrits « où il n'a rien aperçu sur notre Révolution », ô style!) Correspondance du Capitaine Pierre Perret (1794-

(1) M. Robiquet, p. 132, dit : « Un sieur Fleury de Chaboulon ». Pourquoi « un sieur » ? Fleury de Chaboulon était loin d'être un inconnu. C'est lui qui avait servi d'intermédiaire entre les bonapartistes et l'Empereur, à l'Ile d'Elbe.

1796) avec son frère, Président du tribunal criminel du Morbihan, puis Député aux Cinq-Cents, par Paul Robiquet. (Détails sur les événements de 1793 à 1814. Les souvenirs de Pierre Perret comme officier offrent çà et là à glaner. Curieux détails sur des affaires de conscription). La franc-maçonnerie et les chouans, par Léon Dubreuil. (D'après certaines inductions tirées de divers cryptogrammes, M. Dubreuil se demande si les loges bretonnes n'auraient pas été un foyer contre-révolutionnaire). — Education de Prince, par le Commandant Weil (Education du futur premier roi d'Italie, Victor-Emmanuel, à Turin. Cette éducation fut très sévère. Mais le *Re Galantuomo* paraît s'en être copieusement vengé). Dans les trois numéros : Documents, Notes de lecture, Chronique et Bibliographie.

Annales Révolutionnaires (mars-avril 1918). Albert Mathiez : Les Pèlerins de la Liberté. (Esquisse du Libéralisme européen en 1789). Gustave Rouanet : Robespierre à la Constituante en juillet 1789. (M. Rouanet étudie, d'après les journaux du temps, la participation de Robespierre au débat soulevé par un projet de proclamation et d'arrêté de Lally-Tollendal, proclamation dont le sens était nettement réactionnaire. Ce débat eut lieu le 20 Juillet 1789. Coup de patte à M. Aulard en passant.) Maurice Dommanget : Le Mariage des prêtres. (Origine et Signification du mouvement. Divers exemples donnés, pris à Beauvais et dans l'Oise. Tout cela fut assez triste. Etude très curieuse.) Léon Dubreuil : L'idée régionaliste sous la Révolution. (L'auteur, dans cette partie de son travail, étudie le rôle des Directoires départementaux, zélés pour la Monarchie Constitutionnelle. Mais, par le zèle même, ils ont contribué à la destruction de celle-ci. Emanation de la bourgeoisie, ils eurent un « esprit de domination » qui les discrédita. Et l'auteur ajoute en note ces mots, qu'il faut citer : « Cet esprit de domination caractérise encore aujourd'hui la bourgeoisie et la voue à de graves mécomptes. » Elle ne les aura pas volés !). — *Id.* (mai-juin 1918). Gustave Rouanet : Robespierre et la Constituante en Août 1789. (L'activité de Robespierre qui s'était manifestée en juillet au sujet de la motion de Lally-Tollendal, « fut également considérable », dit M. Rouanet, le mois suivant. On nous fait connaître ces nouvelles manifestations, notamment du 21 au 31 août. (Ses interventions portèrent à la fois sur des questions d'ordre constitutionnel et d'actualité politique. » Toujours des coups de pattes à M. Aulard, mis au même rang que... Taine. Tout arrive !) Maurice Dommanget : La Religion révolutionnaire (Voir ci-dessus). Il y a sur le Déisme, ou « Esprit-prêtre laïque », comme dit M. Georges Palante, cité par M. Dommanget, d'excellentes choses. Appliquée à la Révolution, cette vue, -- Michelet, à sa façon enthousiaste l'aventure, lui premier, — pénètre, peut-être à fond, ce phénomène social. D'ailleurs, en ce qui me concerne, je n'ai jamais considéré le fait religieux comme une importation. Il procède du Désir. Désir de bonheur. Seulement, je reste dans la tradition comme historien qui, en présence du Catholicisme, le respecte parce qu'il a dix-neuf siècles dans la peau.) Gabriel Vauthier : Les Maisons de Jeu en Province sous le Consulat et l'Empire. (Defendues par le gouvernement révolutionnaire, ces maisons n'en continueront pas moins. L'auteur étudie les palliatifs apportés par le gouvernement impérial et fait un tableau du jeu en province). E. Lenient. Les Responsabilités stratégiques et morales de

Napoléon : Marengo. (M. Lenient, on le sait, a soumis la carrière militaire de Napoléon à la critique la plus stricte. Par là, il s'est attiré des colères. Marengo, après Waterloo, était un bon sujet pour sa critique. Dans une lettre qu'il m'écrivit en réponse à des lignes de moi sur son livre « Waterloo », M. Lenient disait : « L'opinion généralement admise, et contre laquelle je lutte, est que Napoléon fut créateur, inventeur d'un système de guerre qui lui est propre et que personne n'avait appliqué avant lui. C'est là une erreur monstrueuse. » Evidemment, on est toujours fils de quelqu'un, même quand on s'appelle Napoléon, et ceci, dans l'esprit de M. Lenient, ne doit avoir aucune portée dépréciatrice. Pourtant, Austerlitz, Iéna... Rien n'égale Austerlitz, si ce n'est la bataille de Cannes un prodige). François Vermale : Les émigrés Savoisiens de 1706 à 1815 (Etude minutieuse de la condition et des vicissitudes de cette catégorie d'Emigrés, assez improprement appelés ainsi, d'ailleurs, quant à eux. D'intéressantes citations de Joseph de Maistre). Albert Mathiez : La police royaliste sous la Terreur. (Etude écrite d'après les lettres de correspondants du comte D'Antreignes, commensal de Louis XVIII à Vérone). — *Id.* (juillet-septembre 1918). Albert Mathiez : Les notes de Robespierre contre les Dantonistes (essai d'édition critique) Notes rédigées à la veille du procès des Dantonistes. M. Mathiez confirme leur authenticité). Léon Dubreuil : Le municipalisme sous la Révolution. (Chapitre IV de « l'Idée Régionaliste sous la Révolution » : Les municipalités des villes et des campagnes avant 1789. Voir ci-dessus. L'auteur, au début de cette nouvelle étude, signale l'antagonisme entre les directoires et les municipalités. Chapitres V et VI : « Les premières municipalités révolutionnaires », « Le municipalisme ». Henriette Perrin : Le Club des Femmes de Besançon (III. Son œuvre politique). Albert Mathiez : Servan et les premiers marchés d'Espagnac. (L'abbé d'Espagnac était un grand fournisseur militaire. Servan tripota ; ce qui ne l'empêcha pas d'être de nouveau nommé *Ministre de la guerre.*) Dans les trois numéros : Mélanges, Glanes, Bibliographie, Revue de la Presse, Chronique.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Noël Bernard : *L'Evolution des plantes*, préface de J. Costantin, 27 figures dans le texte ; Nouvelle collection scientifique, Félix Alcan, 3 fr. 50.— Dr Josefa Ioteyko : *La Science du travail et son organisation*, Félix Alcan, 3 fr. 50.

J'ai déjà parlé ici des remarquables recherches du regretté botaniste Noël Bernard relatives à la biologie des Orchidées et au rôle joué par la symbiose dans l'évolution des plantes.

Noël Bernard est mort en 1911, prématurément, après avoir accompli une œuvre déjà considérable. Ses camarades et ses maîtres de l'Ecole normale supérieure ont toujours eu pour lui la plus vive affection et une grande admiration. Ils aiment à évoquer l'originale physionomie du jeune savant, et n'hésitent pas à parler de son *génie* scientifique. L'étude que lui consacre le professeur Costantin, dans

la préface de l'**Evolution des plantes**, — rédigée par Mme Bernard, au moyen des documents et des notes laissés par son mari, — est fort intéressante, en tant que contribution à la psychologie des hommes de science.

Ce qui étonne le plus dans l'évolution scientifique de Bernard, a dit un de ses amis, c'est sa rapidité. Il y a dans l'histoire des cas multiples de jeunes intelligences d'une extraordinaire précocité ; on en cite de nombreux exemples parmi les mathématiciens, celui de Galois entre autres ; mais jusqu'ici on n'en connaissait pas parmi les biologistes. Récemment, en rapportant ici une opinion de Masaryk sur la jeunesse, je montrais, en effet, que les progrès en biologie ont tous été accomplis par des savants déjà âgés. Pour faire un grand naturaliste, il faut avoir beaucoup observé et expérimenté. Bernard ferait exception à la règle générale.

Il n'avait que douze ans, quand sa sœur, à propos de la mort d'un oncle, lui écrivait :

Notre vie se termine-t-elle là, allons-nous reposer simplement dans la terre, nous assimiler à elle ? S'il en est ainsi, c'est bien terrible, et je me demande où est le but de la vie et de toutes les souffrances qu'elle nous donne en partage.

Son père, mort quand il avait cinq ans, avait tenu à ce qu'il n'eût aucune religion ; il estimait qu'on peut être honnête sans suivre aucun culte.

Elevé à Paris, dans une pension, loin de sa mère et de sa sœur, il eut une enfance bien triste, mais des succès brillants. De très bonne heure, il fréquenta les musées et devint un fervent admirateur de Rembrandt et de Vinci ; il était passionné pour la musique de Wagner. Il avait des dispositions remarquables pour les mathématiques. A l'Ecole normale, les cours de MM. Houssay et Costantin furent une révélation pour lui ; il sentit éclore en lui les aptitudes du biologiste, et presque aussitôt lui apparut toute l'importance du parasitisme et de la symbiose pour les modifications des êtres vivants. Entre temps, il prit une part active aux événements politiques. Admirateur passionné de Zola, il écrivait à un de ses oncles :

Zola a laissé le grand exemple d'une vie consacrée sans interruption à un travail méthodiquement réglé ; là, et dans la franchise de son intelligence fut sa force ; aucun homme n'a compris plus puissamment sans doute les caractères, les laideurs ou la beauté du temps où nous vivons. Dans le milieu intellectuel où je me suis formé, nous l'avons toujours considéré comme l'un de nos grands éducateurs... Anatole France, qui est évidemment très sensible aux formes littéraires, paraît avoir été longtemps avant de comprendre Zola.

Plus tard, devenu, non sans peine, professeur à l'Université de

Poitiers, se sentant mourir, il s'efforça de limiter son activité aux recherches de laboratoire.

J'ai dû m'imposer de renoncer à une foule de choses qui m'étaient agréables, à des lectures variées en particulier, car je ne lis plus guère que de la Biologie et ne songe plus qu'aux problèmes soulevés par mes lectures.

Il avait été frappé par le mode d'existence adopté par Darwin : après son voyage autour du monde, le grand savant anglais s'était retiré à la campagne et, loin des honneurs du monde, s'était consacré à la publication de ses travaux scientifiques.

La vie un peu isolée et très libre qu'ont recherchée des hommes comme Curie et Darwin m'a semblé un modèle simple à suivre, sans qu'il soit besoin de génie.

Un peu avant sa mort cependant, les préoccupations littéraires le reprirent, et aux heures les moins fiévreuses, il écrivit un conte extraordinaire : *Un mariage en l'an 3000*. On y retrouve, dit M. Costantin, la trace de l'impression ineffaçable laissée dans son esprit par son voyage en Angleterre lors du Congrès de génétique. Il entrevoit dans un avenir lointain les conséquences sociales de la loi de Mendel et des grandes découvertes sur l'hérédité, et il prophétise que l'humanité, guidée par la science, renoncera aux hasards des entraînements amoureux et qu'elle se laissera guider par des mages, c'est-à-dire les savants ; ceux-ci, en permettant le rapprochement des êtres d'élite, arriveront à créer des types géniaux, les futurs conducteurs de l'espèce humaine.

Le livre posthume de Noël Bernard renferme des chapitres très savants et intéressants sur l'hérédité des caractères, les espèces et variétés, les croisements et la variation ; on y trouve également les vues si originales du jeune savant sur l'évolution de la symbiose. Il sera consulté avec profit non seulement par les élèves en sciences naturelles, mais encore par ceux qui s'intéressent au mouvement des idées, et aussi ceux qui sont préoccupés de la réforme de l'enseignement.

§

Après la paix, cette question et celle de l'organisation du travail seront parmi les plus importants problèmes à résoudre. Le livre de Mlle Joteyko, **la Science du travail**, est donc également un livre d'actualité.

Mlle Joteyko, Polonaise, qui avait essayé d'organiser un enseignement de la pédologie, à Bruxelles, et qui, réfugiée à Paris pendant la guerre, a fait une série de leçons au Collège de France sur *la fatigue*, a une grande érudition et le don de mettre au point des questions même fort complexes.

Ses auditeurs de Paris lui ont reproché ses tendances finalistes,

mais son cas est celui de beaucoup de psychologues. Et c'est sans doute pour cette raison qu'en France on mésestime un peu la psychologie.

Dans le livre de Mlle Joteyko, quatre problèmes sont examinés.

Le premier concerne le *Moteur humain*, et ici la question de l'apprentissage, du mode de fonctionnement économique de l'organisme et de la mesure de la fatigue professionnelle est envisagée longuement.

Le deuxième se rapporte au *Système Taylor*, qui fait tant parler de lui en ce moment.

Produire un effet utile maximum avec le minimum de fatigue; doubler, tripler, quadrupler la production journalière de l'ouvrier : tels sont les buts du Taylorisme.

Déjà Le Chatelier, dans la *Revue de Métallurgie*, avait cherché à mettre en lumière le caractère scientifique du système. Mlle Ioteyko reproduit les passages les plus importants de cet article.

L'allure capricieuse des mobiles humains semble indiquer que la main-d'œuvre échappe au contrôle de la science. Certes, les lois qui se rapportent à l'organisme très complexe qu'est l'être humain sont sujettes à un grand nombre d'exceptions, mais ces lois existent cependant et peuvent être appliquées utilement à la conduite du travail des ouvriers, « dont la psychologie d'ailleurs ne diffère pas de celle des autres hommes ».

Le Chatelier envisage les conséquences sociales du système de Taylor, rappelle les critiques qui ont été formulées, et s'efforce de les réfuter.

1° L'accroissement de production, but essentiel du système, ne peut être obtenu, a-t-on dit, que par le surmenage des ouvriers; 2° l'ouvrier est ravalé au niveau du manœuvre; sa situation intellectuelle et sociale est amoindrie; 3° la monotonie du travail et l'absence de l'intervention de l'intelligence découragent les bons ouvriers.

Le Chatelier ne croit pas que la spécialisation et la répétition du même travail dégoûtent les hommes. Le métier d'expéditionnaire, ou même d'employé supérieur dans une grande administration n'est-il pas fort recherché?

Pour Mlle Ioteyko, Taylor a eu le grand tort de ne pas fréquenter les laboratoires de psychologie expérimentale : la mesure de la fatigue est très délicate et ne peut être entreprise que par des psychologues spécialisés. De plus les avantages de ce système lui paraissent un peu illusoires : si en ce moment l'ouvrier jouit d'une augmentation de salaire et de la réduction des heures de travail, lorsqu'il adopte le système Taylor, il n'en sera plus de même lorsque tout le monde sera taylorisé.

Mlle Ioteyko montre plus d'originalité lorsqu'elle traite, dans la

troisième partie de son livre de *l'aptitude au travail de la main droite et de la main gauche*, question d'actualité, vu le nombre considérable des mutilés de guerre. L'auteur indique l'évaluation de la force et de la résistance de chaque main, comparativement chez l'homme et chez la femme, elle expose une nouvelle théorie de la droitérie, qui lui est personnelle; enfin elle donne quelques règles de rééducation motrice chez les mutilés et envisage les procédés d'écriture de la main gauche.

Disons en quelques mots en quoi consiste la théorie nouvelle de Mlle Ioteyko. La droiterie n'est certainement pas acquise dans la vie individuelle, elle est un phénomène général chez l'homme et a existé de tout temps, quoique à un degré moins élevé. Il y a donc une cause importante qui gît à son origine; Mlle Ioteyko cherche cette cause du côté du cœur. L'écueil à éviter lors du mouvement musculaire est la fatigue cardiaque, et il parut très naturel d'« admettre que quelque mécanisme auto-régulateur doit exister chez l'homme, mécanisme exerçant une action protectrice vis-à-vis du cœur, afin de le soustraire aux conséquences d'un surmenage trop grand ». Cette action défensive pourrait bien résider dans la droiterie, en incitant l'homme à se servir de préférence, dans les travaux pénibles, soit de la main droite, soit des deux mains mais en ménageant la gauche. Des expériences de laboratoire auraient confirmé cette manière de voir.

Le livre se termine par un exposé des *méthodes belges d'enseignement technique*.

Ajoutons que Mlle Ioteyko est une végétarienne convaincue et militante; elle conclut : dans les épreuves de résistance, les végétariens sont supérieurs aux non-végétariens; dans les épreuves de force et les épreuves de vitesse, ils leur sont égaux. « Les hygiénistes et les sociologues ne devraient pas détourner l'ouvrier du régime végétarien, qui est le plus économique et en même temps le plus producteur au point de vue du travail, de même qu'il peut être considéré comme un des meilleurs moyens de lutte contre l'alcoolisme. »

GEORGES BOHN.

LES REVUES

L'Europe nouvelle : hommage de MM. Louis Chadourne et André Salmon à Guillaume Apollinaire. — *Les Ecrits du Midi* : M. Romain Rolland présente un Allemand, le professeur G.-F. Nicolaï, de Berlin, qui, dès 1914, protesta contre la barbarie allemande et paya de sa personne pour ses idées. — *La Presqu'île* : vers de Sylvain Royé. — *Le Goût du jour* et le goût du jour plus probable. — Memento.

La mort, qui est si rarement juste, a enlevé Guillaume Apollinaire alors que l'on pouvait attendre de son esprit curieux, de sa capti-

vante sensibilité et de son intelligence fertile, des réalisations supérieures à celles qui donnent beaucoup de prix aux livres qu'il nous laisse. Il meurt de la guerre, lui aussi, quand on l'en pouvait croire sauvé.

La puissance de joie qu'il portait en lui était si grande qu'il vit presque la guerre en beauté et qu'il nous retraça, dans *Calligrammes*, où jaillit tant de verve lyrique, les nocturnes feux d'artillerie de la bataille, fusées qui s'inclinent suivant la molle courbe d'une hanche, obus au rose éclatant. Mais cette imagination toujours prête, au contact des réalités, à jaillir et à se répandre sur les choses, n'atténuait pas une sensibilité dissimulée sous l'apparence un peu froide, un peu grave qu'il offrait aux étrangers. Et dans ses poèmes de guerre on retrouve le « camarade » au sens profond du mot, au sens de Whitman, du grand poète américain dont Apollinaire n'était pas sans avoir subi la généreuse influence.

« *Mêler quelque grâce au courage* »,

a-t-il écrit, et il lui fut donné de réaliser cette union.

Sans doute, le moment est-il mal venu de lui assigner un rang dans cette hiérarchie de la littérature, dans ce « tchin » des lettres dont les premières places ne reviennent pas toujours aux meilleurs et aux plus inspirés. Sous ce coup douloureux, notre amitié se sent d'ailleurs impuissante à formuler des jugements. Mais si la nouvelle de cette fin tragique et imprévue attire vers son œuvre quelques-uns de ceux qui l'ignorent encore ou qui ne le connaissent que par les rumeurs grossières de l'opinion et les voix incohérentes des gazettes, que ceux-là sachent bien qu'ils trouveront en Guillaume Apollinaire un poète, — un des poètes les plus sensibles et les plus neufs de ces générations qui sont celles des combattants et des vainqueurs aujourd'hui, — et aussi un conteur, un conteur subtil, adroit, nourri de la grande tradition des « *novellieri* » italiens, et mariant aimablement la rêverie, l'humeur et le lyrisme.

C'est M. Louis Chadourne qui écrit cela, dans l'**Europe Nouvelle** (16 novembre). Très justement, il observe que les « faux disciples » ont pu dénaturer l'impression que le public aurait eue d'Apollinaire, sans « leurs clameurs », les « potins des salons littéraires », la « grandiloquente stérilité » des buveurs d'apéritifs qui fondent des écoles en « isme ».

Les fusées tirées autour du chef d'école aveuglèrent bien des gens qui eussent suivi avec joie les arabesques charmantes de cette fantaisie, distingué les mille nuances de ce lyrisme chatoyant. Car Apollinaire est éminemment un lyrique, et nous ne saurions mieux le démontrer qu'en nous reportant à « *Alcools* », à « *Calligrammes* » et à cette exquise plaquette que le poète, épris d'un art nouveau, intitula avec un goût tout classique : « *Amori impendere vitam* ».

En vérité ses jours se suspendirent en guirlande autour de cette stèle fleurie qui supporte la statue d'Amour. Sa poésie est pénétrée de l'amour de la vie, de cette « charité » qui vont à l'idée de sympathie, l'idée de grâce et d'abandon. Que de fois, en lisant ses vers, n'avons-nous pas entendu

résonner en nous un écho de l'Angevin Ronsard, n'avons-nous pas flairé l'odeur des roses de Bourgueil ?

C'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher en traçant ces lignes de mettre quelques verbes au présent. Apollinaire demeure parmi nous, du moins il demeure de lui une essence subtile, parfumée et comme une musique dont l'écho revivra, pour nous et pour ceux qui ne l'ont pas connu, dans quelques strophes préservées de l'oubli.

Le poète demeure. Mais l'homme n'est plus. Et il nous vient une grande tristesse, tandis que les clameurs d'une foule joyeuse viennent troubler son repos funéraire, en ce jour de novembre...

« Avant tout, Guillaume Apollinaire fut un poète », déclarait M. Chadourne au début de son article. Après lui, M. André Salmon parle du critique d'art que fut notre avisé collaborateur. On peut combattre les tendances de la peinture qu'il préféra. On ne saurait lui contester l'autorité de sa critique et les effets de son influence. Dès 1903, Apollinaire découvrait et expliquait les toiles et l'esthétique de M. Picasso.

I faudra republier ces pages ignorées de trop de peintres de 1918 et qui, je le répète, sont le commencement de tout.

Auprès de Picasso, Guillanme Apollinaire se lia avec Henri-Matisse, Braque, Maurice de Wlaminck, Van Dongen, André Derain et c'est en leur compagnie que nous allâmes chercher, en son réduit de Montrouge, le vieux douanier Rousseau, non point pour le mystifier, comme des imbéciles intéressés l'ont écrit, mais pour payer son effort ingénu, profondément utile, d'un peu de gloire méritée.

Certes, Guillaume Apollinaire, poète, érudit, savant, voyait au-delà de l'art qui s'affirmait parallèlement à celui de Picasso se découvrant encore, tragiquement. Il fallait pourtant entrer dans la bataille, courir à la défense des plus immédiatement attaqués et Guillaume Apollinaire, dont le goût attendri pour l'art de Matisse ne se démentit jamais, fut de ceux qui assurèrent, au prix de plusieurs années de lutte, le succès des Fauves tant honnis.

Tandis que le sort me réservait de forcer les portes de la grande presse et d'y installer les rubriques d'art, oubliées depuis, — il faut le dire — la *Justice* de Clemenceau où écrivait Geffroy, Apollinaire publiait dans les revues (qu'il fondait au besoin) des éloges raisonnés qui étaient des poèmes. Par des lectures, des conférences, par des conversations où brillait sa parole d'enchanteur, il nourrissait d'idées les jeunes artistes, cependant que Pablo Picasso trouvait sa voie terrible et magnifique, secrètement lumineuse ; et ce furent les beaux jours du Cubisme.

Plus tard, Guillaume Apollinaire soutint l'héroïsme investigateur des jeunes peintres apercevant la beauté de l'art africain et polynésien, leur livrant en poète les raisons profondes de leur propre exaltation, les éclairant sur leur passion.

Quelle pauvre chose, ténorisation de maçon italien retour d'Amérique, eût été le Futurisme de Marinetti, si Guillaume Apollinaire n'avait daigné

ennoblir cet art raffiné et barbare de toute sa puissance lyrique, de toute sa raison !

Guillaume Apollinaire a non seulement voulu tout comprendre, ne rien dédaigner, non seulement il se pencha sur toutes les œuvres fortes de vie authentique, mais son génie de critique, inséparable de son génie de poète, suscita des artistes ! Des artistes ne se fussent pas reconnus, n'eussent pas saisi le pinceau ou l'ébauchoir sans le secours du verbe ardent de ce critique ! De combien a-t-on pu dire cela ?

Destructeur et créateur comme le feu, abattant et construisant, Guillaume Apollinaire a pétri les vieilles et nobles pierres comme de l'argile humide.

Il a su, n'en doutez pas, sourire de tentatives dérisoires. Il savait de quels ferments veut s'enrichir le sol avare ; il savait que la moisson serait belle, elle le sera. A d'autres de brûler l'herbe mauvaise.

Le nom de Guillaume Apollinaire demeure dans les âges à venir, inséparable de ceux des peintres outragés encore et parmi lesquels les apprentis de demain voudront choisir leurs maîtres.

S'il est un autre monde, qu'on y rencontre ses prédécesseurs et y garde quelque peu de son esprit terrestre, quel délicat plaisir prendra Guillaume Apollinaire à raconter la guerre de 1914-1918 au douanier Rousseau. Ce poète très raffiné et ce tout petit bourgeois aux mains habiles faisaient grand cas l'un de l'autre. Le premier se divertit à parer le second d'assez de sa fraîcheur pour le montrer ensuite, avec un peu de vraisemblance, de la lignée des Angelico, des Lippi, et travestir en sainteté sa niaiserie.

§

Les Ecrits du Midi (25 novembre-10 décembre) publient « Un appel aux Européens », par M. Romain Rolland. Cet article est daté du 20 octobre. Il est consacré à présenter Georg Fr. Nicolaï, « un libre esprit allemand », l'un de ceux « qui ont depuis quatre ans fermement défendu les droits de la conscience et de la raison contre les abus de la force ».

Cet Allemand a donné des gages de sincérité :

Le savant professeur de physiologie à l'Université de Berlin, médecin renommé, qui, au début de la guerre, avait été mis à la tête d'un grand service médical d'armée, fut cassé de son poste, pour avoir exprimé son énergique réprobation des crimes de la politique et du haut commandement allemands, et, de disgrâce en disgrâce, dégradé, ramené au rang de simple soldat, condamné à cinq mois de prison par le conseil de guerre de Danzig, fut enfin contraint à s'enfuir d'Allemagne, pour échapper à des sanctions plus rigoureuse. Il y a quelques mois, les journaux nous ont appris son évasion aventureuse en aéroplane.

Réfugié en Danemark, G.-F. Nicolaï vient d'y publier une revue :

Elle s'intitule : *Das werdende Europa, — Blætter für zukunftsfrohe Menschen, — neutral gegenüber den kriegführenden Lændern, — leiden-*

schaftlich Partei ergreifend für das Recht gegen die Macht. « L'Europe en devenir », ou « L'Europe qui sera », — « revue pour les hommes joyeux de l'avenir, — neutre à l'égard des pays belligérants, — mais prenant passionnément parti pour le droit contre la force ».

Nicolaï explique sa conduite qui, militairement, en a fait un déserteur : « J'ai dû laisser l'empire allemand, parce que, je crois être un bon Allemand. » (Incidemment, nous signalons que au point de vue militaire, Guillaume II et son digne aîné, l'un chef des armées impériales, l'autre chef d'un groupe d'armées, sont en état de désertion, par abandon de leur poste devant l'ennemi.) Lisons l'article de M. Romain Rolland :

Quoi qu'il pensât de la guerre, lorsqu'elle éclata, il se mit à la disposition de l'autorité militaire, mais à titre de médecin civil (« *vertraglich verpflichteter Zivilarzt* »). On le nomma médecin en chef, au nouvel hôpital de Tempelhof ; ce poste lui laissait la possibilité de continuer ses cours publics à l'Université de Berlin. Mais, en octobre 1914, il se fit, avec le professeur Fr. W. Foerster, le professeur A. Einstein et le Dr Buek, le promoteur d'une protestation très vive contre le fameux manifeste des 93. La sanction ne se fit pas attendre. Il fut aussitôt déplacé, nommé simple médecin assistant à l'hôpital de contagieux de la petite forteresse de Graudenz. Il prit son parti de cette mesure arbitraire et absurde et il occupa ses loisirs à rediger son livre sur « *La biologie de la guerre* ». Survint le torpillage du *Lusitania*. Nicolaï en fut bouleversé ; il en éprouva, dit-il, comme une douleur physique. A table, parmi quelques camarades, il déclara que « la violation de la neutralité belge, l'emploi de gaz vénéneux, le torpillage de vaisseaux de commerce, étaient un forfait pour l'empire allemand ». L'un des convives, son collègue le Dr Knoll, n'eut rien de plus pressé que de le dénoncer. De nouveau déplacé, Nicolaï fut envoyé en disgrâce dans un des coins les plus perdus d'Allemagne. Il protesta, au nom du droit. Il en appela à l'Empereur, qui assura-t-on, écrivit en marge de son dossier : « *Der Mann ist ein Idealist, man soll ihn gewahren lassen* ! » (« L'homme est un idéaliste : qu'on le laisse tranquille ! »)

On le renvoya à Berlin dans l'hiver de 1915-1916, avec l'avis d'être sage. Sans en tenir compte, il commença sur-le-champ, à l'Université, son cours sur « *la guerre, comme facteur d'évolution dans l'histoire de l'humanité* ». On ferma le cours, à peine ouvert, et on expédia Nicolaï à Danzig. Interdiction formelle de parler et d'écrire sur les sujets politiques. Nicolaï excipe de sa qualité de médecin civil. On prétend l'obliger au serment de fidélité et d'obéissance. Il s'y refuse. On le convoque devant un conseil de guerre, on l'avertit en vain des conséquences de son acte : il ne veut pas céder. On le dégrade, il redevient simple soldat. Pendant deux ans et demi, il reste employé sanitaire, occupé à un ridicule travail de bureau. Il n'en a pas moins terminé son livre, qui s'imprime en Allemagne. Les 200 premières pages étaient tirées, quand l'ouvrage est dénoncé par un fondé de pouvoir d'un grand chantier de construction de sous-marins, qui s'indigne : « Nous gagnons péniblement notre argent dans la guerre, dit-il, et cet homme écrit pour la paix ! » Nicolaï est arrêté, et son manuscrit confisqué.

. . . .

On s'étonne à présent de l'écroulement subit du colosse germanique. On en cherche cent raisons diverses : l'armée décimée par les épidémies, le peuple travaillé par le bolchevisme... etc.. Elles ont leur part. Mais on oublie trop une autre cause : c'est que l'édifice entier, si imposant qu'il fût, était miné. Derrière sa façade d'obéissance passive se cachait un immense désenchantement. Rien de plus étonnant, dans le récit de Nicolaï, malgré toutes les précautions qu'il prend pour ne livrer aucun nom aux vengeances du pouvoir, que la quantité de dévouements ou de complicités tacites qui le soutiennent et l'encouragent. « Savants, travailleurs, soldats, officiers, écrit-il, me priaient de dire ce qu'ils n'osaient pas dire. » Alors qu'on l'arrête et qu'on saisit son livre, le manuscrit est sauvé et emporté en Suisse, par qui ? par un courrier officiel allemand ! — Quand, ayant fui son poste, il veut sortir d'Allemagne et qu'il pense d'abord le faire, tout simplement, à pied, il est arrêté, à cent pas de la frontière, et conduit devant un bon vieux capitaine, qui, en entendant son nom, a un haut-le-corps de surprise, le regarde longuement, puis lui donne le conseil amical de ne pas poursuivre sa route, la nuit : car la frontière est gardée par des patrouilles avec des chiens. Et il le laisse aller. — Ne voyant plus d'autre issue que par les airs, Nicolaï s'adresse... à qui ? à un officier aviateur ; il le prie de lui prêter un aéroplane pour passer en Hollande ou en Suisse. L'autre, sans s'étonner, répond que la chose est faisable, et que si Nicolaï veut se rendre plutôt en Danemark, ce qui serait bien plus facile, il se ferait fort d'emmener avec lui toute une escadrille : deux aéroplanes et plusieurs officiers prirent part à l'évasion aérienne, de Neuruppin à Copenhague. — Bien d'autres traits analogues, qui, pour n'être pas tous de cette force, n'en attestent pas moins le détachement des liens qui retiennent les citoyens à l'Etat. La publication en Suisse du livre de Nicolaï et la diffusion clandestine en Allemagne d'une centaine d'exemplaires le mirent en relations avec des hommes de tous les partis allemands. Il ajoute : « Je suis convaincu que l'Allemagne et le monde seraient délivrés demain, si aujourd'hui tous les Allemands disaient sans réserve ce qu'ils veulent et souhaitent, au fond du cœur. »

C'est là ce qui fait la force de sa protestation : en réalité, elle n'est pas celle d'un individu, elle est celle de tout un peuple ; et Nicolaï n'en est que le héraut.

§

La Presqu'île, dont le directeur Philippe Reynier a été tué à l'ennemi, le 10 octobre dernier (à vingt ans !) publie ces vers émouvants de Sylvain Royé, soldat, porté « disparu » le 24 mai 1916 :

SI JE NE REVIENS PAS

Si je ne reviens pas, songez qu'ayant connu
L'ombre seule et seule l'image,
Je devais être au moins celui, le jour venu,
Que la mort frappe en plein visage ;
Je devais être au moins, n'ayant connu jamais
Que l'éclat des métamorphoses,

Celui qui se retrouve et qui se reconnaît
Et qui tombe pour une cause.
Vous m'avez reproché, je m'en souviens encor,
Mon orgueil comme une insolence.
Je serai, puisque l'heure est au plus bel essor,
Autre chose qu'une apparence.
Mais sachez qu'ayant dû, si je ne reviens pas,
Me dénuder de toute fièvre,
J'ai porté ma jeunesse, en mon dernier combat,
Comme une rose au coin des lèvres.

§

Le Goût du Jour, — « achevé d'imprimer et de colorier dans les ateliers de François Bernouard, imprimeur-libraire, 71 rue des Saints-Pères, au son des coups de canons français annonçant à Paris que les Armées alliés (*sic*) avaient gagné la Guerre de la Paix, novembre 1918 », — date de décembre son premier numéro. La couverture expose un « dessin de Monsieur Drésa » qui représente une « robe de petit dîner » contenant une petite dame, dans un décor d'oriflammes tricolores. La robe a des « franges de singe ».

La revue a d'excellents collaborateurs : MM. Pascal Forthuny, André Salmon, Paul Drouot, Francis de Miomandre, Legrand-Chabrier, X.-M. Boulestin, Mmes Danielle, Nicole et V. Fraya, pour le texte ; et, pour les images : Mlle Korwin-Swiecka ; M. Georges Bonfils, inventeur graphique d'un pyjama pour officier en permission de détente ; M. Louis Süe, créateur d'une « cape » en « veldette marron d'inde » à grand col en « oiselle havane » ; M. J.-E. Laboureur, qui dessine des costumes masculins ; et M. Garcia Benito, prestigieux auteur d'un lévrier gris que regarde avec tendresse une longue dame saisie dans un paysage vert clair et lilas léger.

Il y aurait à méditer sur ce *Goût du Jour* et ce qui est, peut-être, le vrai goût du jour. Quel maniérisme! Quelle subtilité divisant en riens presque rien! On pense aux muscadins qui supprimaient l'*r* du langage pour éviter un effo't supe'flu. On est un peu attristé par cet emploi diminutif du talent. Quelle indication déconcertante fournit cet album conçu pendant les derniers jours de guerre! A-t-elle donc aboli toute virilité, cette misérable guerre, que le « goût du jour » puisse être à ce point l'afféterie, le papotage, le fin du fin dérisoire

La nouvelle revue de M. F. Bernouard est « jolie » à l'excès, presque trop exclusivement « jolie ». C'est un ouvrage de dames, on dirait. Sapristi! les femmes vivent presque entre elles, depuis quatre ans passés. Si le goût du jour n'était pas plus mâle, quels maigres fruits porterait la victoire! Il y a les faubourgs, sans doute, et la campagne, et la saine province heureusement : le peuple, en un mot, d'où sortiront des artistes de la valeur d'un Degas, d'un Rodin ou

d'un Mirbeau, les laborieux et les virils qui empêcheront la décadence.

M. André Salmon pourrait être l'un de ceux-ci, qui termine ainsi une page : « La paix, Madame... », d'une ironie où la griffe se montre :

Entends craquer la vieille Europe, casquée, écussonnée!.. La terre tremble. Des palais, des temples, tout un monde s'écroule!... N'est-ce seulement pour te donner à choisir « de l'ancien tout neuf », ô capricieuse!

§

MEMENTO. — *Le Feu* (15 novembre) traite, cette fois, de « La table provençale ». Lire notamment une « Bouillabaisse » en vers de M. Emile Sicard.

Lutetia (15 novembre) : « Espérances... », par M. G. Saulgeot. — « A la jeunesse littéraire française », éloquent et généreux appel de M. Paul Brulat. — Un choix heureux de poèmes.

L'Eventail (15 novembre) : « Quatrains, distiques et contrerimes », de M. P.-J. Toulet. — « Les veillées du *Lapin agile* », où M. F. Carco commence ses mémoires. — « Hoquets », de M. Conrad Moricaud, et « Paroles en l'air », de M. Louis Thomas.

L'Art (novembre), numéro consacré à Henry de Groux et à son œuvre, par MM. C. Mauclair, O.-W. Milocz, C. Larronde, W. Berteval, R. de Bermingham. — « La pitié sur l'abîme », drame de M. Joseph Michel.

La Revue hebdomadaire (30 novembre) : M. F. Rocquain : « La religion et la guerre ».

Le Fait de la Semaine (30 novembre) : M. E. Lémonon : « Les chemins de fer interalliés ».

La Revue (1-15 décembre) : M. Jean Finot : « La Paix avec ou sans les Hohenzollern ». — M. E. Amanieux : « L'Armature Sociale ». — M. R. Devinck : « L'assurance après la guerre ». — M. D. Comra : « L'Egalité des deux sexes ».

L'Europe nouvelle (30 novembre) : « A propos de la censure », par E. N. — « Le programme minimum des revendications ouvrières », par M. L. Jouhaux. — « Ch. Maurras sera-t-il un de nos maîtres? », par M. H. Clouard.

La Nouvelle Revue (1er décembre) : M. A. Callet : « Jules Vallès et ses amis », très curieux récit du drame de la rue Haxo en 1871.

L'Action Nationale (25 novembre) conseille à ses lecteurs : « Demandez un Picon » et traite ensuite des questions vitales du monde ; « M. T. Steeg : « 11 novembre 1918 ». — M. G. Jèze : « L'exécutif en temps de guerre ». — M. G. Raphaël : « Le Baltikum ».

Le Correspondant (25 novembre : — « La victoire du Palatin », par M. P. de Nolhac. — M. Louis Engerand : « Les mines de potasse de la Haute-Alsace ». — M. Marc Hélys : « La vie anglaise à la veille de la paix. Londres ». — M. A. Poizat : « Paul Verlaine ».

La Gerbe (novembre) : — M. André Fontainas : « Paysage dans le goût de Monticelli », un beau poème.

L'Opinion (30 novembre) : — « La fin de l'*Alsace-Lorraine* », par M.

A. Lichtenberger. — « Les Refuges », par M. Georges Duhamel. — « L'Université nouvelle : l'éducation physique », par les Compagnons.

Sic (novembre) : Le 1er chant de Matoum et Tevibar », par Mme G. Albert-Birot, musique, et des poèmes, et des proses, et de la critique synthétique de MM. L. Aragon, R. Radiguet, P. Soupault, P. Reverdy et P. Albert-Birot.

Les chants de l'Aube (décembre) : « Le premier sommeil », poème de M. G. Ramaekers. — MM. F. Demeure, R. Boudry, M. Lomaye, Ch. Courardy, J. Tarin, Eudore Lambeau, Tristan du Cloys, contribuent par leurs vers au bon renom de cette revue vaillante.

Le Crapouillot de la victoire (novembre), publié, rédigé par des combattants, qui aura été une des plus hardies et vivantes publications de guerre, salue en ces termes l'arrêt des tueries :

« L'ARMISTICE ET LE POILU

« Cessez le feu : L'Armistice est signé !

« Quelle explosion de joie Finies les horreurs des bombardements, les angoisses des départs d'attaque dans l'aube blafarde, finies les patrouilles dans le no man's land, la relève périlleuse des postes avancés, les marches forcées, sac chargé; finis les hurlements lamentables des blessés et les râles atroces des mourants ; abolie toute cette homicide chimie qui empoisonnait l'atmosphère : le cauchemar est terminé.

« A la joie presque animale de l'homme qui se réjouit franchement d'avoir « ramené ses osselets » s'ajoute la satisfaction morale de la victoire totale. Les clauses d'une capitulation unique dans l'histoire font présager une paix juste et glorieuse. C'est après avoir atteint tous les buts qui lui avaient été assignés que le poilu, rescapé du plus effroyable enfer, va reprendre sa place au foyer et goûter comme un fruit délicieux la douceur de la paix reconquise. Le « boulot » est fini et bien fini.

« En ces temps de joie indicible, une question surtout préoccupe le soldat : son avenir. Durant quatre années le poilu a été couvert de fleurs de rhétorique, demain à son retour il sera follement acclamé ; mais ni les dithyrambes journalistiques, ni les applaudissements d'une foule reconnaissante ne font bouillir le pot-au-feu. »

Voilà, en effet, la grosse question à résoudre. On prononce trop de discours depuis un mois. Ces paroles, plus que les mots simples, s'envolent. Qu'on agisse !

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Auguste Lepère. — *Exposition de portraits d'Ecrivains* (Tableau d'Art). — Exposition *André Lhote* (Galerie Druet). — Exposition *Ganesco* (Galerie Hébrard). — Exposition *Jane Durandeau* (Galerie Bernheim-Jeune). — Exposition Jean Lefort (Galerie Georges Petit).— Exposition de la Ligue Maritime (Arts Décoratifs). — Jean Ch. Contel : *Dans la Poussière des Vieux murs*; lithographies avec préface de M. Gustave Geffroy et poèmes de M. Jean Varenne, Georges Crès.

Auguste Lepère était un admirable artiste. D'autres furent doués de plus d'éclat, aucun n'eut plus de certitude. D'avoir pratiqué tous les procédés de l'art, de les avoir personnalisés à l'usage d'une

conscience profonde et sévère, il s'était haussé à se créer un style pictural d'une parfaite sincérité d'accent. Il aimait les minutes rares de la nature, les éclairages rapides, si peu fréquents qu'ils peuvent sembler chimériques à ceux qui n'ont pas eu l'occasion de les percevoir. Il aimait les beaux nuages; il en peignait et formulait nettement l'expression éphémère. Ces ciels curieux, il les prenait baignant la rue de Paris, la banlieue; il les recherchait en Vendée où ils s'avancent des horizons marins comme d'énormes mouettes. Un moment, après qu'il eut traduit en marge des textes de Huysmans la Bièvre et le quartier Saint-Séverin, il aima les processions à amples développements et les rendit à merveille. Il comptera dans l'histoire de Paris comme apportant par ses gravures des documents précieux; il comptera dans l'histoire de la gravure française pour avoir été le plus divers, le plus complet, le plus pleinement au courant de tous les effets et de tous les artifices, parmi les graveurs de son époque et pour avoir réalisé des livres d'une homogénéité parfaite. A un bel instant de la gravure sur bois, il a excellé particulièrement dans cet art. Il comptera comme peintre de la Vendée, jusqu'alors délaissée des paysagistes, soit qu'il en présente les vastes étendues, soit qu'il s'arrête à fixer d'un accent ému et d'un grand style la détresse, parée de verdure et d'arborescences, des cabanes paysannes.

§

Au *Tableau d'art*, par les soins de la Ligue des femmes de professions libérales, réunion restreinte, mais composée d'œuvres remarquables de **portraits d'écrivains** modernes et tout récents. Cela va des romantiques, dont les médaillons de David d'Angers donnent de si complètes effigies, par des portraits de Champmartin et d'Heim à ceux de Fantin-Latour, puis à ceux dont Carrière, Mlle Breslau, ou Mlle Dufau ont pu retracer les traits.

George Sand est ingénieusement représentée par deux toiles également significatives : un beau portrait de Carpentier la suscitant avec un masque régulier et chaud d'amoureuse, qui explique bien les passions qu'elle souleva, et un portrait appuyé et disgracieux de Delaroche qui commente les sarcasmes qu'elle excita chez certains poètes des époques plus rapprochées de nous. Il est assez cruel, ce portrait de Delaroche, mais est-il véridique? Cet air béat de bonne dame de Nohant, ce masque notairesque et blafard, cet embourgeoisement empâté, de qui est-il le fait, du modèle ou du peintre? Il est plausible d'en charger le peintre. On revoit avec plaisir l'admirable petit Rimbaud de Fantin-Latour, simple dessin, mais une merveille de vie solide et d'évocation d'une cérébralité dédaigneuse, ambitieuse, compliquée, féminine et brutale, avec de la chimère dans les yeux. Citons le très fin portrait, d'ailleurs célèbre, de Romain Coolus par Toulouse-Lautrec; un petit Léon Cladel, où Carolus Duran,

n'ayant pas visé à l'effet, montre quelque vigueur sincère; un masque expressif de Mme Ackermann par Ostrowski, un Auguste Comte, de Bracquemond, simple, sobre, curieux, un Jarry très exact et intuitif d'Hermann-Paul, des crayons de beau style d'Odilon Redon d'après Marius et Ary Leblond, un vivant dessin de Mlle Olga Slom sur Lucien Descaves, le beau Roger Marx de Carrière; des sculptures de Rodin et le Verhaeeren robuste de Marius Cladel, un Léon Bloy mélancolique de Brou, le buste de Pierre Mille par Mme Serruys. Aux curiosités, un dessin de Victor Hugo, un de Gautier, un de Vigny. Ils ont eu raison de donner plus d'efforts à la poésie qu'à la peinture. Une série de masques de Mme Lita Besnard donne quelques-uns de nos éminents confrères, non sans quelque hardiesse, une jeunesse rose et fleurie.

§

La plupart des peintures et aquarelles que M. **André Lhote** nous montre, galerie Druet sont probablement antérieures à celles qu'il vient d'exposer chez Blot. Il est donc inutile de rien retirer de l'approbation qui nous semblait due à sa direction dernière et d'insister sur des défauts que l'artiste tend à effacer de sa technique. Cette collection, assez drue, d'esquisses ou de tableaux achevés est attrayante par des qualités de coloris frais et hardi; le dessin y est le plus souvent très volontaire, laborieux et cherché. L'erreur de nombre de jeunes peintres qui ne voient point qu'à trop montrer l'analyse, et l'examen des volumes perçus dans la structure. à faire saillir arbitrairement un détail, on nuit gravement a cette nécessité pour le tableau d'offrir tout d'abord un aspect harmonieux, cette diminution de l'aspect esthétique par l'ostentation du détail gâtait quelquefois l'œuvre de M. Lhote.

On parle beaucoup de M. Ingres dans la jeune école. Son dessin fait foi. Il devient un dieu, ce qui est excessif. Mais Ingres, dans sa sensualité, dans son amour du beau dessin plein, n'a-t-il pas toujours cherché quelque mouvement à flexion, à courbe gracieuse pour traduire la beauté d'une allure féminine? S'il décompose les mouvements, il se garde de le laisser apercevoir; il ne fournit qu'une résultante. L'art de M. Lhote et les jolis effets de sa couleur, son évidente recherche et sa volonté d'art lui méritent toute patience et on le suit volontiers dans sa recherche un peu éclectique et influencée par divers maîtres antérieurs, du style et de la puissance, Il semble arrivé à un point tel que renoncer aux recherches théoriques et peindre avec simplicité doive lui donner la direction définitive de son réel talent.

§

M. Ganesco sculpte et peint. Sa sculpture à base d'émotion religieuse est très synthétique; ses figurines vivent par l'allure et

une ferveur anime leurs silhouettes très résumées ; il y a des affinités entre cet art et celui dont M. Henri Bouillon nous montra, dans des temps pas très anciens, d'intéressantes manifestations.

La peinture de M. Ganesco, toute différente, évoque dans la manière de Turner, mais dans des gammes opalines, des cortèges, des palais somptueux, avec des figurants magnifiques, vus comme sous un voile à travers une buée. Cet art participe de la rêverie et de l'illustration. C'est complexe, mais peut-être cela ne porte peut-être pas très loin, ni très profond.

§

Il y a quelques qualités de fougue, de justesse, un joli chiffonnage de la lumière et des étoffes, parfois une ironie féminine point déplaisante dans les esquisses de Mme **Jane Durandeau**. La série en est nombreuse, diverse, touche à bien des thèmes habituels de l'impressionnisme : quais où des barques nombreuses sont amarrées, carrefours populeux avec des éventaires floraux, marchés où la rigidité rurale et massive des paysannes est mise en contraste avec l'allure dégagée et svelte des citadines, portraits, salons d'essayage avec des étoffes vives et joliment fripées, danseuses éclatantes et sommaires ; bref, un don de vie certain et pas mal d'inexpérience, mêlée curieusement à beaucoup d'adresse.

§

La notoriété de M. **Jean Lefort** date de l'exposition d'une série humoristique sur les justices de paix de Paris ; on connaît de lui des interprétations de foule, des aspects de boulevards houleux, animés de quelque éclat et de fantaisie. Cette année, M. Jean Lefort rapporte du front une abondante série d'aquarelles, dont certaines retiennent l'attention par la netteté de l'image et l'intéressant résumé de leur mise en scène elliptique. Cette brièveté de la notation glisse parfois à des tracés trop sommaires. Il advient aussi que des silhouettes imprécises se meuvent parmi des architectures très soigneusement décrites et que l'intérêt du décor prime abusivement le sujet proposé. Mais dans le nombre, il ne manque point de petites pages d'un assez vif intérêt documentaire, soit que le geste de *Travailleurs surpris par un bombardement* apparaisse plausible et vivement noté, soit qu'un agent de liaison franchisse l'Yser avec armes et bagages sur le plus frêle des bacs, soit que les ruines de l'église de Moreuil apparaissent corrodées et tragiques dans un défilé rapide et fiévreux de troupes. Le faire de l'artiste se plie à ces notations brèves et c'est un carnet de guerre aquarellé que nous fait lire son exposition.

§

Aux Arts Décoratifs, la **Ligue Maritime** auprès de modèles réduits de cuirasses, de spécimens de torpilles et de mines sous-marines accroche quelques toiles documentaires dues aux peintres offi-

ciels de la marine et quelques esquisses sur des épisodes de la vie maritime pendant la guerre. Parmi les peintres officiels, M. Montenard, qui interprète sans verve le vieux port de Marseille. M. Dauphin, avec des sites d'Orient. M. Fouqueray, qui dessine des marsouins avec une correction lourde, est-il peintre officiel de la marine ? Il le deviendra ; ainsi M. Cordonnier, correct et sec, qui peint aussi des marsouins. M. Auburtin ne s'occupe point de l'actualité. Dans un noble décor de baie méditerranéenne des nymphes se lamentent ; ce paganisme, en face d'un modèle de torpille à 145 kilogr. de mélinite, est bien curieux. Tout de même il représente ici la peinture avec Maufra dont une marine fougueuse et peu lourde a trait au naufrage de la *Provence*.

§

Dans la Poussière des Vieux murs. — M. Jeen Ch. Contel est un amoureux de la vieille vie provinciale, des ruelles silencieuses entre des vieilles maisons qui ont gardé dans leurs pignons dentelés, dans leurs renflements familiers et gauches, dans leurs fléchissements vénérables, dans l'ornementation simple de leurs boiseries apparentes des aspects de la vie d'antan. Les vieilles choses muettes ont un aspect de sage philosophie, de rêverie monotone et résignée, comme des visages de vieilles encore robustes, à peine renfrognées par les tristesses de la vie ; cela peut captiver un artiste ; M. Contel ne met aucun romantisme à les traduire. Il ne les dramatise pas, ne cherche pas à les animer de passants ou de passantes pittoresques. A peine quand le décor exige la présence du personnage humain, il la silhouette comme un épisode, comme un relief de la pierre, comme une mousse du mur. D'être esseulées, ses masures prennent une solennité, faite d'archaïsme familier, de vérité architecturale. Dans ces vieux logis qui ont abrité tant de monde, l'habitant ne compte pas. D'ailleurs il est presque toujours absent, occupé à son travail, à son négoce. Il n'est pour rien dans cette mpression de passé contemplatif, de visions d'îlots pittoresques parmi les bâtisses de brique ou de ciment armé, dans ce respect de la vie écoulée, que M. Contel excelle à faire vivre en des lithographies de solide et sobre et simple métier.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Dons au Musée du Louvre. — La prochaine réouverture des musées. — Musées et œuvres d'art des régions libérées ; restitutions et réparations nécessaires. — La collection de l'impératrice Joséphine rendue par la Russie au Musée de Cassel. — Les musées d'Alsace et de Lorraine ; le Rembrandt du Musée de Colmar et la collection Spetz. — Memento bibliographique.

Nos musées, en dépit du sommeil léthargique où la guerre les a plongés et d'où la victoire va les tirer, continuent de vivre et de s'en-

richir. Récemment le Conseil des Musées nationaux a ratifié toute une série de dons et de legs, parmi lesquels s'inscrivent en première ligne ceux faits au **Musée du Louvre** par notre excellent confrère M. Camille Benoît, conservateur honoraire du département des peintures à ce musée, par M. Maurice Fenaille, et par Mme Emile Zola.

La donation par laquelle M. Camille Benoît a voulu, en quittant le grand musée où il avait passé tant d'années, lui témoigner son attachement, ne se compose que de deux tableaux, mais des plus précieux, qui viendront enrichir fort heureusement la collection des œuvres primitives des Pays-Bas où déjà M. Benoît, en 1902, avait fait entrer la merveilleuse *Résurrection de Lazare* de Gérard de Haarlem (1). L'un est une œuvre de ce truculent Jérôme Bosch dont jusqu'ici notre Louvre ne possédait qu'une peinture, d'ailleurs peu certaine, et elle le représente à merveille. C'est une *Nef des fous* inspirée du poème satirique de Sébastien Brandt : une joyeuse compagnie, composée de personnages de toutes classes en costumes de fous, faisant bombance ou se livrant à mille excentricités à bord de la galère enrubannée et fleurie qui doit les conduire au pays de cocagne.

L'autre est un tableau, pendant longtemps disparu, de Breughel le-Vieux, qui fit jadis partie de la riche collection du banquier Jabach, acquise en 1671 par Colbert pour le roi et qui constitue, comme on sait, un noyau important des collections actuelles du Louvre. C'est une *Cour de ferme* vue, par un détail original de composition qui rapproche le vieux maître flamand des artistes japonais, dans l'encadrement des poutres d'un hangar dont le chaume délabré abrite un groupe des mendiants vus en silhouette à contre-jour. « Cinq personnes, dans une grande obscurité, sous un méchant toit, qui mangent derrière une maison où se fait l'aumône. — Sur bois, du viel Brughel » : ainsi était décrit ce tableau, sous le n° 234, dans l'*Inventairé artistique de la succession Jabach*, en 1696. La vérité de rendu, que ne renierait pas le plus moderne de nos peintres, et la saveur d'exécution de ce paysage rustique en font un véritable chef-d'œuvre, bien digne de reprendre place au Louvre parmi ses anciens compagnons de collection.

C'est encore M. Camille Benoît qui avait trouvé la délicate peinture en médaillon, formant jadis autel portatif, que M. Fenaille, après l'avoir acquise de notre confrère sous la réserve qu'elle reviendrait un jour au Louvre, vient d'offrir dès maintenant à notre grand musée. On y voit, sur un fond d'or, dans des colorations vives et précieuses de miniature, le Christ mort déposé sur les genoux de la

(1) Il a lui-même, au lendemain de cette acquisition, donné sur cette œuvre une savante notice dans la *Chronique des Arts*, 1902, p. 139.

Vierge qu'entourent les Saintes Femmes, saint Jean et Joseph d'Arimathie. Par la facture, les costumes, le type et l'expression des personnages, ce petit panneau s'apparente étroitement au tableau de même sujet du musée de Troyes ainsi qu'au *Christ mort* catalogué au Louvre sous le nom de Malouel et enrichira ainsi la série si précieuse de nos Primitifs français du xve siècle.

La donation de Mme Emile Zola ne comporte que des œuvres modernes, dont elle se réserve d'ailleurs l'usufruit. Ce sont trois tableaux d'Edouard Manet de la plus belle qualité : le portrait au pastel de la donatrice, celui, peint à l'huile, de son mari, qui fut exposé au Salon de 1868, et une aquarelle *Le Christ aux Anges.*

Maintenant que la victoire est venue dissiper l'affreux cauchemar où l'agression allemande nous avait plongés et a refoulé chez eux les Barbares, nous espérons bien qu'on va faire revenir au plus vite les chefs-d'œuvre de nos musées exilés en province loin des cupidités et des bombes qui les menaçaient depuis quatre ans et qu'on nous redonnera bientôt la joie de nous promener au Louvre. Nous croyons savoir qu'on se propose de rouvrir d'abord les salles de sculpture égyptiennes, assyriennes, chaldéennes, grecques et romaines et celles de la sculpture française, où la plupart des œuvres étaient restées sous des abris en madriers ou des matelassements. Cela nous permettra d'attendre plus patiemment la réinstallation, qui sera beaucoup plus longue, des salles de peinture et d'objets d'art.

§

Un autre fruit de la victoire aura été de nous faire rentrer en possession des **collections artistiques de nos régions envahies**, entre autres celles de Lille, Douai, Cambrai, Valenciennes et Saint-Quentin. Les Allemands, ainsi que nous l'avons déjà raconté ici, avaient constitué en arrière de leurs lignes quatre principaux musées de guerre où ils avaient évacués les collections et œuvres d'art les plus précieuses des villes situées dans la zone dangereuse, afin, disaient-ils, de les soustraire aux risques des bombardements — et aussi, sans doute, d'en jouer, au moment des discussions de paix, comme de gages précieux : à Metz avaient été envoyés les Ligier Richier et divers autres statues et objets d'art de Saint-Mihiel, d'Hattonchâtel et d'Etain, les Bastien-Lepage de Damvillers et autres œuvres d'art de la région de Verdun ; à Charleville, des œuvres de la région de Reims, pour la plupart, sculptures françaises des xve et xvie siècles ; à Maubeuge, les célèbres pastels de La Tour du Musée Lécuyer de Saint-Quentin, les vitraux et quelques statues de la collégiale de cette ville, les manuscrits et volumes les plus précieux de la bibliothèque municipale, les débris des collections du Musée de Péronne, détruit par les Allemands en mars 1917 avec

l'hôtel de ville, et des œuvres d'art appartenant à des particuliers ; enfin, à Valenciennes, les œuvres principales du musée de Lille (sauf la célèbre *Tête de cire*, qu'on avait réussi à cacher à temps avec quelques autres pièces précieuses), celles des musées et bibliothèques de Douai et de Cambrai, le célèbre retable de Jean Bellegambe de l'église Notre-Dame de Douai, et des tapisseries, sculptures et meubles provenant des châteaux de la région.

Pour ce dernier musée, les Allemands, — de même qu'ils avaient consacré précédemment aux La Tour évacués à Maubeuge l'ouvrage dont nous avons parlé ici (1), — avaient publié récemment, sous le titre : *Geborgene Kunstwerke aus dem besetzten Nordfrankreich* (*Œuvres d'art sauvées des régions occupées du nord de la France*), un catalogue illustré comprenant 662 numéros, plus la collection des sculptures (au nombre de 88) et des dessins de Carpeaux du musée de Valenciennes ; et comme, avec les Allemands, le pédantisme ne perd jamais ses droits, les rédacteurs du catalogue l'avaient fait suivre d'une longue liste de tableaux dont ils avaient changé les attributions, nous rendant ainsi le service d'éclairer notre ignorance après nous avoir rendu celui de nous conserver ces œuvres. « Désormais », écrivait dans l'*Almanach de la Gazette des Ardennes* de 1918 un des rédacteurs du catalogue de Valenciennes, le Dr Th. Demmler, en énumérant complaisamment ce travail méritoire, « ces pièces seront comme consacrées. On les regardera avec un attendrissement prolongé, comme les mères regardent avec un étonnement sans fin leurs enfants revenant du gouffre de la guerre. Peut-être alors qu'à ces sentiments se mêlera aussi un peu de reconnaissance pour ces hommes qui ont mis tous leurs efforts à la disposition de cette œuvre de sauvetage. Il n'ont pas parlé pour l'art ; ils ont agi, et, soldats dévoués à leur patrie, ils ont su, en même temps, être ceux de l'Humanité. » Quel dommage que les artilleurs qui bombardaient Reims et Arras, les dynamiteurs et les incendiaires de Péronne et de Cambrai, les officiers qui fracturèrent pour les cambrioler, au musée de Lille, les vitrines renfermant les monnaies d'or anciennes et les miniatures, n'aient pas été animés de ce même désintéressement et du même sentiment de leurs devoirs envers l'Humanité ! Ces

(1) V. *Mercure de France*, 16 juin 1917, p. 696. — Dans un récent numéro du *Mercure* (1er novembre dernier, p. 123), M. Maurice Boissard a fait à l'auteur de ce volume prétentieux l'honneur inattendu de lui tresser des couronnes dont il ne manquera pas de s'enorgueillir d'autant plus qu'il aura conscience de les moins mériter. Notre excellent confrère nous permettra-t-il, à nous qui avons eu ce livre de lui faire remarquer que le « soldat réserviste Erhard » n'est nullement le brave territorial qu'il pourrait s'imaginer, exprimant ingénûment et simplement ses impressions devant les La Tour, mais un roublard « Doktor » attaché au corps de réserve de Bapaume, dont l'ouvrage n'est qu'une adroite compilation des écrits français sur les pastels de Saint-Quentin, et qu'en confrontant les textes du « réserviste » Erhard et de M. Barrès pour louer le premier aux dépens du second, il n'a fait, somme toute, que donner la préférence à un démarquage sur son original ?

souvenirs refroidissent singulièrement les sentiments de reconnaissance que nous pourrions avoir pour M. Demmler et ses collaborateurs.

Au moment où nous écrivons ses lignes, on annonce qu'on a retrouvé intacts à Maubeuge les La Tour de Saint-Quentin et à Bruxelles, où elles avaient été transportées en octobre dernier et où, depuis ce temps, elles sont sous la garde du dévoué secrétaire des musées, M. Fiérens-Gevaert, les collections réunies à Valenciennes. Puissions-nous retrouver de même, en bon état et au complet, toutes les autres œuvres évacuées! Notre ministère de la Guerre a, d'ailleurs, créé un Office spécial de recherche des œuvres enlevées par nos ennemis dans les régions qu'ils occupaient et tiendra la main à ce que toutes soient restituées et — nous l'espérons bien — à ce que des indemnités en nature, du genre de celles que nous avions jadis spécifiées ici même (1), s'y joignent pour nous dédommager, au moins en partie, de nos immenses pertes artistiques. Nous avons lu avec plaisir qu'un projet de résolution dans ce sens vient d'être déposé sur le bureau de la Chambre par trois députés, MM. Amiard, Goust et Adrien Dariac, et que l'Académie des Beaux-Arts, de son côté, a, dans sa séance du 7 décembre, émis le vœu que les musées allemands nous fournissent l'équivalent de nos œuvres d'art détruites ou disparues (2).

Les Allemands ne sauraient s'étonner de ces revendications, eux qui ont fini par obtenir du gouvernement bolcheviste de Russie la restitution des vingt-deux tableaux enlevés par Napoléon à la galerie de Cassel, que l'impératrice Joséphine avait vendus en 1814, pour la somme de 940.000 francs, au tsar Alexandre Ier. Il y a, comme on sait, parmi ces toiles, quatre chefs-d'œuvre de Claude Lorrain, représentant les quatre phases du jour : *Le Matin*, *Le Midi*, *Le Soir*, *La Nuit*, « étoffés » de scènes historiques ou mythologiques, une *Descente de Croix* de Rembrandt, des *Animaux au pâturage*, de Paul Potter, une *Réunion d'arbalétriers* de Téniers, une *Marchande de harengs* de Gérard Dou, une *Sainte Famille* d'Andrea del Sarto, etc.

On nous dit que les musées belges n'ont pas souffert; en tout cas, une chose déjà est certaine et a fait battre de joie le cœur de tous ceux qui ont le culte de l'art et du passé : Bruges, l'adorable Bruges, est intacte avec tous ses trésors artistiques.

(1) *Mercure de France*, 1er décembre 1915, pp. 717 et suiv.

(2) Ce vœu se trouve également formulé dans une brochure récemment éditée par les *Cahiers de l'amitié de France et de Flandre* sous le titre : *Appel pour les musées et les richesses d'art de la France et de la Belgique envahies* (Bruxelles, G. van Oest; Paris, G. Crès; Lille, Tallandier; in-18, 140 p.; 2 fr. 50) et qui réunit les opinions de personnalités du monde des arts sur cette question des restitutions à exiger de l'Allemagne.

En attendant les restitutions et justes réparations qui nous sont dues, nous rentrons dès maintenant en possession des **Musées d'Alsace et de Lorraine** : collections publiques de Metz, de Strasbourg, de Mulhouse, de Colmar, où il s'agira de faire rentrer les œuvres que les Allemands en avaient enlevées pour les envoyer au loin, à l'abri des risques de guerre, tels les célèbres Grünewald du musée de Colmar. Mais nous ne retrouverons plus dans cette dernière galerie une œuvre qui en était un des principaux ornements : un *Portrait de jeune femme* de Rembrandt, peint par le maître dans la dernière période de sa vie, vers 1655, et qui, par la largeur et la saveur de son exécution, la beauté de ses tonalités profondes, comptait parmi ses meilleures œuvres (1).

La municipalité de Colmar, ayant conçu le louable dessein d'acquérir, afin d'éviter qu'elle fût dispersée, la riche collection d'antiquités alsaciennes formée par un industriel du pays, M. Spetz, mort peu après la déclaration de guerre, et n'ayant pas en caisse la somme assez considérable (environ un demi-million de marks) nécessaire à cet achat, ne trouva malheureusement rien de mieux que d'aliéner quelques œuvres du musée de la ville, entre autres le Rembrandt dont nous venons de parler. Après l'avoir offert vainement à la Pinacothèque de Munich, elle le céda, moyennant 400,000 marks, à un antiquaire de cette ville, qui, peu de temps après, le revendit un million de marks à un amateur de Stockholm, M. Klas Fahraeus. Là-dessus grand tapage dans les gazettes et revues d'outre-Rhin, surtout à Berlin, où le directeur des Musées royaux, M. Bode, aurait bien voulu annexer la toile aux vingt et un Rembrandt que possède déjà le Kaiser-Friedrich Museum : des plaintes amères, durant tout cet été, ont retenti dans les journaux allemands au sujet de la perte de ce chef-d'œuvre qui, disait-on, faisait partie du patrimoine commun de la nation (2). Aujourd'hui que le musée de Colmar rentre en notre possession, c'est nous qui, à notre tour, déplorons l'exode de ce chef-d'œuvre, qui avait été donné à la ville, en 1842, par un de nos compatriotes, M. H. Lebert. Seule l'entrée au Musée de Colmar des richesses, si précieuses pour l'histoire d'Alsace, de la collection Spetz pourra atténuer ces regrets.

Memento. — La librairie Laurens vient d'inaugurer par un livre sur *Le Musée de Lyon* (*peintures*) une nouvelle série d'ouvrages d'art consacrée aux *Collections publiques de France* et dont le sous-titre *Memoranda* indique le but : laisser un souvenir durable de la visite des musées par un choix des principales œuvres admirées et par une étude succincte qui aura

(1) Il avait été malheureusement rentoilé et restauré, en 1899, par l'impitoyable fourbisseur des musées de Berlin, M. A. Hauser.

(2) Nous avons conté en détail toute cette histoire dans le dernier numéro du *Cousin Pons* (décembre 1918), en l'accompagnant de la reproduction du tableau.

servi de guide dans cette visite. Ce programme a été rempli à merveille, dans ce petit livre (in-16, 64 p. av. 60 gr.; 2 fr.), par le conservateur du musée de Lyon, M. H. Focillon.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES PORTUGAISES

Leonardo Cimbra : *A Luta pela imortalidade*; Renascença Portuguêsa, Porto. — José Teixeira Rego : *Nova Teoria do Sacrificio*; Renascença Portuguêsa, Porto. — Memento.

Au regard de la crise actuelle, qui doit aboutir à constituer définitivement la Conscience humaine sur des bases universalistes, les idées de M. Leonardo Comibra, et spécialement son nouveau livre : **La lutte pour l'Immortalité**, marquent un progrès certain sur tous les systèmes antérieurs, tous plus ou moins entachés de statisme et d'absolutisme. Pour lui, la vie est relation, l'amour est relation, Dieu est la relation de chaque âme avec toutes les âmes. Il réclame, au nom de tout être aspirant par nature à se surmonter lui-même, une mémoire intellectuelle volontaire qui réalise progressivement l'unité entre les multiples composantes de la sensation. Cette mémoire atteint dans l'homme le haut degré de la conscience personnelle.

Or, l'homme emplit désormais les mondes de sa présence, et toutes les irradiations du spectre dessinent dans l'Univers l'image de l'Homme.

Comme on voit, M. Leonardo Coïmbra va plus loin que Bergson, qui superpose en quelque sorte à la mémoire pure une mémoire motrice et biologique, plus loin que Maeterlinck impuissant à découvrir la véritable relation religieuse avec le Mystère. Or, il ne convient pas de placer le Mystère au-dessous de la Conscience, mais de le pénétrer d'une volonté universelle d'harmonie, d'une expressive et totale fraternité.

Dès son premier livre, *Le Créationnisme*, qui était un essai de synthèse philosophique, M. Leonardo Coimbra en arrivait, dans ses conclusions optimistes, à considérer le monde comme une société d'êtres spirituels impérissables.

Dès le début de son nouvel ouvrage, il insiste sur la nécessité de bien comprendre les relations de l'expérience scientifique avec l'expérience esthétique et morale. Celle-ci, du reste, ne peut jamais se séparer complètement de celle-là, et l'Art ne doit jamais devenir un messager, mais simplement une vérité plus profonde.

Les sensations, dit le penseur portugais, valent par elles-mêmes, quand l'attention peut s'attarder sur elles plus longtemps que pour connaître les activités dont elles sont le signe.

Là débute l'Art.

Dans la Science, la route suivie est celle de la sensibilité vers la conceptualisation, pour retourner à la sensibilité et confirmer la signification

intellectuelle des signes sensibles; dans l'Art, le symbole intellectuel (car la Science elle-même est une symbolique) ne vaut que par le fond de richesse sensible qu'il contient.

La Vie, au reste, n'est qu'un continuel mouvement d'action et de réaction.

La Science, dit ailleurs M. Leonardo Coimbra, est dès l'origine une œuvre morale, puisqu'elle nous expose un pluralisme unifié, une harmonie d'êtres sociables.

C'est un effort de la conscience, cherchant, au delà des relations fortuites les véritables relations universelles.

L'Art, respectant la gradation d'êtres que lui indique la Science, cherche une analogie correspondante, une relation sympathique des activités cosmiques. L'art est la Vie *repensée*; il est le complément de la morale; c'est par son intermédiaire que la sensibilité formule ses réclamations d'éternel, organise sa *lutte pour l'immortalité*.

C'est que la volonté de conscience pénètre l'abîme de part en part. La volonté se développe à travers un perpétuel effort d'harmonie.

L'homme voit, observe et choisit : voilà le moment éthique. La volonté morale est née au moment où elle s'est rendu compte de ses trésors et les a trouvés inestimables au regard du monde purement phénoménal. Or, la loi sociale n'est pas autre chose qu'une relation de volontés. Elle est la vérité des démocraties. A la volonté isolée des despotes se substitue la Loi issue des volontés solidaires.

Aussi bien, quand une volonté s'affirme destructive des liens de la sociabilité universelle, le devoir est-il de nous dresser contre elle. Devant le crime allemand, ce devoir fut pour tous les hommes de bonne volonté, pour toutes les nations loyales un ordre divin.

Cette philosophie originale, qui envisage chacun de nos concepts comme un potentiel psychique et qui considère le monde comme une immense théorie d'êtres luttant pour leur immortalité, dans une aspiration éperdue de conscience, nous semble s'adapter mieux que toute autre à l'explication de certains phénomènes du temps présent.

Au centre de ces phénomènes est posé le problème redoutable du Bien et du Mal. Or, d'après M. Leonardo Coimbra, le devoir étant une pure option de la volonté, la morale ne saurait être un système de tabous ou d'impératifs sociaux. Faut-il donc recourir à l'idée d'un péché originel pour expliquer l'existence du Mal? En fait, la connaissance ne suffit pas à assurer la rédemption de l'homme : il y faut le sacrifice volontaire.

Un coup d'œil jeté sur nos origines en compagnie de M. José Teixeira Rego, qui nous propose une **Nouvelle Théorie du Sacrifice**, peut nous aider à fixer quelques notions sur certains points délicats de notre sensibilité collective.

A la lumière des plus récents travaux exécutés dans le domaine de la préhistoire, de l'anthropologie, de l'histoire des Religions, du

folk-lore, M. J. Teixeira Rego étudie les rites du sacrifice dans la tradition des différents peuples et les compare aux mythes religieux, dont ils sont la dramatisation. Or, le sacrifice est universellement répandu. La tradition correspondante doit donc l'être également. Cette tradition est précisément celle du péché originel, et il semble à M. Teixeira Rego qu'elle doive se rapporter exclusivemsnt au changement de régime alimentaire, qui marqua le passage de l'anthropoïde à l'homme véritable. De frugivore, notre ancêtre devint carnivore. Aussitôt certains troubles apparurent dans son organisme; le système pileux, la périodicité sexuelle s'effacèrent; le cerveau se développa, les nécessités de la lutte aiguisèrent l'intelligence. La guerre naquit. Ce fut l'origine du bien et du mal. Ce grand événement aurait laissé des traces aussi bien dans la *Genèse* que dans les traditions orphiques et dans les mystères éleusiniens, dans l'épopée assyrienne de *Gilgamesh* que dans le *Ramayâna*, dans les légendes australiennes que dans les mythes égyptiens ou mexicains.

Aux traditions du Paradis terrestre se mêlent celles du Déluge à titre de châtiment; mais partout le thème de la Chute est le leit-motiv du sacrifice. Parfois la confusion des vocables dans les langues primitives a pu, dans certains mythes comme celui de la *Genèse*, faire substituer l'aliment végétal à l'aliment animal comme cause de la chute; mais il suffit d'étudier attentivement certains détails pour opérer la rectification.

Invariablement le Sacrifice se compose de trois éléments essentiels : 1° le fruit de vie qui représente l'alimentation primitive; 2° la victime qui représente l'animal originellement mis à mort selon les tribus et dont la figure s'est perpétuée dans les totemes; 3° le sacrificateur, l'ancêtre qui mit le premier en usage l'aliment nouveau. Par cet aliment animal, l'homme participait de la nature des dieux : il devenait plus fort; néanmoins l'horreur instinctive de tuer dut contribuer à donner à l'abatage des bêtes un caractère sacré. Pour M. Teixeira Rego la transformation physiologique qui résulta de ce mode nouveau d'alimentation fut si profonde qu'il n'hésite pas à y voir l'origine même de notre espèce. Ces transformations physiologiques durent se trouver complétées par l'invention des boissons fermentées, que l'on trouve également ritualisée dans les religions primitives. L'éminent penseur oublie cependant de rechercher quelles durent être les causes directes de ce changement de régime. A notre avis, le Paradis terrestre, emblème de l'âge d'or et de l'époque frugivore, se rapporte à l'époque tertiaire; l'arrivée des grands froids marqua la suppression brusque des aliments végétaux, récoltés sans peine en toute saison. L'homme dut se faire assassin. Il y gagna des énergies nouvelles : l'habitude du travail, la faculté de s'enrichir, la civilisation, que Rousseau lui-même dénonce encore comme néfaste...

Et depuis lors, il n'a jamais cessé de faire la guerre, tout en gardant la nostalgie des âges de paix paradisiaques.

Memento. — Parmi les prosateurs portugais anciens, Francisco de Hollanda, qui écrivait vers 1540, est l'un des plus originaux. Théoricien d'art, il évoque dans ses *Dialogues sur la Peinture*, naguère transposés en notre langue par M. Léo Rouanet, la grande figure de Michel-Ange. M. Joaquim de Vasconcellos édite aujourd'hui, sous ce titre : *Da Pintura Antigua*, l'ensemble de son œuvre.

Avec son minutieux travail sur *Dom Pedro, 8e roi de Portugal*, M. Cœlho de Carvalho nous ramène vers l'une des périodes les plus agitées de l'histoire de son pays. Nous apprenons ainsi à mieux distinguer les raisons qui ont empêché l'unification des peuples ibériques. M. Carlos Salvagem, dans *Entre Giestas*, drame rural en trois actes, peint la vie des humbles de la terre, et fait parfois songer à Valle-Inclan. L'œuvre est pleine d'un âpre charme.

M. Ezequiel de Campos se consacre aux questions économiques dans la revue *Pela Grei*, et publie une étude éminemment démonstrative : *A Evoluçâo e a Revoluçâo agraria*, qui mérite d'être méditée longuement.

M. Antonio Sergio, dans *O Ensino como factor do Ressurgimento nacional*, préconise de nouvelles méthodes d'enseignement.

De son côté, M. Ribera Rovira, détaille dans la préface autobiographique de son recueil de sonnets catalans intitulé *Solitaris* les raisons de gratitude qu'il garde aux grands lyriques et penseurs portugais du XIXe siècle, artisans premiers de sa culture. Le Portugal reste un grand facteur de civilisation, en dépit de ses crises périodiques.

PH. LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Les Discours de Guillaume II pendant la guerre, recueillis par Mme Mering, Bossard, 1 fr. 80. — Céline Fallet : *Notes d'une internée française en Allemagne,* Berger-Levrault, 3 fr. — Paulo Osorio : *Le Portugal et la Guerre*, Payot. — Capitaine Thobic : *La prise de Carency*, Berger-Levrault, 10 fr. — André Schmitz : *Sous la rafale*, Bloud et Gay, 1 fr. 50. — Charles Delacommune : *L'Escadrille des Eperviers*, Plon, 4 fr. 50. — Henry Ruffin : *La Ruée,* Edition de la Sirène, 12 rue de la Boétie, 4 fr. 50. — Paul Hamelius et Van der Linden : *Anglo-Belgian Relations*, Constable, 2 s. 6. d.

Le recueil de Mme Mering, **les Discours de Guillaume II pendant la guerre**, complétera de la façon la plus précieuse le livre classique qu'avait donné, il y a quelques années, M. Jules Arren : *Guillaume II, ce qu'il dit, ce qu'il pense*. Et à vrai dire, il y aurait place, à titre de complément d'information, pour un troisième volume, car ces deux ouvrages sont loin de contenir tout ce qu'a dit ou écrit le kaiser, ou même seulement ses principales allocutions. C'est ainsi que le livre de M. Arren ne donnait pas son petit discours au baptême du yacht *Hohenzollern*, qui est peut-être la plus jolie chose qu'il ait dite, de même que le recueil de Mme Mering ne reproduit pas la proclamation aux populations de la Prusse occi-

dentale envahie du mois de septembre 1914 qui, dans sa note douloureuse et grondante, est un morceau faisant vivement impression.

Tous les Hohenzollern ont eu le don de la parole, et il y a, même de « l'inoubliable grand-père » des harangues fort bien tournées ; mais aucun n'a été à ce point de vue à la hauteur de Guillaume II ; l'éloquence de ce dernier des kaisers était vraiment de premier ordre : il connaissait son talent et aimait à le montrer, réussissant aussi bien le discours d'apparat que la conférence familière et l'envolée lyrique que le sermon sur texte de l'Evangile. Tout ce qui sortait de sa bouche était personnel et brillant, sans rien de la banalité nauséeuse des harangues officielles, et l'on comprend les acclamations qui accueillaient ses moindres paroles.

Tout orateur est un peu acteur, surtout un orateur impérial qui ne parle que dans le fracas des salves, des cloches et des hourrahs ; il ne faudrait donc pas juger le kaiser uniquement sur ses harangues ; de plus le génie oratoire a ses limites, et aussi ses tares, contre-partie forcée de ses mérites propres ; néanmoins on peut, à travers ses innombrables discours, voir assez nettement Guillaume II. Ce qui domine chez lui, c'est l'orgueil : orgueil du souverain de droit divin qui croit à sa mission royale et n'admet chez les autres que le devoir d'obéir, orgueil de l'Allemand qui regarde la race germanique comme investie d'un pouvoir absolu sur l'univers et toutes les autres races comme faites pour servir le *Herrenvolk*, orgueil du chef de guerre qui ne croit qu'à la force des sabres et des canons et qui n'estime la science, l'art, et la pensée que dans la stricte mesure où ils peuvent être utiles à cette force brutale. Et la question bien délicate qu'on peut se poser est de savoir jusqu'à quel point cet orgueil était sincère, et où commençait le cabotinisme oratoire. Au fond, croyait-il vraiment qu'il était l'oint du Seigneur et que son peuple n'avait aucun droit ? et que tout ce qui était allemand était supérieur à tout ce qui n'était pas allemand ? croyait-il seulement à la force invincible de son armée ? l'insistance qu'il mettait à la proclamer au fur et à mesure qu'on s'approchait de la guerre (il savait bien, lui, qu'on s'en approchait) suffirait à en faire douter.

Si Guillaume II est un jour extradé et jugé, peut-être le verrons-nous sous un jour lamentable, dégonflé de tout cet orgueil qui lui inspirait des phrases si hautaines, avouant sa faiblesse, cherchant à rejeter ses torts sur ses serviteurs. Déjà sa fuite en Hollande est bien vilaine. S'il avait eu l'âme vraiment grande, il aurait cherché la mort sur le champ de bataille, et si la mort n'avait pas voulu de lui, comme elle ne voulut pas de Napoléon III à Sedan, il serait rentré à Berlin et aurait fait la paix entouré de son peuple, au risque d'être insulté ou écharpé par lui ; l'attitude eût, du moins, été digne ! Sa fin n'est pas seulement la banqueroute de la monarchie absolue et du

militarisme professionnel, c'est aussi la faillite de la grande éloquence : on peut être un orateur puissant et n'être qu'un bien pauvre homme.

Ceux qui affectent, déjà, de ricaner de la littérature de guerre ont tort : on ne se lassera jamais des documents psychologiques ; et dans leur nombre ceux émanant des évacués et des internés seront aussi précieux que ceux provenant des combattants ; davantage même, en un sens, puisqu'ils nous renseigneront aussi sur l'état d'âme de nos ennemis. C'est ainsi que les **Notes d'une internée française en Allemagne**, de Mlle Cécile Fallet, nous montrent à merveille comment se conduisaient les Allemands au moment de la déclaratton de guerre.

Cette dame, institutrice libre en Pologne, avait eu l'idée fâcheuse de quitter Paris le 30 juillet pour regagner Radom, sa résidence, et était arrivée à la frontière russo-allemande juste peur se la voir fermer par la déclaration de guerre ; elle reflue sur Berlin et de là gagne Francfort. Quand elle y arrive, la nouvelle de la déclaration de guerre à la France a été publiée ; c'est la chasse aux prétendus espions qui fait rage ; la foule envahit pendant la nuit l'hôtel où elle est descendue ; elle s'habille à la hâte, se sauve par les cuisines, court au consulat de France (on se croirait vraiment à Fez, lors des massacres d'avant l'occupation) ; le lendemain matin, comme elle a commis l'imprudence de quitter cet asile pour aller prendre une tasse de lait dans une crémerie voisine, la populace reparaît : « Je reçus pour ma part, dit-elle, force coups de poing. » A grand peine elle regagne le consulat, mais le soir il faut le quitter ; elle se réfugie chez des Français qui habitent la ville. Des policiers arrivent. Comme les papiers sont en règle, ils se retirent. D'autres policiers surviennent au bout d'un moment, suivis par une foule surexcitée ; on parvient à les satisfaire, mais la foule s'obstine : il faut, à 3 heures du matin, descendre dans la rue noire de monde et pleine de cris, prouver qu'on n'est pas des Russes ; la police remmène ces pauvres gens au consulat, puis le soir les entasse dans un train à destination de la Suisse. Est-ce le rapatriement ? Ce serait trop beau ! Le train (le consul de France doit un moment monter dans un vagon à bestiaux !) s'arrête à Donaueschingen où tout le monde est interné. Ce n'est que le 24 septembre que Mlle Fallet peut passer en Suisse ; heureusement son séjour à Donaueschingen avait été adouci par la princesse de Furstenberg, grande dame autrichienne qui avait son château tout près de là.

Assurément, il y a eu des odyssées plus douloureuses que celle de l'auteur, mais c'est justement parce que son cas doit être regardé comme moyen qu'il peut servir à mesurer la brutalité de la foule, la malveillance de la police, la dureté des autorités civiles et des sim-

ples passants, l'un d'eux disant par exemple : « Si j'étais le maître, je placerais des bombes sous tous ces baraquements, et je ferais sauter tous ces Français ! » Il y avait là un millier environ d'évacués inoffensifs, surtout des femmes. Je serais bien étonné qu'un Allemand de nos camps de concentration ait entendu un seul propos de ce genre en France !

Le livre contient d'autres notes, celles des vieux parents de l'auteur restés à Damvillers (Meuse) sous l'occupation allemande et emmenés en Allemagne. Il y a là également des détails navrants. Les Allemands ont trouvé moyen de déshonorer la guerre.

HENRI MAZEL.

§

La guerre a jeté le trouble à travers trop de conceptions préétablies pour que les discussions ne se prolongent pas longtemps sur ses causes et sur ses conséquences.

Sans doute, la philosophie ne peut manquer de se trouver elle-même révolutionnée, puisque la victoire des Alliés a marqué l'ascendant des forces morales, agissant au nom d'une conscience universelle supérieure à la notion d'Etat souverain. Et l'on ne peut éviter d'apercevoir, à plus ou moins longue échéance, le rôle occulte et décisif fortuitement rempli par les impondérables, et spécialement par ce que j'appellerai le génie collectif des groupes humains naturels. En l'espèce, chaque fois que les hommes s'assemblent autour d'une idée, ils organisent une sorte d'être moral, à figure de divinité, dont les manifestations intelligentes ou affectives sont tout autre chose que la somme des qualités individuelles des membres du groupe. Comme en chimie, le produit de la combinaison révèle des caractères propres, très différents de ceux des éléments qui le composent.

L'âme nationale, produit d'aspirations séculaires, est un agrégat de cet ordre, et cet agrégat doit pouvoir agir pour son compte, en dehors même du contrôle direct de la conscience individuelle. Le génie collectif se suscite des défenseurs, requiert lui-même ses moyens de salut, provoque les sacrifices, puise, dans son union avec les grandes Idées souveraines, de quoi purifier et fortifier ses énergies. Les peuples sentent cela instinctivement, quand l'élite reste sceptique et profère, sans y croire, les mots éloquents qui soulèvent les foules.

Ainsi le Portugal s'est senti porté spontanément, dès le début de la guerre, du côté des Alliés. Les traditions de chevalerie lui en faisaient un devoir impérieux, encore qu'il n'eût aucune revendication directe à formuler. Et son désintéressement absolu, dans les mobiles qui le conduisirent à l'intervention restera pour lui un incomparable titre de gloire.

Paulo Osorio y insiste à bon droit dans sa récente brochure **Le Portugal et la Guerre.** « Tous les paysans de Portugal, dit-il, aiment avec une ardeur presque farouche la liberté et la justice, et, s'il y eut quelques faiblesses, ce n'est pas au peuple qu'il convient de les attribuer.

« Le Portugal n'aspire pas à avoir d'autres frontières que les siennes ; il se bat pour le Droit sans plus. »

Et cela aurait dû provoquer de notre part une certaine attention reconnaissante, dont il ne semble pas que nous ayons suffisamment fait preuve. Nous avons bien quelques excuses.

Cependant, malgré son renom vrai ou faux de germanophilie, l'actuel gouvernement portugais s'est vu obligé de poursuivre la coopération militaire avec les Alliés. Le peuple n'aurait probablement pas toléré une désertion. Et voilà ce qu'il importe de savoir et de faire connaître : l'intime communion de l'âme portugaise avec l'idéal de justice et de liberté proclamé par les Alliés, et le sacrifice qui en est résulté sur les champs de bataille. Car les Portugais ont vaillamment lutté sur notre front du Nord et, s'ils ont dû céder le terrain, c'est après s'être fait décimer par des forces dix fois supérieures.

Hélas ! le coup d'Etat de décembre était peut-être bien un peu responsable de l'affaiblissement des effectifs, mais, en cette guerre des peuples, c'est l'âme des peuples que nous devons d'abord chercher à pénétrer. L'âme portugaise n'a jamais cessé de croire en la France et c'est là, pour nous, l'essentiel. Ceux qui ont pu se laisser prendre momentanément aux fourbes agissements de l'Allemagne le regretteront vite, à n'en pas douter, et, au surplus, la pensée portugaise, grâce au talent original de M. Leonardo Coïmbra, s'apprête à donner philosophiquement sa formule propre dans le sens des activités morales de la race, et très à l'écart, par conséquent, des spéculations germaniques toutes plus ou moins limitatives de l'expansion indéfinie de la Conscience.

PHILÉAS LEBESGUE.

§

Bien qu'il y ait là un ouvrage surtout militaire, — c'est-à-dire technique, — on pourra s'intéresser, et pour cause, au volume publié par le capitaine Thobie sur **la Prise de Carency** par le pic et la mine, travail illustré de photographies nombreuses, de plans, schémas, cartes, et qui peut aider à comprendre quels furent les tracas, labeurs et difficultés de l'entreprise. Le récit du capitaine Thobie est d'ailleurs précédé d'une longue suite de chapitres de considérations générales sur l'organisation du front et les travaux mis en usage par la guerre actuelle. C'est la préparation des attaques et l'instruction des troupes envoyées temporairement à l'arrière ;

une étude des engins, — de la machinerie qui débite les boiseries de tranchées; l'agencement d'un secteur défensif et les divers procédés de l'ennemi; son système de fortifications du côté d'Ablain Saint-Nazaire, le fond de Buval, Notre-Dame de Lorette, — à côté de considérations sur la guerre de siège, les mines et contre-mines, les grenades offensives et défensives, l'artillerie employée. Avec l'hiver, c'est la lutte contre la boue, la gelée qui finissent par tout abîmer et détruire. L'auteur parle enfin des ravages faits par les obus selon leur nature, leur poids, le calibre; des travaux dont les Allemands avaient couvert Carency, ainsi que des différents types d'abris ou refuges; du rôle du périscope, des postes de guetteurs, des fusées éclairantes, etc...

Mais nous arrivons à l'affaire même et au véritable siège que dut subir Carency, village caché au creux des collines d'Artois, à 15 kilomètres environ au nord d'Arras et au sud de Notre-Dame de Lorette, dont il est séparé par Ablain Saint-Nazaire et par un petit bois. Les deux vallons de Carency et d'Ablain Saint-Nazaire, où coule un ruisseau, se réjoignent à l'est de Souchez, à proximité du château de Carleul dont les abords sont très marécageux. Carency s'étend le long de la route de Souchez à Villers-au-Bois; un îlot de maisons s'en détache au sud comme un bastion avancé et un autre au nord. L'ancien château et l'église sont au centre, près d'un calvaire. Les Allemands qui occupèrent Carency en 1914 s'y étaient véritablement fortifiés et il fallut tout un siège pour s'emparer du lieu. Après divers combats, la fin d'octobre et le mois de novembre furent employés à organiser les positions : cote 124, bois des Alleux, Villers-au-Bois, bois de Bouvigny. On peut passer sur les travaux effectués, mais dès la première quinzaine de décembre l'attaque de vive force fut décidée. On dut constater cependant l'insuffisance des préparatifs; le mauvais temps, les dispositions prises par l'ennemi ne permirent pas d'avancer. Le combat qui devait reprendre le lendemain fut ajourné. Les troupes occupaient toutefois les abords de Carency où l'on découvrit une mine dans une des maisons; d'une autre on pensa établir une galerie jusqu'aux lignes de l'adversaire. Mais surtout on prépara l'attaque régulière après l'échec de l'attaque brusquée. Il y eut pourtant une tentative encore des chasseurs alpins, entre « les onze arbres et le bois de Bertonval »; les travaux ensuite continuèrent et l'on commença la guerre de sape, la vie de taupes qu'il fallait mener, creusant, fouillant les terres, malgré la pluie, le bombardement. « Les hommes de corvée, les guetteurs ont de l'eau souvent jusqu'à la ceinture. De temps à autre un coup de main est décidé. On fait exploser une, deux, trois mines, mais dont les ravages ne répondent pas toujours aux espérances des nôtres. L'ennemi du reste creuse de son côté, poursuit un travail de contre-mines qui l'amène

souvent au voisinage de nos lignes, tant qu'il faut prendre des mesures immédiates. Des travaux analogues sont exécutés sur divers points au sud de Carency. Des fourneaux préparés font explosion, et nuit et jour on échange des bombes, des raquettes. » Je passe sur nombre d'indications, de détails relatifs aux travaux. Au commencement de mai 1915 on prépara neuf fourneaux dans la région dans la perspective d'une attaque générale. Les Allemands nerveux, inquiets ou prévenus, bombardèrent nos lignes pendant une heure, mais sans produire les dégâts qu'ils devaient souhaiter. Les voitures qui amenaient les explosifs pendant ce temps s'étaient égarées et ne parvinrent qu'avec un fort retard. Le 9 mai, « notre artillerie commença ses ravages dès 6 h. du matin, obus de 75, de 120, de 155, de 220 tombent donc sur les lignes adverses. Le roulement sourd et continuel des départs se mêlait au déchirement terrible et formidable des éclatements. Le déchiquetage des défenses commença, — les piquets volant en l'air, les fils de fer giclant en morceaux dans toutes les directions. On vit en même temps les parapets des tranchées allemandes disparaître ; les sacs à terre des revêtements, des pare-éclats s'écrouler, obstruant les boyaux de communication. Une épaisse fumée de mélinite, mêlée à de la poussière, s'élevait des lignes ennemies. Tout à coup le sol trembla; des gerbes épaisses de terre et de craie montaient dans l'espace, retombant en un fracas terrible. Les unes après les autres les mines faisaient explosion et pendant vingt minutes des entrailles de la terre jaillirent la démoralisation, la terreur et la mort. » Après quatre heures de cette préparation intensive l'artillerie allongea son tir et les fantassins se jetèrent à l'assaut. Mais la défense fut médiocre. Le village avait été si bien marmité, retourné, pilé et repilé qu'on en eut vite raison. Les organisations voisines de Carency furent enlevées peu après, et huit mines sautèrent encore sur le reste du front ; on se battit du 9 au 13 octobre et toute la position fut enfin emportée. Le récit du capitaine Thobie, qui se termine par quelques considérations sur le rôle de la fortification de campagne, a l'intérêt de sa précision même. C'est une démonstration militaire, apportant des faits précis, en vue de tel résultat à obtenir, — et qui se trouve atteint. Mais en même temps c'est une bonne page d'histoire et qui mérite de demeurer dans les fastes de la grande guerre qui s'achève.

De M. André Schmitz, on lira encore avec intérêt un curieux volume de souvenirs : **Sous la Rafale**, où l'auteur donne une suite d'histoires, d'aventures surtout personnelles et se rapportant aux premières années du conflit. C'est la marche du côté de Longwy, où les troupes se trouvent sous le feu de l'adversaire ; le combat de Tillancourt (31 août 1914, et l'expédition qu'il doit entre-

prendre comme agent de liaison ; le combat de Fossé, dans les Ardennes (31 août) ; l'affaire de Villers-aux-Vents (5 sept.), bombardé, mitraillé par l'ennemi, où il doit porter des ordres sous les rafales, et se trouve renversé de son cheval, tant qu'il doit prendre rois mois de repos. Je citerai encore le combat de Boureilles (fév. 1915), où les troupes sont enfermées derrière un véritable barrage d'obus ; des épisodes de l'attaque de Vauquois, — et dont le détail est bien un monde d'horreurs. Il y a d'autres récits et de même quelques dissertations. L'auteur, qui est un croyant et servait dans les dragons, avait passé dans l'infanterie dès les débuts de la campagne pour jouer un rôle plus actif dans la guerre. Son livre qui raconde des épisodes se rapportant aux premières années du conflit montre surtout, implicitement, la supériorité de la préparation et de l'organisation chez l'ennemi, — qui avait tout prévu pour cette guerre, tant qu'on peut toujours s'étonner qu'avec de tels avantages, il ait en somme si mal réussi.

Chez Plon, M. Charles Delacommune publie des « impressions vécues de guerre aérienne », **l'Escadrille des Eperviers**, suite d'épisodes qui nous transportent à Nancy, sur la Somme, en Champagne, à Verdun. Le récit est rapide, nettement tracé et note bien des choses curieuses. C'est le premier raid que l'auteur se trouve effectuer en escadrille au-dessus de Metz; les combats au voisinage de Nancy; l'expédition sur le Rhin, à Carlsruhe, où l'on envoie 45 bombes en représailles du massacre de Bar-le-Duc, mais où plusieurs appareils restent aux pattes des Allemands ; le bombardement de la grosse Bertha qui démolit, à Nancy, la moitié d'un petit hôtel dont les locataires restent sous les décombres. — L'escadrille se rend sur la Somme et l'auteur raconte une expédition derrière Péronne pour bombarder les lignes ennemies ; une conversation curieuse avec des pilotes du camp anglais ; plusieurs aventures et combats ; plus tard il se trouve en Champagne et c'est le raid sur Essen, et le volume s'achève au voisinage de Verdun. La relation de M. Charles Delacommune est agréable à lire, et l'on peut d'ailleurs noter qu'avec quelques publications de ce genre nous avons chance d'apprendre l'argot du métier.

Une des premières relations des faits de la période 1917-1918 a été donnée par un correspondant de guerre, M. Henry Ruffin : **la Ruée** ou *l'histoire d'une déception*. — Le récit assez fragmenté commence aux portes de Lens sur la fin de juin 1917 et montre que l'attaque anglaise de ce côté n'était que du « camouflage », la véritable offensive de nos alliés devant se produire en Flandre. Mais c'est là que fut tué le correspondant du *Petit Parisien*, Serge Basset, atteint devant la ville et qui mourut tandis qu'on l'emportait. Les tommies ensuite se préparèrent à l'attaque en donnant une re-

présentation théâtrale; puis les troupes qui avaient combattu à Messines et à Wytschaete se portèrent en avant. L'ennemi avait essayé bien inutilement de découvrir les projets des Anglais; gêné par leur aviation, il dépensa inutilement des tonnes de projectiles. Le canal de l'Yser fut bientôt franchi; les défenses allemandes se trouvèrent emportées, puis le village et la crête de Pillekem ; les tanks passèrent même le Steenbeck, tandis qu'un corps du centre atteignait Saint-Julien après de durs combats. Mais l'ennemi reçut des renforts; le mauvais temps aussi le favorisa et vint empêcher le développement de l'attaque. — Le 20 septembre fut donnée ensuite la bataillede la route de Messines. Le canal d'Ypres-Comines jusqu'à la voie ferrée Ypres-Staden fut emporté et l'on fit plus de 2000 prisonniers, — malgré une dizaine de blockhaus bétonnés, ce que les Anglais appellent des « boîtes à pilules » (pill-boxes). Ce fut ensuite le combat du bois du Polygone, où il ne resta que des vestiges d'arbres,se profilant sur le ciel « comme des bois de potences », et qui fut enlevé le 27 septembre. Enfin on emporte Broodzinde, au moment même où se déclanchait une attaque de l'ennemi (4 octobre) et où l'on fit 4500 prisonniers. La ligne des hauteurs dominant Ypres était enfin conquise. — M. Henry Ruffin décrit ensuite le champ de bataille du côté de Poelcapelle et de Langemarck, où l'on s'était déjà battu antérieurement. On enleva enfin la crête de Paschendaele qui commande tout le pays, et la grosse tour du lieu (6 novembre) ; mais la pluie se remit à choir, comme il est d'usage dans nos pays du Nord au mois de novembre, et du reste il fut remarqué que dans la dernière affaire l'armée canadienne qui avait surtout donné n'avait fait que peu de prisonniers. — L'intérêt avait passé du côté de Cambrai, dont l'assaut fut préparé judicieusement et donné le 2 novembre avec des tanks, à la stupéfaction de l'ennemi. La ligne Hindenburg fut même enfoncée; mais la brèche qui se trouva ouverte dans la tranchée de Rumilly se referma de suite. Les Allemands pour répondre à l'attaque anglaise entreprirent de « couper le saillant » qui ébréchait leur ligne. On les arrêta; les tommies, une division de la garde, des cavaliers hindous,même des pionniers américains enchantés de faire le coup de feu se mirent sur son passage appuyés par les tanks. Mais l'affaire de Cambrai, la prise de la ville, du coup dut être remise.

Ce fut enfin l'offensive du printemps de 1918. L'affaiblissement de l'armée anglaise d'une part, la défection russe de l'autre rendirent possible cette ultime ruée sur laquelle comptèrent les Allemands et qui du reste faillit bien réussir. Il est trop tôt encore, sans doute, pour faire un historique même succinct de la dernière année de la guerre et la relation de M. Henry Ruffin en trace seulement le schéma. L'offensive allemande commença les 20-23 mars sur le front anglais.

Au matin de l'attaque, les canons à longue portée de l'ennemi commencèrent à tirer sur Albert, Péronne, Noyon, tandis que les obusiers et pièces de campagne bouleversaient les lignes. Les tranchées anglaises à peu près détruites, l'assaut fut donné de la Scarpe au sud de la Fère — soit sur 80 kilom., — par un brouillard qui d'ailleurs gêna beaucoup la défense. On nous décrit à ce moment l'organisation de l'offensive allemande qui se croyait très sûre de tout emporter, grâce surtout à des renforts continuellement amenés et qui permettaient des attaques en vagues denses et successives. Il y eut des endroits où les Anglais durent se battre cinq contre dix-sept, selon ce qui a été calculé. La nuit même les combats continuaient, comme pratique l'ennemi lorsqu'il se sent en forces. Il fallut dès lors évacuer le saillant de Cambrai, organiser la retraite, l'évacuation du matériel, etc... Du côté de Noyon, l'armée française fit digue, heureusement, ne céda que peu à peu. Mais la route était ouverte sur l'Ile-de-France. Dans la brèche énorme qui se trouvait pratiquée — brèche qui mesurait près de 3c kil. — deux divisions françaises seulement se trouvaient opposées aux forces allemandes. On reprit Tergnier, mais il fallut reculer à Noyon qui fut occupé de nouveau. Toutefois la ligne de l'Oise tint ferme, tandis que les Anglais barraient la route d'Amiens. Le flot brisé s'étala du côté de Saint-Omer, sur la Lys, vers Merville, Steenwerk, Bailleul, les monts de Flandre. L'offensive allemande atteignit Clermont, Château-Thierry, vint battre Compiègne et Crépy-en-Valois. Mais ensuite ce fut le reflux, la poussée des nôtres, qui devaient reconduire l'adversaire vaincu jusqu'aux limites du territoire.

Le récit de M. Henry Ruffin résume en somme les événements qui ont marqué les premiers mois de l'année qui s'achève et mérite de prendre date. C'était cette fois le dernier effort de l'ennemi.

CHARLES MERKI.

§

L'appariton d'une histoire des **Anglo-Belgian Relations** est opportune au moment où il est plus nécessaire que jamais de fixer l'opinion sur des points d'histoire politique mal connus. Les deux professeurs de l'Université de Liége : M. Paul Hamélius et M. Herman Van der Linden qui l'ont écrite en collaboration montrent clairement comment la neutralité de leur patrie est sortie, au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, du concept politique connu sous le nom d'équilibre européen. Rien de plus opposé au projet moderne d'une Société des Nations que cette combinaison qui subordonnait l'existence des petits Etats aux intérêts d'une demi-douzaine de grandes puissances et les réduisait au rôle lamentable de tampons. Les événements ont prouvé qu'il suffisait de l'ambition d'une de ces puissances pour

faire de leurs protégés des victimes et pour renverser les barrières peu résistantes qu'ils opposaient aux agresseurs. Pour eux-mêmes, comme pour leurs voisins pacifiques, la faiblesse constitutionnelle des Etats neutres est un danger. Le problème de l'avenir sera de garantir d'une manière effective leur sécurité. Comment ? Les auteurs s'abstiennent de l'indiquer ; ils se contentent de faire observer que la neutralité belge est morte et enterrée et qu'aucune puissance humaine ne peut ramener l'atmosphère de confiance relative dans laquelle elle naquit après 1830, sous les auspices de Talleyrand et de Palmerston. Le maintien de la neutralité belge est une question qui préoccupe beaucoup de bons esprits effrayés par le projet de Société des nations préconisé par le Président Wilson. La démocratie belge accepte le projet Wilson, mais d'autres éléments semblent préoccupés d'obtenir pour leur pays un régime de faveur et d'exception qui le laisserait à l'écart de l'universalité et de l'harmonie de l'union internationale. En revenant à la neutralité, ils espéreraient éviter à leur pays les obligations communes de l'assurance contre la guerre, et lui ménager éventuellement un terrain d'entente avec les autocraties armées de Prusse et d'Autriche dont ils n'osaient pas prévoir le renversement et la disparition. Il est probable que de profondes modifications de l'équilibre politique se produiront en Belgique, après la libération de son territoire, et les esprits alarmés qu'intimidait encore le prestige de l'autorité monarchico-religieuse qui a déchaîné la guerre, auront pu constater la vanité de leurs craintes. Il n'y a plus ni à admirer ni à redouter le poing ganté de fer du Kaiser et son vieux dieu boche. La Belgique neutre leur doit ses deuils et ses ruines. La démocratie anglaise, les républiques de France et d'Amérique seront des associées à qui la nation belge pourra unir ses forces matérielles et morales sans souci de la protection de traités dont la garantie fut si complètement illusoire. Il y aura, en Belgique, des souvenirs de l'invasion avec lesquels il faudra compter avant que puisse être rétablie la prépondérance politique des partis qui gouvernaient avant la guerre. Les deux professeurs liégeois n'abordent pas ces sujets ; ils font œuvre d'historiens impartiaux, mais leur livre prête à réfléchir sur les problèmes économiques et politiques de l'heure présente et de demain.

HENRY-D. DAVRAY.

A L'ÉTRANGER

Allemagne

LEUR LINGE SALE. — Sous l'œil amusé de l'Europe, les Allemands lavent leur linge sale en famille. Ayant vu sombrer d'un seul coup toutes leurs espérances, ils se demandent comment un si affreux

malheur a pu s'abattre sur leur tête. Pendant quatre ans ils s'étaient grisés de succès éphémères et jusqu'au dernier moment ils avaient cru que leurs appétits démesurés pourraient enfin être satisfaits. Quel réveil après tant de rêves ambitieux et comme leur vanité doit souffrir de se voir si méprisés alors qu'ils s'étaient crus si grands ! Maintenant qu'il s'agit de liquider le compte terrible de la guerre, il n'y a plus personne qui veuille en endosser la responsabilité, personne qui soit à la hauteur de cette tâche éminemment délicate qui consisterait à ramener le pays à la position modeste du spéculateur maladroit forcé de payer ses dettes. Dans le désarroi général, les dirigeants d'hier et ceux d'aujourd'hui n'ont rien trouvé de mieux que de se chamailler à cause de leur infortune. D'autres nations ont connu la défaite ; elles ont su la porter avec dignité et ne songer qu'au relèvement de la patrie. L'Allemagne dans le malheur nous apparaît encore plus vile que quand nous la voyions vautrée dans son insolente prospérité.

L'insuffisance notoire de ses nouveaux gouvernants, compromis comme leurs prédécesseurs dans l'entreprise de conquête, n'a fait qu'envenimer le débat. Un Scheidemann, un Solf n'avaient aucune qualité pour faire place nette et pour dégager la « République allemande » des conpromissions anciennes. Quand on leur parle du passé, ils n'en répondent pas moins qu'ils n'y sont pour rien et qu'ils ignorent aussi bien comment fut engagée la guerre que la façon dont elle fut conduite.

Comment fut engagée la guerre, c'est cependant ce qu'il importe d'expliquer au peuple allemand, si l'on veut qu'il juge raisonnablement la situation que la défaite a créée pour l'Allemagne. Kurt Eisner l'a compris et il a fait paraître à Munich le rapport Lerchenfeld, dans l'espoir de susciter à Berlin la publication d'autres documents qui éclaireraient l'opinion sur les responsabilités du gouvernement impérial. A Berlin, on s'est contenté de nommer une commission, en protestant contre le gêneur qui complique le problème de la paix en soumettant à la discussion des pièces secrètes qui n'auraient jamais dû sortir des Archives. Au lieu d'accepter la lumière qui pouvait contribuer à l'apaisement, on cria haro sur le baudet. Le *Vorwaerts* fut le premier à fulminer contre son ancien collaborateur. Il le traita d'intellectuel, d'amateur porté au pouvoir par les gens de lettres de Schwabing. Pour le ridiculiser, il osa imprimer (2 décembre) que toutes les salles de rédaction furent secouées de rire, lorsqu'on apprit, le 8 novembre, qu'Eisner était devenu président du ministère bavarois et il ajoutait que ce rire s'était propagé « jusqu'à la composition et dans les salles des machines ». Erich Kutner lançait dans le même journal une accusation destinée à compromettre l'activité d'Eisner. Il lui reprochait d'avoir jugé, dès le 28

juillet 1914, la guerre inévitable, en raison de l'intervention imminente de la Russie. Eisner eut beau répondre, dans la *Freiheit* du 30 novembre, qu'il ne vit clair en effet que le 3 août 1914, mais que depuis cette date sa certitude de la volonté belliqueuse de l'Allemagne resta inébranlable, son contradicteur ne le traita pas moins de « socialiste le plus compromis de toute l'Allemagne » et le *Lokal-Anzeiger* lui décocha cet élégant compliment qu'il se comporte « comme un taureau dans une boutique de porcelaine ».

Pour caractériser le dictateur de Munich, M. Theodor Wolff écrivait dans le *Berliner Tageblatt* du 2 décembre :

Kurt Eisner possède, comme l'Homère de la légende, une chevelure bouclée et une bouche pleine de chansons, mais, si l'on veut bien s'en tenir au sens purement corporel, il n'est pas aveugle. On peut certainement être, comme lui, d'avis que quelques personnalités qui ne sont pas tout à fait qualifiées exercent leur activité dans politique étrangère. Ce ne serait par exemple pas une idée très heureuse de nommer secrétaire d'Etat M. David, actuellement malade, lequel, malgré son intelligence indiscutable, essaya de démontrer, durant quatre ans, que la direction impériale allemande, pendant les mois de juillet et d'août 1914, était aussi innocente que l'enfant qui vient de naître. Mais Eisner qui, pendant le malencontreux été de 1914, fut également en proie à l'enthousiasme belliqueux, possède, moins que tous les autres, ce calme jugement critique qui fait partie de l'art pratique de gouverner.

Quoi qu'il en soit d'une appréciation destinée à démolir une personnalité dont l'activité paraît gênante, il semble bien que le gouvernement révolutionnaire de Munich soit parvenu à contourner plus habilement les difficultés de la situation présente que le Directoire à six têtes qui s'est arrogé le pouvoir à Berlin.

En attendant que la commission présidée par M. David ait opéré un savant triage dans les papiers de la Wilhelmstrasse, les hommes qui étaient au pouvoir en 1914 se sont mis à parler. Leur intervention, aussi maladroite qu'inopportune, n'a fait qu'envenimer la discussion, en montrant, une fois de plus, que l'Allemagne était dirigée par une clique irresponsable, dont l'influence s'est exercée sur tous les domaines, avant et pendant la guerre, sans qu'il soit possible de déterminer exactement la part prise par l'un ou par l'autre dans l'entreprise dont on se promettait un si joli butin. M. de Bethmann-Hollweg, en faisant une déclaration à la *Gazette générale allemande*, qui s'appelait avant la Révolution la *Gazette de l'Allemagne du Nord* (27 novembre), a répété docilement ce qu'il avait dit maintes fois au Reichstag, alors qu'il était chancelier. « Pénible mesquinerie », lui a répondu la *Gazette de Francfort* du 28, et le *Berliner Tageblatt* du 27 n'a pas craint de dire que, du moment que M. de Bethmann avait considéré la violation de la Belgique comme une injus-

tice, son devoir était de s'en aller. On peut seulement regretter que la feuille radicale n'ait pas formulé ce vœu dès après le 4 août 1914.

M. Zimmermann, alors sous-secrétaire d'Etat à l'office des Affaires étrangères, a fourni à la même *Gazette allemande* (29 novembre) des explications embrouillées qui tendent à démontrer que le gouvernement impérial avait déconseillé à Vienne, dès le 6 juillet, une action balkanique trop vigoureuse, tout en confirmant sa fidélité à l'alliance. L'Allemagne, selon lui, n'avait aucune part de responsabilité dans la guerre ; mais ce serait l'affaire d'un tribunal international de dégager la vérité historique. Le professeur Hans Delbrück, qui est historien de profession, ne se croit pas tenu à la réserve hypocrite de l'ancien ministre. Il va même jusqu'à dire dans le *Vorwaerts* (27 novembre), que le rapport Lerchenfeld a dévoilé « une responsabilité jusqu'ici inconnue du gouvernement allemand dans le déchaînement de la guerre », mais il est d'avis que tôt ou tard ce conflit par les armes eût éclaté, lors même que l'affaire serbe se fût arrangée à l'amiable.

L'énorme erreur du gouvernement allemand a été de croire que la Russie accepterait l'humiliation de la Serbie et l'énorme erreur de l'état-major allemand a été de croire que l'armée allemande viendrait à bout de la France en quatre semaines.

Le *Vorwaerts* ajoute un commentaire à l'article du professeur berlinois. On y trouve le passage suivant :

A côté de ceux qui poussaient à dessein à la guerre et qui croyaient qu'ils avaient déjà la victoire dans leur poche, il y avait des gens craintifs qui regardaient avec inquiétude dans l'avenir, des gens subtiles qui croyaient que la paix ne pourrait être maintenue que par la forme la plus aiguë des menaces belliqueuses. Au milieu de cette agitation chaotique, il y avait *un monarque qui essayait de cacher son inconsistance de neurasthénique derrière une attitude tranchante et une apparence d'énergie*.

Le « monarque neurasthénique » a voulu parler à son tour et il s'est contenté de dire qu'on ne le tenait au courant de rien et qu'on l'avait envoyé en Norvège pour pouvoir préparer la guerre sans lui. Mais, si l'hôte naguère auguste de la reine des Pays-Bas a jugé avec un détachement de dilettante les événements importants auxquels il fut jadis mêlé, son impérial rejeton a été plus prolixe. Recevant dans sa villégiature de l'île de Wieringen un rédacteur de l'*Associated Press* de New-York, le prince impérial allemand s'est empressé de déclarer qu'il a toujours été l'adversaire de la guerre. Une note Wolff du 5 décembre nous fournit un résumé de ce curieux entretien. Pour le kronprinz, dès le mois d'octobre 1914, la situation était déjà désespérée. L'Allemagne n'aurait pas perdu la bataille de la Marne, si les chefs de l'état-major n'avaient pas été nerveux. Il s'était efforcé alors d'amener la paix, quitte à faire le sacrifice de

l'Alsace-Lorraine, mais on lui avait répondu qu'il devait s'occuper de ses propres affaires et se contenter de commander son armée. Le prince Henri et les autres membres de la famille de Hohenzollern n'avaient pas cru, comme lui, que la Grande-Bretagne interviendrait. C'est contre son gré qu'il s'était vu contraint de prendre part à l'offensive du mois de mars 1918. Ludendorff, inspirateur de la politique belliqueuse de l'empire, a commis tant de fautes parce qu'il ne sut jamais apprécier à sa juste valeur la capacité de l'ennemi.

L'autre prince impérial, celui de Bavière, a également cherché à se disculpter, en rejetant sur le haut commandement les erreurs de la guerre. Le *Bayerischer Kurier* a assumé la tâche difficile de sauver la réputation du triste soudard qui ordonna la destruction de Reims. L'organe bavarois écrit en date du 3 décembre :

En 1916, après la deuxième bataille de la Somme, le prince s'est montré pour la première fois décidé à conclure la paix. Dans les premiers mois de cette année, il a plaidé la cause de la paix avec une force particulière, persuadé que le moment où les troupes seraient libres dans l'Est serait le moment le plus favorable pour une offre de paix. Il a exprimé la même opinion dans le mémoire qu'il a adressé au chancelier de l'empire, ainsi que dans des réclamations pressantes qu'il a envoyées à l'empereur par écrit. Dans ces réclamations, il usait de toute son influence pour faire triompher l'idée : Nous devons conclure la paix. La réponse passa par le haut commandement de l'armée avant de parvenir au but.

Ce n'est un mystère pour personne que le prince héritier Rupprecht a été en opposition avec le haut commandement de l'armée dans des questions militaires, et tout particulièrement avec Ludendorff. Le conflit éclata avec violence lors de la célèbre offensive du printemps. Le prince-héritier Rupprecht marchait contre Amiens. On pouvait compter sur le succès de la percée. Ludendorff envoya subitement l'ordre de suspendre la marche. Ludendorff avait effectivement donné l'ordre au groupe d'armées du prince héritier allemand d'attaquer de nouveau. Une scène violente se produisit entre Rupprecht et Ludendorff. Toutes les relations furent suspendues entre eux.

On notera surtout, chez les deux princes héritiers, le plus complet manque de pudeur.

Il est vraiment étonnant, écrit la *Gazette de Francfort* du 6 décembre, de voir certains hommes placés jusqu'à présent à un poste éminent, maintenant que l'effondrement est complet, juger bon de faire savoir au peuple allemand qu'ils avaient annoncé et prévu la catastrophe depuis longtemps, depuis quatre ans déjà. Ils auraient pu devenir les sauveurs du peuple si, conformément à leur jugement, ils avaient agi comme des hommes. Au lieu de cela, parce qu'ils n'avaient pas le courage de prendre des responsabilités, ils ont exposé ce peuple à de terribles sacrifices.

La conduite de la guerre, jugée avec tant de sévérité par les chefs

princiers, a en outre, fait l'objet d'une série d'études dans la presse de ces dernières semaines. Le capitaine Persius a consacré trois articles du *Berliner Tageblatt* (15 et 23 novembre, 3 décembre) à montrer comment le mécontentement de la flotte, à peu près inactive pendant toute la guerre, devait aboutir aux premiers soulèvements révolutionnaires. Dans le même journal (22 décembre), le comte Monts s'est efforcé de prouver que l'offensive de 1914 à travers la Belgique constituait la cause initiale de la défaite, alors que le colonel Gaedke, en abordant le même sujet dans le *Vorwaerts* (2 décembre), faisait remonter les fautes commises à la « médiocre stratégie de papier » qui devait aboutir nécessairement à l'échec de la Marne qui fut « l'événement décisif de la guerre ».

On peut s'étonner que tous ces stratèges en chambre qui, pendant plus de quatre ans, dans d'innombrables articles consacrés à la situation militaire et navale, avaient toujours fait ressortir la supériorité des méthodes de guerre allemandes, quand ils se sont trouvé devant la réalité de la défaite, aient été pris soudain d'une tardive clairvoyance. Cette clairvoyance n'a du reste pas pénétré dans tous les milieux. Il est assez piquant de constater que certaines gens, au lieu d'avouer leur erreur et de faire leur *meâ culpâ*, persévèrent dans l'attitude qu'ils ont observée pendant toute la durée de la guerre et font l'impossible pour démontrer qu'en l'adoptant ils ont eu raison. Et ces gens, si invraisemblable que cela puisse paraître, sont précisément ceux qui à l'heure qu'il est détiennent le pouvoir à Berlin.

La bande Scheidemann-Ebert a fait du *Vorwaerts* l'organe officiel du gouvernement impérial « républicain ». Or, le *Vorwaerts* publie en date du 3 décembre un article qui s'intitule : « Oui, nous avons accordé les crédits ! » On n'a jamais rien lu de plus cynique, mais en même temps la pauvreté des arguments dont se sert la feuille social-démocrate désarme toute espèce de critique.

« *Une fois que la guerre a été déchaînée*, dit le *Vorwaerts* tout peuple, quel qu'il soit, devait défendre sa peau aussi bien qu'il le pouvait », et il néglige de mentionner le fait que c'est précisément la passivité des organisations socialistes qui a permis de la déchaîner.

Aujourd'hui, on peut en effet raisonner ainsi : si la social-démocratie avait adopté une autre attitude, c'eût été un bonheur pour l'Allemagne car alors l'effondrement qui s'est produit maintenant se serait produit plus tôt et, avec les mêmes résultats, nous eussions fait l'économie de vies humaines et de biens.

Après avoir critiqué cette attitude qui fut celle des socialistes indépendants, le *Vorwaerts* ajoute plus loin : « Nous connaissions les responsabilités de ceux qui en Allemagne poussaient à la guerre », puis il conclut pompeusement :

Nous sommes prêts à défendre partout notre cause et nous ne craignons aucune critique. Nous vous le crions en plein visage : Oui, nous avons accordé des crédits, parce que nous aimons notre peuple, et maintenant qu'il est dans la plus profonde misère nous savons seulement à quel point nous l'aimons ! Nous avons accordé les crédits parce que nous ne sommes pas seulement des socialistes internationaux, mais aussi des Allemands, parce que nous voulons vivre et mourir en Allemands, quoi qu'il arrive.

Quand on lit de pareilles rodomontades on ne s'étonne plus du succès que la propagande de Liebknecht et de son groupe obtient dans certains milieux. La faiblesse du gouvernement tient à l'aveuglement de ses chefs. Nous pouvons assister sans nous émouvoir aux progrès de la décomposition allemande.

HENRI ALBERT.

§

Belgique.

LE ROI ALBERT ET SON NOUVEAU GOUVERNEMENT. — Quand le Roi Albert est rentré à Bruxelles, il a prononcé, devant les Chambres réunies, un long discours dont il est regrettable que les journaux français n'aient reproduit que les passages de verbalisme; j'ai sous les yeux le texte complet de ce discours et ce qui me frappe, c'est moins la parure de rhétorique, le côté décoratif, que la fermeté, la netteté, le réalisme de la politique nouvelle ébauchée dans ses grandes lignes.

Si jamais homme mérita bien de la patrie belge, au cours de cette guerre mondiale, ce fut le Roi Albert.

Et quand M. Marcel Sembat, qui a beaucoup d'esprit, se demande dans un article récent de *l'Heure* quel homme peut bien être notre souverain, je songe que M. Marcel Sembat en a tracé, sans s'en douter, le portrait le plus ressemblant qui soit, dans son fameux livre : *Faites un Roi, sinon faites la Paix.*

Un Roi, disait-il en substance, présente, en matière de politique étrangère, plusieurs supériorités sur un Président de République : l'unité et la continuité de méthode, le doigté et la sûreté de ses informations diplomatiques ; en d'autres termes, un Roi, tel que le conçoit abstraitement M. Marcel Sembat, incarne son pays.

Le Roi Albert concrétise parfaitement cette définition d'un socialiste éminent et d'un esprit cultivé qui n'est pas assurément sans avoir butiné à travers les œuvres de M. Charles Maurras.

Que M. Marcel Sembat aime notre pays, dont il fut parfois l'hôte bien accueilli ; qu'il soit séduit par le souci du point d'honneur que la Belgique, dès le début, a mis au-dessus de tout, j'en suis tout à fait persuadé. Mais quelle singulière manie, chez M. Marcel Sembat, de tourner tout en blague? C'est au fond si facile, la blague !

Notre Roi est timide, c'est entendu. Mais insinuer que, derrière cette timidité, il y a ceci ou cela de dissimulé et même je ne sais quelle ironie malveillante à l'égard des hommes et des idées, non, Monsieur Marcel Sembat, cela n'est pas exact : derrière la timidité fière du roi Albert, il y a une volonté réfléchie qui tend à la mise au point et à la réalisation du sentiment national belge. Si M. Marcel Sembat avait été mieux informé, s'il avait lu le discours complet du Roi, il ne se demanderait pas « quel est cet homme »; il saurait qu'il est, depuis la Victoire, l'expression des revendications légitimes du peuple belge, allié de la France, comme il avait été, pendant les jours d'épreuve, le bon et loyal soldat du combat qui devait décider de ces revendications.

Au cours de ce discours, prononcé au nom de son gouvernement, le Roi s'adresse à ses concitoyens, pour répandre parmi eux les enseignements de la guerre, tels qu'il les a dégagés après avoir vaillamment subi cette guerre imposée à la Belgique par le crime allemand.

Le gouvernement nouveau au nom de qui parle le Roi, il l'a choisi, constitué.

Dès son entrée à Bruges, il a décidé quels seraient les hommes transitoires du nouveau gouvernement.

Maintenant, voyons simplement les choses : que ces hommes s'appellent X ou Z, que chacun d'entre eux soit mis à sa place véritable, nous le discuterons plus tard. C'est du reste d'importance assez secondaire, l'essentiel étant ce que ces hommes représentent.

La politique est chose mouvante, plastique.

D'où viennent les nouveaux ministres ? D'un parti ? Non pas. De la coalition d'une ou deux tendances susceptibles de former une majorité parlementaire plus ou moins artificielle ? Pas davantage.

Le Roi a vu nettement la situation, il l'a vue, de haut, en chef d'Etat qui sait, dans les cadres nationaux, harmoniser des forces en apparences contradictoires,

Quels sont, chez nous, ces forces, ces courants ? Il y a le socialisme, le conservatisme catholique, le libéralisme : (il y a les Wallons, les Flamands ; il y a les Belges qui ont supporté les souffrances et l'occupation et ceux qui se sont exilés.

Voilà cinq catégories assez nettement départagées. Vers laquelle penchent les préférences du Roi ? Cela ne regarde personne et il serait maladroit de sa part de le laisser voir. Du reste, ses préférences, si préférences il y avait, seraient d'ordre sentimental ; et cela concernerait « l'homme », comme dit M. Marcel Sembat.

Mais cet « homme » est couronné, il est un roi, c'est le petit-fils de Léopold Ier dont la sagacité a guidé notre indépendance renaissante à travers les méandres difficiles d'une diplomatie chicanière —

celle de 1839 — ; c'est le successeur de Léopold II qui nous a donné le Congo et un rayonnement mondial.

Le Roi Albert prolonge deux règnes féconds et, sous le sien, la Belgique est devenue synonyme d'honneur et de fidélité valeureuse. Cependant la gloire ne le grise pas. Au milieu des acclamations, il conserve un esprit froid, vraiment royal, et avec l'intuition la plus sûres la rapidité de décision qui s'impose dans les crises ministérielles, il constitue son gouvernement d'après-guerre.

La part est faite égale ; autant de catholiques conservateurs que de libéraux anticléricaux et de socialistes collectivistes, autant de Flamands que de Wallons. Et, très sages mesures, plus de ministres choisis parmi les Belges demeurés au pays, que parmi le s conseillers de l'exil. Cette dernière décision a dû coûter au Roi qui aimait ses ministres, partis avec lui quand l'invasion s'approchait de Bruxelles. Mais la guerre a duré plus de quatre ans et les Belges restés dans le royaume opprimé ont opposé à l'envahisseur un moral superbe ; leurs fils ont affronté mille dangers pour passer la frontière et s'enrôler volontairement sous les drapeaux de l'Yser ; tous, ouvriers et bourgeois, ont rivalisé de patriotisme. Ce sont eux maintenant qui gouvernent, et c'est à bon droit.

Les socialistes promus ministres sont d'authentiques socialistes : pas un de camouflé. M. Marcel Sembat les connaît bien ; ils ont brillé à son égal dans les Conciles internationaux : Emile Vandervelde, président de l'Internationale, Edouard Anselle, fondateur de « Vooruit », Wauters de Huy ; et, secrétaire d'Etat, le citoyen Coppieters, ancien ouvrier devenu entrepreneur des travaux publics et millionnaire, un débrouillard qui saura certainement s'arranger pour procurer du charbon à nos usines...

Quant aux cléricaux, Delacroix, premier ministre, et Henri Jaspar, ministre des Affaires économiques, ce ne sont pas des parlementaires, pas même des politiciens, ce sont tout simplement des avocats distingués à qui l'opinion publique s'est complue à appliquer l'étiquette conservatrice. J'ai le plaisir de connaître depuis longtemps l'un d'entre eux et je sais qu'il n'a rien d'un sectaire.

Pour ce qui est des libéraux, mon parti, le Roi a nommé des hommes également dépourvus de sectarisme.

L'ensemble des ministres est excellent ; la note ironique n'y manque même pas : à M. Harmignies, M. Masson se trouve opposé. On a placé l'un aux Belles-Lettres, l'autre à la Guerre. Tous deux sont avocats. M. Harmignies est clérical comme on ne l'est plus. M. Masson est plus anticlérical que M. Homais. M. Harmignies n'ouvre pas souvent ses auteurs et M. Masson est lieutenant septuagénaire de la Garde civique ! Dans le ministère d'union nationale, ils apporteront du pittoresque et sauront, M. Harmignies faire plaisir à la Congré-

gation et M. Masson prouver à la « Libre Pensée » qu'elle ne perd jamais ses droits.

Le Roi a réalisé un dosage savant.

Dans son discours du Trône, il a prêché la meilleure tolérance au nom de ses soldats de l'Yser qui, catholiques ou libéraux, Wallons ou Flamands, bourgeois ou prolétaires, se sont également bien battus.

Il a décidé, d'accord avec son gouvernement, de doubler chaque ministre de conseillers techniques; il a promis le suffrage universel dégagé du vote plural qui viciait l'expression de la souveraineté populaire.

Enfin, et surtout, le Roi a proclamé la fin de la neutralité belge et amorcé les revendications que nous ferons valoir au Congrès de la Paix.

Ces revendications consisteront à demander l'abrogation des mutilations qui nous furent imposées en 1839. Rien de plus, mais rien de moins.

Une de mes premières chroniques au « Mercure de France » fut pour exposer cette thèse. La censure ne me laissa pas toujours dire. Je suis revenu souvent à la rescousse. Mon cher ami Fernand Neuray et mon excellent confrère Pierre Nothomb avaient amorcé ces campagnes l'un dans son journal, l'autre dans ses beaux livres et par sa juvénile action. Un membre du gouvernement était de cœur et d'intelligence avec nous, M. Jules Renkin. Il y avait aussi, mais avec plus de réserves, MM. de Broqueville et Carton de Wiart.

Quant au Roi, il se disait rien. Il se battait. Maintenant que la guerre est finie, il a pris la parole. Et par ce qu'il a dit, nous savons, nous autres Belges, « quel est cet homme » : un grand Roi national.

GUSTAVE FUSS-AMORÉ.

§

Pays-Bas.

LA HOLLANDE ET L'ARMISTICE. — M. Troelstra est un ambitieux et, de surcroît, il est proboche. Qu'il soit proboche, c'est son droit, quoique cela n'ajoute guère à sa gloire. Dans ces temps-ci, chacun choisit son camp et M. Troelstra était poussé par son tempérament à se ranger du côté allemand. Si la neutralité est concevable pour un Etat, elle ne l'est pas pour l'individu, qui nécessairement peut parler. Or, M. Troelstra a été, dès sa jeunesse, un disciple de cette Allemagne marxiste, fortement disciplinée et tout à fait matérialiste. Dans la suite, il devint, au cours de sa carrière parlementaire, un opportuniste, mais sans pour cela renoncer à se mettre au service des intérêts allemands. Par cette façon d'agir (que l'on se rappelle sa visite à Zimmermann et à la conférence de Stockholm), il

espérait satisfaire certaine visées ambitieuses, arriver enfin à jouer un rôle mondial. Il est inutile d'insister sur ce point : on connaît mieux encore en France qu'en Hollande les piteuses tentatives que M. Troelstra a faites pour intervenir comme arbitre au profit de l'Allemagne. A dessein, les amis de M. Troelstra en Hollande se sont efforcés d'atténuer la portée de sa campagne, de crainte que sa conduite n'amenât une scission dans le parti socialiste dont les sentiments sont en grande partie proalliés.

Lorsque ces menées de M. Troelstra eurent échoué, comme on sait, les socialistes de l'Entente n'ayant pas mordu à l'appât, il engagea sur nouveaux frais une action cette fois intérieure et dont les dessous apparurent fort suspects. L'Allemagne venait d'accepter l'armistice et appréhendait le châtiment de ses forfaits. Rien d'étonnant à ce qu'elle essayât de renier ses anciennes idoles, le militarisme et l'Empire, pour échapper aux responsabilités d'une politique que le peuple tout entier, sauf seulement quelques individualités, avait soutenue et rendue possible : une politique qui, en cas de réussite, aurait érigé l'insolent parvenu de 1870 en maître incontesté du monde. Comme l'a dit si justement Chamberlain : l'Allemagne se donne maintenant l'attitude d'un enfant sournois qui, devant le regard irrité du maître, rejette, inquiet et pleurnicheur, la faute sur un autre. Il veut faire croire qu'il existe déjà depuis de longues années un antagonisme entre la politique du gouvernement et les aspirations de la population. Cette feinte est d'une grossièreté spécifiquement teutonne et seul un peuple comme celui-là pouvait se figurer ses adversaires comme assez dénués de sens psychologique pour donner dans le piège et admettre qu'il pût exister un despotisme militaire comme celui de l'Allemagne sans qu'il y eût, dans le peuple, un esprit de soumission et de servilité absolues. Naturellement il se peut que le peuple, qui s'est entouré des signes extérieurs de la liberté, parvienne un jour à concevoir la véritable liberté, à la ressentir comme telle dans la profondeur intime de son être ; mais c'est là une éventualité sur laquelle l'avenir seul pourra nous éclairer et nous voulons seulement considérer, dans ces pages, les répercussions que l'écroulement de l'Allemagne a eues sur la politique intérieure de la Hollande.

Les amis des Alliés, qui — et je l'affirme ici avec toute l'énergie d'une conviction profonde — représentent chez nous la très grande majorité, se sont naturellement applaudis du cours que prenaient les événements. Ce ne fut pas le cas pour M. Troelstra. La défaite de l'Allemagne l'effrayait et, d'autre part, les essais révolutionnaires de ce pays lui firent envisager de nouvelles possibilités. Lui qui avait tout mis en œuvre pour assurer à l'Allemagne une paix qui ne fût pas trop désavantageuse, — une telle paix dût-elle même consolider

le régime impérial! — fut, de cœur et d'âme, avec ses congénères politiques, les socialistes révolutionnaires. Il vit un joint pour réaliser, aussi bien en Hollande que sur la grande scène internationale, les visées ambitieuses qu'il nourrissait. Il entrevoyait une Hollande qui, sous son impulsion, serait devenue une république socialiste et qui, comme il va de soi, se serait mise à la remorque des républiques allemande et germano-autrichienne. C'était l'occasion ou jamais, pour M. Troelstra, de faire grande figure dans une fédération socialiste qui se constituerait dans l'Europe centrale et recevrait son mot d'ordre de Berlin. La propagande allemande avait préparé le coup chez nous et, avec un peu plus de succès, aussi dans la Suisse alémanique.

Aux dernières élections législatives qui, pour la première fois, se faisaient sur la base du suffrage universel et de la R. P., un petit groupe de socialistes avancés de nuance bolchéviste, pour lesquels M. Troelstra avait un profond dédain, vit le nombre de ses voix s'accroître considérablement, ce qui eut pour effet d'irriter et d'énerver, comme il le reconnut lui-même, le leader des socialistes opportunistes. En se mettant à la tête de la révolution, M. Troelstra se flattait de couper l'herbe sous les pieds de ses concurrents. Il convient de signaler que les autres chefs du parti socialiste démocrate ont fait preuve de peu de caractère et d'indépendance en ne dissuadant pas M. Troelstra de s'engager dans cette aventure.

La « révolution » rata. La façon d'ailleurs dont M. Troelstra la prépara témoignait de la pire gaucherie. Il l'annonça solennellement dans deux discours : l'un prononcé dans un meeting, l'autre au parlement. Mais il ne se passa rien d'autre. Le peuple hollandais qui, après des années de disette et de soucis, se réjouissait de l'armistice, surtout parce qu'il voyait disparaître la menace allemande contre la frontière orientale, n'était rien moins que disposé à faire une révolution. Pourquoi d'ailleurs? Le suffrage universel venait de permettre à chaque citoyen de contribuer, par des voies légales, à la réalisation de ses vues politiques. Il est vrai que le résultat de ces élections avait été un mécompte pour M. Troelstra. En somme, M. Troelstra tentait un coup d'Etat, ni plus ni moins, et la généralité du peuple hollandais se souleva contre lui. M. Troelstra s'est coupé dans les doigts et ses collègues, en persistant dans leur attitude équivoque et en ne reniant pas leur leader, ont partagé son discrédit. La droite parlementaire, qui représente la majorité gouvernementale, opposa à la cocarde rouge la cocarde orange, qui est la couleur emblématique de la maison régnante, pour servir de ralliement à tous les partis. Il y eut de grandes manifestations loyalistes autour de la reine, devenue brusquement populaire. Une proclamation royale promit des réformes qui seraient réalisées dans un bref délai.

Tous les libéraux et les radicaux soulignèrent cette phrase et l'adoptèrent comme programme immédiat. La paix, quoique encore un peu troublée, était établie en Hollande.

Telle est la situation dans laquelle se trouve le pays pendant cette période d'armistice, en attendant les négociations de paix qui vont décider, autant que lors du Congrès de Vienne, du sort de l'Europe. Et sua res agitur! Car la Hollande met tous ses espoirs dans les Alliés. Son système gouvernemental entièrement démocratique, tout autant que les sympathies profondes de la population, lui font prendre ce parti. Le cauchemar de la menace allemande, qui a parfois fait battre la breloque au gouvernement, est maintenant disparu pour de bon.

Mais à la guerre par les armes succédera la guerre économique. Dans celle-ci la Hollande, à cause de ses besoins d'importations, ne peut demeurer neutre. Et cette guerre imminente crée de nouvelles préoccupations. Toute la force d'expansion que l'Allemagne pourra encore développer cherchera son déversoir dans les pays restés neutres. La Belgique et la France d'avant la guerre savent toute l'habileté et le raffinement dont l'Allemagne usait dans cette pénétration dite pacifique, et cependant la France était un pays presque hostile. On se gardera bien, dans l'avenir, d'établir en France et en Belgique des firmes nationales quant à la façade, mais dont les produits et les capitaux étaient de provenance allemande. Mais en Hollande? Là le terrain est resté favorable. Nous n'avons pas senti dans le vif la *Rüchsichtlosigkeit* allemande et nous n'en apprécions pas le danger à sa juste valeur. Serviles et fourbes, les Allemands vont exploiter notre pays, — à moins qu'en fondant la prochaine paix européenne les Alliés nous adoptent entièrement et ouvertement comme des amis et nous traitent comme tels.

C'est ce que souhaite la population hollandaise. Cependant cette faveur qu'elle espère, elle ne consentira jamais à la mendier ; elle l'attendra et elle ne se cache pas que les Alliés jugeront peut-être que ce rapprochement aura l'air de ne pas être assez désintéressé. Il se comprend aussi qu'ils considèrent sans grande sympathie un peuple qui n'a rien fait pour la libération du monde, mais qui sollicite sa part aux avantages qui ont été conquis. La situation de la Hollande a fait qu'elle n'a connu ni les épreuves de la Belgique, ni la juste glorification qui les a suivies, et il est sans effet pour nous d'affirmer que, placés devant le même dilemme en 1914, nous eussions agi entièrement de même. En somme, la Hollande n'a connu qu'une période de quatre années de mobilisation et n'a eu à souffrir, si on laisse hors de compte les inconvénients matériels que comportait la fermeture des frontières, que de cette passivité énervante où peu à peu dégénéraient toutes ses générosités naturelles. Y a-t-il

cependant un seul homme d'Etat qui pourrait reprocher à la Hollande de s'être tenue en dehors de la guerre? Non, aucun peuple n'entreprend une guerre à moins que ses intérêts vitaux ne soient en péril et, malgré les excitations de la presse des deux partis belligérants, jamais les dirigeants dans les pays alliés n'ont eu que des paroles d'estime pour l'attitude de la Hollande.

Telle est la situation chez nous. A l'intérieur, l'Union s'est rétablie : la démocratie a triomphé. Vis-à-vis de l'étranger nous gardons l'expectative.

L'expectative, dans certains cas, exige plus d'énergie que l'action.

J.-L. WALCH.

§

A travers la Presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Les Allemands qui, en même temps qu'à l'impérialisme économique, voulurent, en 1914, obéir à l'impérialisme de l'organisation, voient se retourner ce dernier contre eux, il faut le dire, avec beaucoup plus de raison. L'Entente est un peu effrayée à voir l'empire allemand atteint du mal bolcheviste et se demande s'il ne convient pas de contribuer à remettre chez nos ennemis l'ordre, cet ordre qui fut longtemps une difficulté pour nous de vaincre. Les Belges ne sont pas les moins décidés à agir en ce sens, et voici ce qu'écrit, sous la signature Jennissen, la *Tribune belge* sur « notre devoir d'intervention » :

En attendant que lui soit présentée la « carte à payer » de la prodigieuse aventure, l'Allemagne, qui voulut cette guerre, cherche en vain, dans l'écroulement de tous ses appétits, un équilibre nouveau à substituer à l'ancien empire. Elle est comme saoule d'un vin mauvais, celui de la défaite, et ne parvient pas à voir les choses comme elles sont, dignement et raisonnablement. Peut-être aussi le virus marxiste, dont elle se fit le placier pendant ce dernier quart de siècle, donne-t-il à la nation criminelle cette fièvre qu'elle chercha tant à répandre chez les Alliés et qui fut mortelle à nos amis russes, moins résistants que nous. Sévère revanche de la raison bafouée ! Les Scheidemann et autres Sudekum qui, au cours de la guerre, firent du marxisme un article d'exportation se voient retourner, par les bandes à Liebknecht, leur propagande ignoble, leur alcool frelaté, bon à saouler les foules ignorantes.

Des deux courants qu'on aperçoit en Allemagne « libérée », lequel l'emportera : celui des imitateurs du bolchevisme ou celui des modérés, dont on ne sait pas encore, de façon précise, s'il tend à une restauration de l'Empire ou vers une simple République à la française ou à l'américaine ? Le sort est incertain. Les forces bourgeoises et intellectuelles sont silencieuses. Elles existent pourtant et infiniment plus puissantes que dans l'Empire arriéré des tsars, où le premier soin des révolutionnaires fut d'ailleurs de les anéantir. Même dans la social-démocratie, les bons esprits ne manquent pas qui respectent les lois de l'évolution et ne croient

pas à la baguette magique des charlatans de faubourg. A de récentes élections qui ont eu lieu à Dresde, les minoritaires socialistes, pourtant moins bêtes que les hommes du groupe Spartacus, ont été écrasés par les majoritaires.

C'est un signe. Mais, d'autre part, le peuple est peuple partout, c'est-à-dire naïf, simpliste, confiant en ce qu'il appelle ses forces créatrices et dont quelques fanatiques, de la famille des Trotsky et des Lénine, lui fait entrevoir l'avenir éblouissant. On est marxiste ou on ne l'est pas et voilà, en cette logique immédiate, dont la masse a le secret, un facteur nouveau avec lequel ont à compter ceux qui, inconsidérément et par pure générosité, se hâtent de renverser l'ordre établi. Les Milioukof et les Kerensky en Russie, les Ebert et les Haase en Allemagne, seraient de grands personnages si leur action libératrice s'exerçait dans l'atmosphère des années 1830 à 1848. Mais, depuis, il y a eu Karl Marx et ses formules redoutables..... Le « lion populaire » déchaîné ne s'arrête plus à mi-chemin. Il lui faut tout, même la lune, dût le monde, comme à Pétrograd et à Moscou, sombrer dans l'horreur et l'abjection.

Nous n'avons naturellement aucun intérêt à ce que le bolchevisme triomphe à Berlin. Le désordre et l'improductivité en Allemagne, c'est aussi l'insolvabilité de nos débiteurs. Le Messianisme prolétarien conquérant Berlin après Pétrograd, c'est l'excuse enflammée donnée à nos imaginatifs de faire, à leur tour, des folies. Enfin nous avons assez déjà de mettre l'ordre dans les décombres de la Russie, de l'Autriche et des Balkans : s'il faut ajouter l'Allemagne à notre programme de reconstruction politique, nous ne suffirons plus à la tâche.

En ce moment, comme sous Kerensky, se pose la question de savoir si les Alliés doivent intervenir dans les affaires intérieures de leurs voisins. Je crois que oui. La politique de désintéressement et l'ironie, d'ailleurs facile, ne sont pas de mise à cette heure, où l'Europe doit se refaire d'une guerre épuisante. Quelque plaisir qu'on aurait à voir les Allemands se massacrer entre eux, après avoir assassiné tant des nôtres, notre intérêt et notre devoir d'hommes se conjuguent pour désirer une autre fin de l'équipée teutonne. Disons donc à nos ennemis que nous voulons qu'ils s'abstiennent de se tyranniser les uns les autres et qu'ils n'auront du pain et des matières premières qu'à la condition de travailler, dans l'ordre et dans la liberté. Il n'y a pas deux formules de justice politique : ou bien un homme, une caste, une classe, fût-elle prolétarienne, s'arrogent le pouvoir et forcément en abusent, ou bien la nation entière se gouverne par un Parlement issu du suffrage universel et c'est l'équité. Nous devons exiger, à Berlin comme à Pétrograd, que se réunisse l'Assemblée constituante.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le *Baierischer Kurier* nous apporte l'explication catholique de la révolution à Munich :

On s'est demandé de toutes parts pourquoi Munich, le Munich d'universelle notoriété, *bonhomme et loyaliste*, était justement devenu le foyer de la révolution, avait donné le signal du coup d'Etat républicain.

Vue superficiellement, la révolution à Munich paraît avoir été l'effet d'une

audacieuse stratégie de surprise, sans sérieuse préparation. Quiconque connaît les masses munichoises sait qu'il n'en est pas ainsi et que les origines du mouvement remontent à des influences politiques, économiques et religieuses datant de plusieurs années, sinon de plusieurs décades. En 1913, l'archevêque de Munich dut constater que sur 200.000 adultes, 20.000 seulement firent leur confession pascale. L'athéisme fit des progrès en proportion. Le sol favorable aux menées des libres penseurs était là tout trouvé. A ces menées sans scrupules, le gouvernement assista, les bras croisés, ne doutant pas qu'on l'atteignait dans ses racines.

La presse ordurière fit le reste. Qu'on prenne les collections de la *Jagend* et du *Simplicissimus* de 1907 à 1913. N'est-il pas honteux de voir comme y sont excités les plus bas instincts des lecteurs ? Rien, ni Dieu, ni Roi, n'est plus respecté. L'esprit du *Simplicissimus* s'empara justement des milieux qui semblaient appelés à donner le bon exemple, à être les soutiens des mœurs et de la foi : la déchristianisation fit des progrès énormes dans le corps des fonctionnaires et des officiers. Combien de fois avons-nous élevé la voix : mais nous avons prêché dans le désert.

En 1912, le conseiller d'état libéral von Auer avait attiré l'attention du régent sur l'évolution des esprits. Il avait raison, mais le gouvernement qui vint alors ne tint pas ce qu'il promettait. Le comte Hertling, attiré par les grands problèmes de la politique d'Empire et de la politique extérieure, n'accorda pas assez d'attention aux choses intérieures. La question du corps des officiers forme à elle seule un triste chapitre. L'incroyable attitude de tant d'officiers au front et à l'intérieur a une grande part de responsabilité dans la destruction du bon esprit aux armées ; et l'historien dressera un terrible réquisitoire contre l'ancien gouvernement bavarois, contre les ministres balayés et contre le corps d'officiers.

Après la détresse de quatre ans de guerre, le flot montant cherchait une issue. Soigneusement les esprits avaient été montés contre la Prusse. Au moment de l'écroulement de l'Autriche, lorsque le danger d'une invasion de la Bavière parut menaçant, le mot d'ordre devint : « *A bas la Prusse, vive la paix séparée !* » Ce mot d'ordre mit les masses en mouvement : bien que mal fondé, il leur servit à secouer des siècles de légalité.

Munich commença : le pays suivit. Un peuple monarchique perdit, en une nuit, contrôle de soi-même. Que ces considérations donnent à chacun l'occasion d'un examen de conscience, tout en aidant à comprendre la révolution munichoise.

— M. Max Weber, dans la *Frankfurter Zeitung*, bien que démocrate, ne se laisse pas hypnotiser par ce mot magique : République. Pour lui, ce n'est qu'un mot, sans signification bien précise :

Pour beaucoup d'entre nous, pour moi-même, la monarchie strictement parlementaire était la forme la plus souple et aussi la plus forte de l'Etat, sans préjudice de la démocratisation radicale vers laquelle nous tendions actuellement. Avec modération et sincérité, nous avons préconisé des transformations qui, *acceptées à temps*, auraient maintenu les dynasties, appuyées sur un système nouveau.

Mais les dynasties ont eu de mauvais amis qui ont tout empêché. La monarchie n'a pas rempli la fonction que l'on attendait d'elle : interdire la

domination des officiers dans un Etat militaire. Elle a souffert que l'armée s'emparât de la politique, qu'un amiral, qu'un général exerçassent la dictature ; elle a créé l'équivoque dans la direction politique, *ce qui nous a valu de perdre la confiance du monde entier et celle même de nos anciens alliés*. Elle a rendu plus dures pour nous les conditions de paix. Et enfin, en désertant la capitale, en jouant au coup d'Etat, elle a provoqué la Révolution. Voilà donc la dynastie de Prusse discréditée et les autres avec elle.

Le Parlement aussi. Et c'est pourquoi,au moment de l'effondrement, le Reichstag n'a pas pu garder la direction des affaires. Ses anciens détracteurs, se mettant à le défendre, lui causèrent le tort le plus grave : l'existence de « l'armée parlementaire », si détestée autrefois, ne leur apparaît plus gênante. L'absence d'une autorité dans la représentation populaire a supprimé les obstacles qui barraient la route à la dictature révolutionnaire. Mais la suppression totale des autorités légitimes, dans un pays de caractère fédéral comme l'Allemagne, augmente considérablement les difficultés de la nouvelle organisation de l'Etat.

Le point le plus important est celui de savoir si l'ensemble de la bourgeoisie est capable d'adopter un esprit politique nouveau plus conscient des responsabilités. Jusqu'ici, depuis de longues années, l'esprit régnant est celui de la « sécurité »; c'est l'effacement sous la protection de l'autorité, la crainte anxieuse de toute hardiesse, de toute nouveauté, bref, l'*absence de volonté*. La bourgeoisie devra désormais vivre par ses propres forces comme le faisait jusqu'ici le monde du travail.

Certes, il n'est pas bon pour le développement futur de l'amour-propre national que, chez nous, la démocratie ne soit pas née du succès des combats, ou d'une paix pleine d'honneur, comme en Hollande, en Angleterre, en Amérique, en France, *mais qu'elle résulte d'une défaite*. La République est une semence d'espérances dont nous ne savons pas aujourd'hui si elles se réaliseront toutes. Il ne faut pas qu'elle reste ce que beaucoup pensent actuellement, c'est-à-dire une sorte de *narcotique* qui nous aide à oublier les formidables menaces de l'effondrement, ce qui serait la fin de tout.

LA PRESSE NEUTRE. — Pour je ne sais quelles fins, une partie de la presse française s'obstine à ne point croire que la révolution allemande ne soit pas une duperie volontaire. M. William Martin, qui connaît l'Allemagne mieux que la plupart de nos chroniqueurs de politique étrangère, ne doute pas qu'elle est sincère. Voici ce qu'il en écrit dans la *Semaine littéraire*, de Genève :

Est-ce à dire, comme le croient certains, que la révolution allemande soit truquée, que les révolutionnaires soient de mèche avec Guillaume II, que les princes soient simplement en congé et prêts à rentrer, en un mot que l'Allemagne ait mis un masque nouveau pour tromper le monde ?

Nous ne le pensons pas. La duplicité, déjà fort malaisée chez les individus, devient une impossibilité lorsqu'elle englobe des peuples entiers. La révolution allemande n'est pas truquée, elle est sincère et due à un concours fortuit de circonstances. Mais elle paraît artificielle, parce que ces

circonstances, ces suggestions, ces sentiments sont extérieurs à l'Allemagne et au peuple allemand.

Mais alors, dira-t-on, la révolution est sans avenir ! Peut-être. Mais ce n'est pas certain. A vivre, elle devient viable. Le peuple prendra goût aux mots et aux formes démocratiques; les hommes nouveaux, arrivés au pouvoir presque par hasard, s'efforceront d'y rester; d'autres hommes, plus extrêmes, chercheront à les supplanter, et réussiront peut-être; la révolution, qui n'est vieille que de quinze jours, prendra sans doute le cours de toutes les révolutions : elle ira en s'accentuant.

D'ailleurs, dans la situation actuelle de l'Allemagne, il y a un élément qu'il ne faut pas oublier et qui, celui-là, n'est ni artificiel ni superficiel, un élément qui ne pourra pas être éliminé par la volonté des hommes et qui devra porter toutes ses conséquences : c'est la défaite.

Qu'on se représente ce que serait actuellement la situation de l'Allemagne vaincue, si Guillaume II était toujours sur le trône. Elle n'échapperait pas aux troubles économiques, qu'il est encore impossible de définir et de mesurer, mais dont on peut prédire la venue à coup sûr, qui résulteront de la perte de la situation industrielle de l'Allemagne. Sans fer, sans charbon, sans matières premières, le peuple allemand est condamné à végéter. Aussi longtemps que durera cette situation, il ne pourra pas se relever et reprendre sa force d'expansion; il aura les reins cassés. La révolution ne change rien à ces difficultés, ni en mal ni en bien.

Il en est de même du problème brûlant de la démobilisation. Lorsqu'on voit avec quelle prudence, l'on pourrait presque dire avec quelle répugnance, les Etats alliés abordent cette question délicate; lorsqu'on voit avec quelle hâte l'Allemagne est obligée de la résoudre, on se rend compte que la défaite et l'armistice doivent être pour elle l'origine de difficultés inextricables. Fût-il encore sur le trône, Guillaume II n'aurait pas davantage de pain ni de travail qu'Ebert à donner à ces hommes qui refluent de toutes parts, de tous les points cardinaux, peut-être en ordre, mais en tous cas en hâte. Qu'en fera-t-on? Quelles seront les répercussions sociales de la mise en liberté de quatre ou cinq millions de soldats qui seront sans doute des chômeurs et probablement des affamés? Et que deviendront, d'autre part, les millions d'hommes et de femmes occupés jusqu'ici dans les fabrications de guerre, et que le manque de minerai va jeter sur le pavé?

Guillaume II, sur son trône et son grand sabre à la main, serait-il plus apte à résoudre le problème financier? Pourrait-il retirer de la circulation la masse énorme de billets presque sans valeur qui ont été jetés? Pourrait-il assurer le service de l'emprunt, éviter la faillite de l'Etat et l'ascension du prix de la vie? Le séparatisme lui-même, qui est une partie intégrante de ce problème financier, est un fruit, non de la révolution, mais de la défaite.

Il n'y a pas, en effet, à s'y tromper. Le séparatisme théorique, instinctif, profond, n'existe plus en Allemagne depuis plusieurs lustres et nous ne croyons pas à sa résurrection. Le premier mouvement des Autrichiens n'a-t-il pas été de se joindre, eux aussi, à l'Allemagne? Mais devant l'indemnité de guerre, solidarité bien ordonnée commence par soi-même. Rhénans, Bavarois, Hanovriens, Hanséates espèrent échapper au poids de l'in-

demnité s'ils se désolidarisent publiquemen de la Prusse. Ce n'est pas le seul motif de ce que les journaux allemands appellent déjà le *Reichszerfall*. La peur du bolchévisme chez beaucoup, la crainte de l'anticléricalisme chez quelques-uns, surtout en Prusse rhénane, et la méfiance instinctive des éléments campagnards du sud pour Berlin et les grandes villes industrielles du nord y sont aussi pour quelque chose. Kurt Eisner, le nouveau chef du gouvernement bavarois, de son côté, essaie, en spéculant sur les sentiments de M. Clemenceau, d'être le grand négociateur de la paix et le sauveur de son peuple.

Que, plus tard, l'Europe puisse empêcher la solidarité de langue, de souvenirs historiques et d'intérêts économiques de porter ses fruits, ce n'est pas probable; la terre ne s'arrêtera jamais de tourner. Le problème n'est pas le même qu'en Russie. Ici l'unité de race et de culture existe, et si l'on élimine les Polonais et les Danois, le principe des nationalités, si puissamment affirmé par cette guerre, agira nécessairement sur l'Allemagne dans le sens de l'unité. Mais la défaite agit provisoirement comme un élément de dissociation.

Dans le domaine extérieur, de même, ce n'est pas la révolution, c'est la défaite seule qui arrache à l'Allemagne les conquêtes morales qu'elle croyait avoir faites; c'est le vent des Flandres et non celui de Berlin, qui souffle en tempête sur la Finlande, la Lituanie, la Pologne, l'Ukraine, hier monarchies, demain républiques.

En un mot, ce qui dans la situation actuelle de l'Allemagne est dû à la défaite militaire nous paraît profond et durable. Par contre, les formes purement politiques de la révolution sont susceptibles d'être revisées et même de disparaître. La parole du président Wilson a pu hâter la paix, et c'est un immense service qu'elle a rendu à l'humanité. Mais nous ne croyons pas qu'elle puisse faire dévier l'Allemagne longtemps de son évolution normale. Nous reverrons peut-être Guillaume II ou quelqu'un de ses congénères. Ce que nous ne reverrons pas, et c'est l'essentiel, c'est l'Allemagne puissante, belliqueuse et sûre d'elle-même, l'Allemagne de 1914.

PAUL MORISSE.

LIVRES D'ÉTRENNES

Emile Hinzelin : *Foch*, illustrations de G. Dutriac, Delagrave, 13 fr. — G. Trémisot : *Le Roi Dagobert*, illustrations de A. Robida, Delagrave, 13 fr. — A. Galandy : *La Petite Serbie*; *La Princesse Italia*; *L'ours énorme de Russie*; *La Petite reine de Belgique*, illustrations de Raynolt, 4 volumes, Delagrave, 2 fr. 25 chacun.

Foch. — On trouve en cet album un récit très vivant et très complet des actes du grand chef français qui a su terminer la guerre par la victoire définitive du droit et de la juste force. Grâce à cet ouvrage toutes les familles pourront se dire qu'elles auront l'honneur de recevoir à leur foyer le vainqueur de la seconde bataille de la Marne. C'est le maréchal tout entier qui leur arrive : petit écolier de Metz, polytechnicien rêveur mais appliqué aux problèmes les plus ardus, glorieux général à la tête de ses troupes, découvrant au fond

de sa courageuse patience, de son énergique foi dans le triomphe, le bâton d'où jaillit son étoile de maréchal illuminant le monde.

Le roi Dagobert. — Ce nouvel ouvrage sur un sujet ancien, illustré par Robida, ne peut manquer de faire la joie des enfants et des parents. Avec beaucoup d'ingéniosié l'auteur y fait revivre les bonnes vieilles chansons : *Le sire de Framboisy*, *Bon voyage M. du Mollet*, *Le chevalier du guet*, *Sur le pont d'Avignon*, *Le compère Guilleri*, *Le petit navire*, dont chacun sait au moins un couplet, mais que personne ne peut redire tout entier et dont on ne connaît jamais bien la musique. On trouvera l'air devenu classique noté pour le piano et les petites mains qui feront la ronde.

La petite Serbie ; La princesse Italia ; L'ours énorme de Russie ; La petite reine de Belgique. — *Les contes de fées de la Guerre* mettent à la portée des petits l'histoire prodigieuse de notre époque. Si les événements y sont transposés, ils ne sont pas déformés et,en lisant ces récits, qui n'ont pas de peine à devenir fantastiques, les enfants partageront les sentiments qu'auront éprouvés leurs parents durant la *Grande guerre*.

La petite Serbie est sœur de l'avisé petit Poucet.

La princesse Italia,c'est la Belle au bois dormant qui s'éveille au son des trompettes de l'armée du Prince Charmant... et l'Ogre Austria énorme, l'ogre boche, fera ressortir, par sa grosseur et sa férocité, la sveltesse et l'intrépidité du léger et vaillant coq gaulois.

LUXEUIL.

VARIÉTÉS

L'Amie des Livres. — ... Perchée sur l'arbre de son échelle, je la verrai toujours en train de régler le courant électrique du plafond de sa librairie et mettant, d'une main experte, l'œuf de la lumière dans un nid de soie bleue...

Cette figure de jeune fille est encore unique. Avant la multiplication de ses reflets sur les ondes, souvent perfides, des bonnes volontés féminines, il serait peut-être intéressant d'en essayer l'esquisse. Elle dit elle-même : « Il faut crier bien fort que l'avenir de la créature instruite, sagement élevée, soucieuse de la dignité de son caractère, est dans le commerce des livres. » Adrienne Monnier semble présenter, justement, le plus parfait exemple de la dignité d'un caractère. Tout est normal en elle, sain, robuste et probe. Tout y est, cependant, le miracle de la vie domptée par un constant effort d'une volonté vraiment admirable chez une enfant. Adrienne Monnier gagna le goût exclusif de la littérature dans une grande entreprise de vulgarisation littéraire, entreprise d'ailleurs utile quoique trop officielle pour admettre à leurs débuts certains écrivains toujours

un peu violents. Elle sut distinguer là, au milieu d'un labeur méthodique, ce qui était la marque de la réprobation ou le sceau de l'admission, et elle sentit que, malgré toutes les réparations futures, il peut y avoir une injustice commerciale à laisser ces certains écrivains dans une obscurité relative, tandis qu'on accueille leurs confrères, imitateurs, transfuges, ou médiocres, avec des honneurs qui ne sont point dus à leur second rang.

Sous une direction intelligente, elle fut donc avertie de ce qui devient rémunérateur, littérairement parlant, accessible au public, et comment on peut plier le lecteur aux formules d'avant-garde, lui doser le paradoxe de la veille pour le conduire aux certitudes académiques. Parce qu'on lui montrait les expériences possibles du permis, elle eut, tout naturellement, l'appétit de l'impossible, du défendu... car les enfants font de ces rêves généreux! Pourquoi n'irait-on pas tout droit à l'écrivain intransigeant pour le dégager de ses brumes, le découvrir avant sa mort ou sa décomposition spirituelle? Un peu de succès empêche souvent beaucoup de néfaste amertume. Est-il nécessaire que le génie devienne gâteux pour être toléré et faire partie de la décoration parisienne? Comment lui vint cette passion de la clarté à outrance, de la si aventureuse entreprise contraire, non officielle, mais si franchement de l'art pour l'art, alors qu'elle pouvait fermer les yeux? Comment eut-elle la force, petite fille sage, de s'arracher à la sécurité d'une destinée honorablement bourgeoise pour aller tenter une expérience dangereuse? Ce sont là les audaces des novateurs, et quand ils possèdent un cerveau bien équilibré, bien adapté aux calculs ingénieux, ils peuvent espérer de conquérir un nouveau monde. Adrienne Monnier aimait le bel ouvrage pour lui-même. Elle osait croire qu'on devait le vendre, le propager, au nom de sa seule beauté. Elle fit, vis-à-vis de sa conscience, une nouvelle justification des tirages, si j'ose employer ce terme technique. Elle quitta la rive droite, la route battue de l'arrivisme, pour venir s'installer sur la rive gauche, dans le dur sentier des écoles, écolière passée mystérieusement maîtresse d'un secret de fabrication en jeunes gloires. Elle fonda une librairie, se voua courageusement à la renaissance des bouquins mort-nés, des auteurs hors la loi ou maudits à cause des compréhensions trop lentes. A ce massacre des innocents auquel présidaient Messieurs les libraires des grands boulevards, elle substitua la mise au jour et au point des jeunes bien doués, quoique hurleurs, des vieux négligés parce qu'aphones, des morts oubliés, condamnés, de tous ceux dont elle avait entendu dire : « Ils ne sont pas grand public. » Elle décida le commerce des invendus et elle déterra jusqu'aux cadavres d'assassinés par la haine des riches plagiaires. C'était fou, un brin sublime, et ce fut très simple comme mise en marche (elle vous le racontera en détails dans son

prochain catalogue), parce que la jeune sœur des pauvres, qui laissait venir à elle tous les enfants perdus de la littérature, les connaissait « comme si elle les avait faits », selon la phrase vulgaire ; elle les avait lus, relus, compris et classés. Les apostolats de ce genre stupéfient les profanes, mais cette vocation, éclose dans un joli matin cérébral, devait entraîner le printemps des lettres studieuses. Chez ceux qui travaillent on aime le chercheur, si on déteste le snob. Adrienne Monnier avait tout simplement créé son petit monde, canalisé un courant d'opinions, rejoint, autour d'elle, les deux souples branches d'un métier qui, jadis, honorait un homme : l'intelligence méticuleuse de l'ancien libraire français, patron et ouvrier à la fois, lisant et reliant, et l'esprit large des placiers étrangers qui prennent chez nous les livres audacieux pour les jeter sur les étalages de leurs pays sans s'occuper des lentes hiérarchies officielles.

Adrienne Monnier acheta des vieilles revues de jeunes, écrins de chefs-d'œuvre aujourd'hui introuvables. Elle fouilla les caisses de tous les quais, les arrière-boutiques de tous les éditeurs. Sans trop se soucier du gain quotidien, elle entassa chez elle des trésors dont elle connaissait la valeur future. Petit à petit (comme l'oiseau fait un nid... où il déposerait, parmi tant d'autres, l'œuf électrique...), elle illumina les obscurs. Aidée par des parents affectueusement dévoués, une disciple charmante, adroite et artiste, sa cadette, Mlle Marie Monnier, une amie, Mlle Suzanne Bonnierre, capable d'un long effort de patience, d'un associé, M. Pierre Haour, amateur et connaisseur délicat, elle organisa non pas une affaire, mais le cercle des *Amis des Livres*. Au 7 de la rue de l'Odéon, s'ouvrit un petit magasin gris-tendre, aux vitrines claires, sans aucun ornement, si parfaitement vieux Paris qu'il en est toute la lueur discrète aux yeux des lettrés qui le fréquentent. A l'intérieur, des volumes, des brochures, des revues, des dessins. Or, cela fut fondé, organisé en pleine guerre, et il y eut bientôt une succursale, le cabinet de lecture de la rue Dupuytren. En pleine guerre ?.... Un après-midi, durant que le superkanon déchaînait sur notre si tranquille quartier latin le bruit formidablement ridicule de ses éternuements, je passai le long des devantures presque toutes closes de la rue de l'Odéon. Je m'imaginais la petite boutique d'art fermée comme les autres. (La veille, un bouquiniste bien connu, M. Lamotte, à la librairie des *Affaires étrangères*, n'avait-il pas reçu un brutal éclat pulvérisant tous ses vitrages ?..) Adrienne Monnier était là, toute seule, assise en la pénombre gris-bleutée, son blond visage un peu irréel au fond des glaces nues — tel un jeu de miroir — et, *les deux index dans les oreilles*, penchée sur un grand livre, elle revisait ses comptes. Oh ! ce geste de noble gamine qui ne veut rien entendre, rien savoir que son devoir !... Elle demeurait là, ouvrière et patronne à la fois, se devant à

elle-même sa propre fidélité, gardienne vigilante d'un trésor spirituel. Que lui dire?.. N'étant pas des intimes de la maison, je n'osai pas entrer.

Femmes de lettres, femmes du monde, vous qui rêviez jadis de *vivre dangereusement*, au moins dans vos romans de chevet, vous qui vous êtes envolées sur les ailes de cet ouragan faisant trembler jusqu'à nos églises, je ne vous blâme pas. Pourtant que pensez-vous de cette enfant se bouchant les oreilles, histoire de conserver la paix intérieure ?...

On peut donc la surprendre à toute heure, assise à son bureau minuscule (rien du comptoir), sur lequel s'empilent des paperasses, des vieux bouquins où elle pique une fleur de saison pour parfumer leur poussière. Point de sièges moelleux : des chaises de paille anciennes, des chaises de parloir de couvent indiquant au visiteur qu'on ne vient là que pour dire l'essentiel. Et voici Adrienne Monnier vous écoutant, attentive ou rieuse, toujours prête à vous aider d'un renseignement ou d'une idée originale : c'est un blond visage de Memling, d'une pureté de lignes extraordinaire, déconcertant un peu par la largeur du regard et la sinuosité exquise des sourcils comme dorés au pinceau. Je ne crois pas qu'on puisse rencontrer, penchée sur de sérieux grimoires, une plus enfantine face. Elle intimide par la transparence du teint où l'on voit luire tout de suite la netteté de l'intention.

Chose étrange : entourée, très entourée de jeunes écrivains et de respectables bibliophiles, elle sait être distante, seulement si bonne camarade qu'on ne l'en aime que davantage. Une princesse de lettres? Et pourquoi pas ! Alors qu'on donne si facilement ce titre à des femmes qui n'ont jamais lu que leurs livres..... « Ecrire ? dit-elle, quand il y a tant à faire en l'honneur de ceux qui le risquent !.. » Et je sais, cependant, qu'elle écrit fort bien.

A côté d'elle, bondissant, en jeune chatte capricieuse et familière, on voit Mlle Hélène, *qui va en réassortiment*. Ce petit personnage échappé d'un conte d'Alfred Machard illustré par Poulbot, avec son grain de beauté en pleine joue, l'aspect d'une pivoine prise d'assaut par une coccinelle, est d'une espièglerie délicieuse. Il faut la voir pénétrer dans le sombre hôtel du *Mercure de France* où elle effare Messieurs les employés, et se camper devant eux pour dire, du ton pointu de *Souris l'Arpète :* « Enfin, quoi ? Cette réimpression de la *Vie des martyrs*, c'est pour quand ? Non, ce n'est pas une vie ! Les clients de notre maison n'aiment pas à attendre. Je pense que les vôtres sont *kif kif* la même espèce !... » Et son chignon brun, ébouriffé, arrive à peine à la hauteur du comptoir, car Mlle Hélène va sur ses quatorze ans et a de très petits pieds.

Adrienne Monnier formera certainement des élèves. Elle est vouée

à un apostolat, parce que, justement, elle n'a rien de la gravité d'un apôtre. Elle aime ses livres et c'est par l'amour de son métier qu'elle le fera aimer aux autres femmes. Rien qu'à suivre son geste recouvrant soigneusement d'un papier cristal la couverture fanée d'un de ses auteurs favoris, comme on tirerait, sur un visage un peu fatigué, le tulle flatteur de la voilette, on devine chez elle une idée de sacerdoce. Bientôt la succursale de la rue Dupuytren ne suffira pas, et il lui faudra des *placières* pour la province. La tristesse morne de la vie des tranchées, pour les hommes, l'angoisse pesant sur le foyer désert, pour les femmes, ont produit d'étonnantes fringales de lecture. Les joies de la paix n'y changeront pas grand chose. La lecture est le seul paradis artificiel vraiment sain à la portée de tout le monde : qui a lu lira ! Aux éditeurs, aux libraires, aux cabinets de lecture d'endiguer la marée montante de l'affreuse niaiserie industrielle, de la « kamelote » des faiseurs de tours contre la grammaire française...

Si la jeune fée, *l'Amie des Livres*, a bien mérité de sa patrie adoptive, la rive gauche, c'est qu'elle y a introduit de l'aurore pour ceux qui pâlissent devant les lampes de travail et dont quelques-uns verront, grâce à elle, se lever leur grand jour.

... Perchée sur l'arbre de son échelle, je la vois encore, moi, réglant le courant électrique du plafond de sa librairie, et mettant, d'une main experte, l'œuf de la lumière dans un nid de soie bleue...

RACHILDE.

LA CURIOSITÉ

La Curiosité et la guerre. — MM. Lair-Dubreuil et Henri Baudoin, retour des armées, reprennent leurs marteaux. — Vente de la collection du Vicomte de Curel : Tableaux modernes et anciens, œuvre de Falconet, tapisseries. — Collection Jules Charles-Roux : Tableaux, faïences de Marseille et de Moustiers, meubles et tapisseries.

Il y a bien longtemps que j'avais délaissé mes chroniques de la Curiosité. Mais qu'importait la Curiosité au milieu de l'effroyable et si longue tourmente qui vient de bouleverser le monde ! Pouvait-on penser à autre chose qu'à la guerre, s'occuper d'autre chose que de la guerre ? Chacun ne devait-il pas s'employer à sa manière, se rendre utile dans sa mesure, afin de contribuer à la victoire de la civilisation sur la barbarie allemande ? La voilà enfin terrassée, cette ignoble barbarie que les Boches osaient appeler « Kultur » !

Qui en dénombrera jamais toutes les turpitudes et tous les crimes ? Comment réparer ses ruines, effacer ses souillures et ses outrages ? Pour n'en citer qu'un exemple, pourra-t-on jamais rendre à la cathédrale de Reims son âme mise en lambeaux par les canons de cet affreux Kaiser qui vient de s'effondrer comme un lâche, en atten-

dant de subir le sort réservé à un chef d'apaches et d'assassins? Chacun maintenant doit reprendre sa tâche, et même l'accroître pour que peu à peu renaisse la vie normale, cette bonne et paisible vie que nous connaissions avant la guerre, et que sans doute nous ne retrouverons jamais complètement.

La guerre finie, les ventes, comme il est naturel, reprennent. Elles seront même plus nombreuses qu'auparavant. Si des fortunes se sont édifiées, d'autres se sont écroulées.

Dans ces grandes crises, n'est-il pas fatal que l'argent et les choses qui le représentent changent de mains? Que d'anciens riches ruinés! Il le faut bien pour qu'il y ait de nouveaux riches. Parmi ces derniers, beaucoup prétendent déjà au goût d'amateurs.

Aussi les prix de l'antiquité, n'ont-ils pas diminué. Ils ont suivi la hausse générale.

La **Vente du vicomte de Curel** avait attiré chez Georges Petit, le 25 novembre, beaucoup d'acheteurs. M. Lair-Dubreuil tenait le marteau en personne. Il nous revient après quatre ans de mobilisation, la boutonnière fleurie du ruban rouge, vif et fringant comme à son ordinaire, avec une aisance et une maîtrise encore accentuées.

Cette collection du vicomte de Curel, lequel vicomte défunt n'est pas heureusement l'auteur dramatique, ainsi qu'on l'a écrit par erreur, était vraiment de choix. Elle dénotait chez son auteur un goût sûr et parfaitement éclairé. A l'exposition on ne pouvait rester indifférent devant aucune pièce. Toutes offraient aux yeux un véritable régal.

Dans la peinture moderne? Voici Corot avec le *Lac de Terni*, cette page si chaude; si délicatement nuancée. L'expert Georges Petit n'hésite pas à en demander 250.000 fr. Elle échoit d'ailleurs à M. Tripp, le marchand de tableaux, pour 237.000 francs.

La *Saulaie*, du même artiste, prisée 50.000 fr., monte à 69.000 et la *Bergère lisant* à 70.000 fr., sur estimation de 60.000.

La célèbre *Remise aux Chevreuils*, de Courbet, trouve acquéreur à 42.000 fr. La *Lavandière au bord de la rivière*, de Daubigny, estimée 55.000 fr., s'arrête à 41.000. C'est aussi l'enchère atteinte par *Une ville d'Italie*, où le talent de Decamps s'est joué avec des effets de lumière prestigieux.

La *Châtelaine*, vendue 13.200 fr., représentait Diaz de la Pêna dans la collection du vicomte de Curel. Charles Jacques y figurait avec un tableautin, *Une brebis et son agneau*, enlevé à 6.600 francs.

On s'est fort disputé une maîtresse page de Jongkind, les *Patineurs*. L'expert en demandait 60.000 fr. M. Allard l'a poussée jusqu'à 83.100 fr. A la vérité, l'artiste a montré dans cette œuvre à un degré rare toutes ses qualités de composition consciencieuse et fouillée, d'exécution raffinée, de vie discrète et gaie.

L'*Inondation à Argenteuil*, de Claude Monet, a dépassé de

600 fr. l'estimation de 25.000 fr. Ce prix, à cent francs près, est encore celui de *Œdipe et le Sphinx*, une œuvre de Gustave Moreau, que je n'aime guère. *Berger espagnol*, solide figure par Henri Regnault, est allé à 43.500 francs.

M. Gérard a poussé jusqu'à 135.000 fr., sur demande de 100.000 fr., la *Maison du Garde*, par Théodore Rousseau, œuvre importante de l'artiste et si bien caractéristique de son talent. Une autre petite toile du même maître pleine de chaude lumière, le *Pont de Moret*, a fait 25.500 fr.

Une œuvre de Troyon, *Vaches et Moutons au pâturage*, est montée à 87.000 fr., estimée 80.000. Dans *Une rue de Milan*, dont la dentelle de la cathédrale forme le fond, Ziem s'est surpassé avec ses dons de la vie, du mouvement, de la lumière éblouissante. Un amateur a donné 48.500 fr. de cette page estimée 35.000 fr. Un autre amateur a poussé jusqu'à 20.100 fr. une aquarelle d'Eugène Lami, *Un contrat de mariage princier*. Grand bien lui fasse ! Arrivons aux tableaux anciens pour lesquels M. Sortais remplace M. G. Petit à la table d'expertise.

M. Lair-Dubreuil adjugea 105.000 fr. à M. Montier une page amusante de Boucher, l'*Enfant à la bouillie*, et 172.000 fr. à M. Knœdler, sur demande de 200.000, une œuvre encore plus amusante de Chardin, la *Maîtresse d'Ecole*. M. G. Petit pousse jusqu à 61.500 fr. un joli portrait par Danloux, *Madame de Nully*, et M. Hessel jusqu'à 74.000 fr., sur demande de 60.000, *Jeune fille tenant un chien* par David. Un beau *Portrait de Louis XVI*, encore jeune, par Duplessis, atteint juste l'estimation de 30.000 fr. Que dirai-je des *Deux têtes d'enfants*, par Antoine Van Dyck, si expressives et si colorées ? Prisées 80.000 fr., faut-il s'étonner qu'elles aient tenté un homme de goût à 111.000 fr. ? A 5000 fr., près c'est l'enchère atteinte par une œuvre de Greuze, la *Jeune fille à l'agneau ou l'Innocence*. Mais quelle différence, quel contraste dans la force ! Au fait, la force, la vigueur ne sont pas précisément les qualités de Greuze. Il se contente de la grâce. C'est quelque chose. Son *Portrait de femme*, qui figurait à la vente de Curel, est en effet infiniment gracieux. M. Sortais en demandait 50.000 fr. M. G. Petit, qui après la peinture moderne semble verser dans la peinture ancienne, est allé à 99.100 francs.

M. Trotti, marchand de tableaux, s'est rendu aquéreur pour 125.000 fr. d'une des meilleures œuvres de Nattier, *Portrait de la Princesse de Bourbon-Conti*. M. G. Petit a fait monter jusqu'à 133.100 fr., sur demande de 60.000 fr., une autre belle œuvre de Nattier, *Portrait de Lavoisier jeune*. Le *Portrait de Mme Vigée-Lebrun*, par elle-même, dont le musée de Versailles possède le pareil, ne dépassa pas 34.000 fr. sur estimation de 75.000.

Largillière, Desportes, Oudry, Perronneau, Gaspard Netscher, Wouverman, Pater, Watteau, figuraient aussi dans la collection du vicomte de Curel. Je ne puis insister sur tous. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler une toute petite page de Watteau, un rien pour la grandeur, mais un rien si significatif du génie du maître où se fondent harmonieusement l'amour de la nature et l'amour de la femme : comme fond, un paysage dont Watteau a le secret, un paysage de réalité et de rêve, givré de lumière et de mystère ; au premier plan une jeune femme est assise à terre sous un arbre feuillu, vêtue d'une robe lâche et ample, aux reflets satinés ; sa main droite tient un éventail ; sa tête, qu'éclairent deux yeux étonnés et souriants, s'appuie sur la main gauche. Près d'elle, tout près d'elle, contre elle, est assis un jeune garçon, aux cheveux fournis et en désordre, qui lui raconte des choses fort intéressantes, semble-t-il... Ce rien, ce *Conteur de fleurettes*, est monté à 21.000 fr.

La collection de Curel comprenait une *Baigneuse*, de Falconnet, vendue 113.000 fr., deux belles tapisseries des Gobelins vendues ensemble 135.000 fr. à M. Hessel, et deux tapisseries d'Aubusson vendues séparément l'une 45.000 fr., et l'autre 51.000.

Le total de la vente s'éleva à 2.892.650 francs.

C'est à M. Henri Baudoin que revint l'honneur de disperser du 5 au 7 décembre la collection de M. Jules Charles-Roux, ancien député de Marseille, ancien ministre du commerce, homme de goût que j'ai un peu connu, ardent provençal, Marseillais passionné comme il convient.

M. Baudoin, comme M. Lair-Dubreuil, a gardé l'uniforme militaire pendant quatre ans. Sa vie loin de son étude et de l'Hôtel n'a pas nui à sa santé, un moment précaire. Il reprend possession de ses fonctions avec une vigueur redoublée qui nous promet une belle et longue carrière.

La collection Charles-Roux comprenait un peu de tout et particulièrement, ainsi qu'il est naturel, des œuvres touchant à l'art de notre chère et magnifique Provence.

En peinture, un Monticelli, le *Jardin des amours*, fit 17.000 fr. Un *Portrait de Gustave Ricard*, par lui-même, monta à 56.000 fr., sur demande de 50.000.

L'intérêt de la collection Charles-Roux résidait surtout dans les faïences de Marseille et de Moustiers. Trois soupières de Marseille, avec couvercles et plateaux, avec paysages animés, fleurs et rocailles, firent 12.100 fr. Un amateur donne 1.100 fr. de deux assiettes en ancienne faïence de Moustiers, décor polychrome, et 1700 fr. d'un plat de la même fabrique représentant Diane, décor également polychrome.

La vente Charles-Roux comprenait quelques meubles de choix, dont un secrétaire Louis XVI en ébène avec bronzes ciselés, des bergères et un canapé à joues avec tapisserie au point. Ces meubles se sont bien vendus, de même les tapisseries.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Claude Anet : *La Révolution russe ;* Payot. 4 50

Baron Hennet de Goutel : *Vergennes et Wilson.* Avec un portrait ; Nouv. libr. Nat. 1 25

René Johannet : *Le principe des nationalités ;* Nouv. Libr. Nat. 9 »

Linguistique

Paul Cordier : *L'en-deçà des grammaires ;* Sansot. 2 50

Littérature

Dr M. Boutarel : *La médecine dans notre théâtre comique ;* Imp. Le Boyteux, Caen. 7 50

Charles Claro : *La légende de Saint Pie X ;* Marchal et Godde. 3 »

Divers : *Philéas Lebesgue ;* Les Humbles. 3 »

André Germain : *Portraits parisiens ;* Crès. 3 50

Ernest Raynaud : *La Mêlée symboliste ;* Renaissance du livre. 2 50

Livres d'Etrennes

A. Galandy : *La Petite Serbie.* Illust. de Raynolt ; Delagrave. 2 25

A. Galandy : *La Princesse Italia.* Illust. de Raynolt ; Delagrave. 2 25

Emile Hinzelin : *Foch.* Illust. de C. Dutriac ; Delagrave. 13 »

G. Trémisot : *Le Roi Dagobert.* Illust. de Robida ; Delagrave. 13 »

Ouvrages sur la guerre actuelle

Victor Basch : *L'Aube,* proses de guerre ; Alcan. 3 50

André Chevrillon : *Près des combattants ;* Hachette. 3 50

Commandant E. Henches : *A l'école de la guerre ;* Hachette. 3 50

F. Maurette : *Petit atlas de la guerre et de la paix ;* Hachette. 1 50

L'Offensive du 16 avril. La légende et la vérité ; Ligue des Droits de l'homme. 0 50

Rachilde : *Dans le Puits ou la Vie inférieure.* Avec un portrait de l'auteur en héliogravure ; Mercure de France. 3 50

R.-A. Reiss : *Réponses aux accusations austro-hongroises contre les Serbes ;* Payot. 1 »

Lieutenant Michel Sturdza : *Avec l'armée roumaine ;* Hachette. 3 50

Jean Tournassus : *Nous, soldats.* Préface de Maurice Barrès ; Vite. » »

Commandant Villy-Breton : *Les Combats de Steenstraate.* Avec 9 cartes ; Berger-Levrault. 2 50

Poésie

Luigi Amaro : *Elégie héroïque pour la mort de Galliéni ;* Rome. » »

Georges Audibert : *Poèmes ;* Crès. 3 50

René Bizet : *Aux oiseaux des îles ;* Renaissance du Livre. 5 »

Pierre de Bouchaud : *In Memoriam ;* Lemerre. » »

Charles-Adolphe Cantacuzène : *Les Réalités roses ;* Perrin. 1 50

Georges Lafenestre : *Gloires et deuils de France ;* Hachette. 3 50

Planière : *La tragédie humaine ;* Jouve. » »

A.-M. de Poncheville : *O nos alliés an-*

glais ; Crès. 1 »
Edmond Porée : *Le Dîner de son Eminence* ; Maison française art et édition. 3 »
Henri de Régnier : *1914-1916* ; Mercure de France. 3 »
Paul Teissonnière : *Vers d'un soldat* ; Jouve. 4 »
Emile Tourlac : *En marge des Livres Saints* ; Maison française art et édition. 2 »

Publications d'Art.

L'Album Zislin. Préface de H. Galli ; Berger-Levrault. 3 50
Honoré Broutelle : *Illustrations pour les poèmes de Henri de Régnier*. 1re série de 10 planches in-4 jésus ; Frazier-Soye.

Roman

Jane Cals : *Rose* ; Fayard. 3 50
Delly : *Sous le masque* ; Plon. 3 50
Francis Jammes : *Monsieur le Curé d'Ozeron* ; Mercure de France. 3. 50
Octave Mirbeau ; *La vache tachetée* ; Flammarion. 3 50
Emile Moselly : *Les étudiants* ; Ollendorff. 3 50
Nonce Casanova : *La Chanson de Mimi Pinson* ; Renaissance du Livre. 3 50
Gaston Rageot : *La faiblesse des forts* ; Plon. 3 50
Gil Robin : *Intimité* ; S. n. n. d...
Georges Rol : *Biffins* ; Maison d'art et d'édition. 5 »
J.-L. Vaudoyer : *Les permissions de Clément Bellin* ; Calmann-Lévy. 3 50
Pierre Villetard : *Après lui* ; Fasquelle. 3 50

Science

Edmond Perrier : *La vie en action* ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Mme Avril de Sainte-Croix : *L'éducation sexuelle*. Préface de M. le Professeur Pinard ; Alcan. 2 »
V. Bourtzeff : *Les deux fléaux du monde, les bolcheviks et l'impérialisme allemand* ; Payot. 1 50
Léon Daudet : *Le poignard dans le dos* ; Nouv. Libr. Nat. 3 50
Gustave Geffroy : *Clemenceau*. Avec 8 illust. Texte français et anglais ; Crès. 3 50
Robert Guillou : *La Française dans ses quatre âges*. Préface de M. Etienne Lamy ; Soc. d'édit. Levé. 3 50
Havelock Ellis : *Le génie de l'Angleterre*. Avec un portrait de l'auteur ; Cahiers britanniques et américains. 1 50
J.-L. de Lanessan : *La Civilisation et l'organisation* ; Alcan. 2 »
Probus : *L'Université nouvelle*. I : *Par les Compagnons* ; Fischbacher. » »
Albert Thierry : *Les conditions de la paix* ; Ollendorff. 3 »
A. Vincent : *Les instituteurs et la démocratie* ; Nouv. Libr. Nat. 2 »

Voyages

A. Trèvis : *En Auvergne et en Gévaudan* ; Imp. Faravohita, Tananarive. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Une lettre de M. Paterne Berrichon. — Une Prédiction de Lacordaire. — La Grippe. — Une lettre du Directeur du Musée national de Florence. — Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Louis Bonafoux. — Le « prix de 500.000 francs ». — Shakespeare et les Classiques. — A propos du fatidique 666. — La dernière de Richard Dehmel. — Le Professeur. — Le 8 de la rue de la Sorbonne. — Un monument anglais à la mémoire de Jeanne d'Arc. — Qu'est-ce que le peuple ? — Ivre de viande. — Les Journaux de petit format en 1870-71. — Les Allemands dans le Nord. — Une dédicace de Jean Jaurès. — Les rues Stendhal. — Un jugement de M. Clemenceau sur le Dictionnaire de l'Académie. — L'« Académie ». — Comité d'initiative artistique de l'Odéon.

Prix littéraires. — Le prix Goncourt a été attribué, par 6 voix contre 4, à M. Georges Duhamel pour son livre *Civilisation*.

§

Une lettre de M. Paterne Berrichon.

Paris, le 2 décembre 1918.

Mon cher Vallette,

Craignant d'augmenter son émoi, je ne voulais d'abord point répondre à Ernest Raynaud. D'autre part, les événements m'accablaient de trop de coups...

« Tu ne peux pourtant pas — me souffle d'en haut une voix — laisser penser que tu t'inclines devant les petits propos d'un homme de lettres qui, sans prendre garde à l'anachronisme, essaya un jour de laisser croire plagiées par l'auteur du sonnet des *Voyelles* ses incontinences de mauvais coloriste et de médiocre musicien. »

Ou j'ai été trop courtois dans ma première rectification, trop courtois en même temps que trop net ; ou le brave Ernest ne sait pas me lire plus qu'il ne sait lire Rimbaud et Verlaine. Dans l'un et l'autre cas, je regretterais. De même je regrette,avec une violente amertume,que les Allemands aient détruit à Roche, après l'avoir dévalisée, la maison familiale des Rimbaud, où, parmi beaucoup de précieux papiers, se trouvaient les notes et documents m'ayant servi à colliger les Œuvres d'Arthur.

Ils ont abattu aussi, pour en emporter le bronze, le monument Rimbaud qui, à Charleville, se dressait dans le quartier général même des Hohenzollern. Pourvu qu'au cimetière de cette cité ils n'aient point, comme ils l'ont fait ailleurs, ravagé les tombes et violé le cercueil du grand poète pour en emporter le plomb !

Mais ce sont là histoires que le bon sens de Raynaud va qualifier de « fantaisies ». N'insistons pas à présent.

Votre ami, PATERNE BERRICHON.

§

Une prédiction de Lacordaire.

Monsieur,

Vous avez publié dans votre numéro du 16 août 1918 les prédictions de Rousseau, etc., sur la Russie.

Permettez-moi de vous signaler une prédiction qui s'applique à l'Allemagne, à la Russie et à la Turquie. Elle date seulement de 1854 : mais elle est frappante en ce qu'elle prévoit le sort qui attend tout peuple ou tout homme qui aspire à la domination universelle, — ce qui aurait pu faire réfléchir le Kaiser, mais *quos vult perdere*... — et que surtout elle s'est réalisée de la façon la plus surprenante et au même moment pour la Russie et la Turquie.

Cette prédiction est du P. Lacordaire. Je sais que les saints personnages sont peu en odeur de sainteté au *Mercure*, qui aurait plutôt un faible pour ceux qui sentent le fagot. Mais il y a fagot et fagot. Celui-ci me semble bien lié et nous ne sommes plus en 1830 où, au nom du progrès, on s'interdisait tout ce qui n'était pas suffisamment XVIIIe siècle. La jeunesse de nos lycées, vous l'avez remarqué çà et là dans le *Mercure*, a des aspirations

plus religieuses et, volontiers, elle traiterait les partisans du Progrès de vieilles barbes. C'est encore un de ces renversements, une de ces antinomies qui diversifient le cours de la vie. Ci-joint le texte :

La loi des nations chrétiennes est de ne pas permettre le retour dans le monde d'une domination unique comme au temps de l'empire romain.

C'est pourquoi tout ce qui, dans l'Europe régénérée, a tendu à cette ambition démesurée a toujours rencontré un insurmontable obstacle. Charlemagne a lui-même divisé sa succession ; les papes ont heureusement combattu le développement du Saint Empire romain ; la France, pendant un siècle et demi, de Charles-Quint au traité de Westphalie, a travaillé à l'abaissement de la maison d'Autriche, héritière des deux mondes ; L'Europe s'est coalisée contre Louis XIV et elle a jeté bas Napoléon. C'est le tour de la Russie. Le branle est donné et, quoi qu'il arrive aujourd'hui, la route est tracée, la Russie n'ira pas plus loin. Et si elle s'obstine follement dans des desseins condamnés de Dieu, elle périra. Cependant je ne pense pas que les Turcs doivent demeurer longtemps encore campés en Europe. Dieu poursuit deux buts, leur expulsion et la restriction de la Russie. Ces deux buts semblent contradictoires, mais Dieu fait marcher de concert ce qui semble se combattre et la sérénité est dans les flancs de l'orage. Attendez-vous donc à voir la Russie abaissée et la Turquie chassée. Si ce n'est demain, ce sera après-demain.

(LACORDAIRE, *lettre LVIII, Toulouse, 6 mars 1864. Lettres à des jeunes gens*, page 268, Paris, Tequi, 1915.)

Veuillez agréer, etc. M. JULLIEN.

§

La Grippe.

Monsieur,

A propos des échos concernant la grippe, dans les derniers numéros du *Mercure*, je vous signale encore l'apparition de cette maladie en Egypte vers 1658, et les remèdes originaux employés à la combattre :

Au mois de mars de l'année 1658, après quelques jours qu'il fit de grands vents, il regna vne certaine maladie qui commençoit par mal de teste et fièvre, et continuoit par vn grand rume ; la fiévre ne duroit que deux ou trois iours au plus, mais laissoit vn corps si foible, qu'il sembloit qu'il fust rompu de tous les membres, et si on ne se conseruoit pas on retomboit aussi-tost en vne autre fiévre qui restoit trois semaines ou vn mois ; tout le monde en fust malade au Caire depuis le plus grand iusqu'au plus petit, et on n'entendoit par tout autre chose que tousser ; cette maladie etoit si contagieuse, qu'elle se gagnoit facilement par la communication d'haleine. Ils l'appeloient abou chamaa, à cause d'une certaine chanson faite quelques mois auparavant, qui commençoit par abou chamaa, et finissoit par ha, ha, ha, et comme cette maladie faisoit fort tousser, on faisoit comme ha, ha, ha ; cela fut cause que le bacha defendit qu'on chantast plus cette chanson, avec tant de rigueur, que lors que le Soubachi trouuoit dans les rues quelqu'un qui la chantoit, fut-ce un enfant, il le faisoit mettre à bas, et donner des coups de baston ; parce qu'ils croyoient que cette chanson auoit fait venir ce mal, qui s'estendist si loin, que depuis nous sceumes en Ierusalem, et autre lieux d'alentour, qu'ils en auoient été affligez en mesme temps, et mesmes les corsaires qui nous prirent l'avoient tous eu de ce temps là. Ils me dirent au Caire que dix ans auparavant il y auoit regné un mal quasi semblable, qu'ils appeloient makassa, qui faisoit qu'on se sentoit comme rompu de tous les membres, et on se guérissoit en mangeant des oranges, ce qui les fit tant rencherir en ce temps là, qu'elles valurent iusqu'à demy piastre la piece tant que dura cette maladie.

(THEVENOT, *Relation d'vn Voyage fait au Levant...* Rouen et Paris, Thomas Jolly, MDC LXV, p. 518.)

Veuillez agréer, etc. F. VELLUT.

§

Une lettre du directeur du Musée national de Florence.

Firenze, 16 décembre 1918.

Illustrissimo Signore,

Il Signor Camillo Pitollet avrebbe ragione di meravigliarsi (come fa nel *Mercure de France*, 1er déc. 1918 p. 567) che questo museo abbia accolto una scultura di Vincenzo Gemito e non anche, per esempio, una di Medardo Rosso, se quell' opera fosse stata scelta a rappresentare qui l'arte moderna. Ma quell' opera rappresenta un dono, fatto al Ministero della Pubblica Istruzione alla condizione, a quel che pare, che la statua fosse collocata ne Bargello.

Giacchi altrimenti al Bargello, che é un museo solo di arte antica, qualunque lavoro di moderni, siano pure dell' elevatezza di un Gemito o di un Rosso, é fuori posto.

Gradisca, illustre Signore, i piu cordiali ossequii del Suo devotissimo

GIACOMO DE NICOLA
Direttore del Rº Museo Nazionale (Bargello).

§

Le « Prix de 500.000 francs », créé l'an dernier en manière de protestation contre les prix littéraires en espèces et attribué, en premier lieu, aux *Lectures pour une ombre*, de M. Jean Giraudoux, vient d'être décerné pour la deuxième fois. Cette année, le lauréat est M. P.-J. Toulet, auteur de *Comme une fantaisie*.

§

Anniversaire de la mort de Paul Verlaine. — Les « Amis de Verlaine » n'oublient pas l'espoir formel qu'ils ont toujours affirmé, et même aux pires heures de la guerre, d'aller enfin, dans Metz redevenue nôtre, apposer une plaque commémorative — en attendant mieux — sur la maison natale du poète, située à Metz, rue Haute Pierre, nº 2, en face l'Ecole d'Application. Verlaine y est né en 1844, le 30 mars.

Et comme, d'autre part, c'est le 28 mai 1911 qu'a eu lieu l'inauguration de son monument au Luxembourg, une certaine marge était laissée aux Verlainiens entre ces deux dates printanières, fin avril et fin mai, pour fixations des fêtes littéraires projetées par eux tant à Paris qu'à Metz. Ils s'occupent de les organiser : un avis ultérieur en fera connaître les dates.

Toutefois la date de sa mort ne sera pas oubliée par ses fidèles, qui se réuniront dans l'intimité le 12 janvier 1919 au Luxembourg, à 11 heures, devant le monument.

§

Luis Bonafoux. — Le samedi 26 octobre dernier, est mort à Londres, 158, King Street, Hammersmith, le journaliste espagnol Luis Bonafoux, à l'âge de 63 ans. Pendant de longues années correspondant parisien de *El Heraldo de Madrid*, il avait dû fuir Paris sous la menace d'un décret d'expulsion dont les causes seront sans doute étudiées par l'ami du défunt, M. P.-C. Dominici, dans un prochain ouvrage, et qui, dès aujourd'hui,

semblent bien n'avoir point été légalement valables (voir l'article de M. Dominici dans l'*Heraldo* du 3 décembre). Bonafoux, qui descendait par sa mère du célèbre homme d'Etat vénézuélien Angel Quintero, possédait un talent très entier, dont il donna des preuves éclatantes lors de l'affaire Dreyfus, en particulier. D'un radicalisme politique avancé, ce fut une sorte de Danton de la presse, et l'impartialité n'était pas souvent son fait. Il laisse 15 volumes de publications et de l'inédit pour 4 ou 5 autres. Espérons que l'un de ses fils — l'aîné, Luis Tulio, a fait la guerre dans l'armée britannique — saura recueillir cet héritage paternel et ne point permettre à l'oubli d'étouffer la mémoire d'un homme dont la plume a écrit sur la France, ses luttes et ses gloires des pages souvent injustes, mais toujours sincères, qui tranchent sur ce fonds un peu terne et grisâtre du journalisme espagnol de son époque. — C. P.

§

Shakespeare et les Classiques.

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure* du 1er décembre, votre correspondant C. P. essaie de camoufler le témoignage de Ben Jonson. Tout en se plaignant de ce que « l'on s'obstine à ne le citer que sous une forme tronquée », il en donne lui-même le contexte dans une forme encore incomplète. Quel est ce contexte entier ?

For, if I thought my iudgement were of yeeres,
I should commit thee surely with thy peeres,
And tell, how farre thou didst our Lily out-shine,
Or sporting Kid, or Marlowes mighty line,
And though thou hadst small Latine, and lesse Greeke,
From thence to honour thee, I would not seeke
For names ; but call forth thund'ring Aeschilus,
Euripides, and Sophocles to us,
Paccuvius, Accius, him of Cordoua dead,
To life againe, to heare thy buskin tread, etc.

Le mot *would*, dit votre correspondant, implique un ordre de phrase hypothétique. Certainement, mais l'hypothèse n'est point dans la phrase « though thou hadst », mais quatre vers plus haut, dans « if I thought ». De ce premier vers dépend tout le reste. Il faut donc traduire ainsi :

Si je croyais assez mûre ma faculté de juger, je te comparerais nettement avec tes rivaux, et je dirais comment tu as éclipsé notre Lys ou notre Chevreau folâtre (jeux de mots sur les noms de deux poètes anglais), ou les vers magnifiques de Marlowe ; et bien que tu possédasses peu de latin et encore moins de grec, je trouverais facilement des noms latins et grecs qui viendraient te louer : j'évoquerais le tonnant Eschyle, etc., pour qu'ils revinssent à la vie entendre les pas de tes cothurnes.

C'est-à-dire, si j'osais paraître devant le public comme critique, je te comparerais pleinement avec tes contemporains, et (malgré ton ignorance presque complète de leurs langues) avec les poètes de l'antiquité, qui t'applaudiraient s'ils revenaient à la vie.

Outre ceci, M. C. P. ne traduit pas correctement le subjonctif imparfait anglais, qui signifie « si j'avais (*maintenant*) ». La version correcte de

« Quand bien même tu n'aurais possédé que peu de latin » serait : « Though thou *hadst had* small Latin ».

Je vous prie, Monsieur le Directeur, de croire que, malgré mon ignorance presque shakespearienne du français, je comprends assez bien ma langue maternelle. S. T. COLLINS.

§

A propos du fatidique 666.

Alger, le 10 décembre 1918.

Monsieur le Directeur,

Les impressionnants calculs faits cette année en appliquant l'Apocalypse à Guillaume II et à la fin de sa puisaance ont un grand succès auprès du public de tous les pays. Or, en lisant Tolstoï dans La *Guerre et la Paix* (tome II, page 286 ; Paris, Hachette), on apprend que les occultistes, en 1812, démontraient d'une façon encore plus impressionnante que le chiffre 666 et celui de 42 désignaient clairement Napoléon Ier. En effet, la façon de calculer employée dans cette intention à cette époque était facilement accessible à tout le monde : « En appliquant les lettres françaises au cal cu hébraïque, en donnant aux 10 premières la valeur d'unités, et aux autres celle de dizaines, on obtenait, en écrivant d'après cette clef ces deux mots : L'Empereur Napoléon, et en additionnant le total, le chiffre 666, etc... » (Tolstoï.)

Il s'en suit donc, me semble-t-il, que les chercheurs qui exercent leur sagacité à propos des interprétations à donner à l'Apocalypse devraient, pour être complets, essayer aussi leurs calculs à l'égard d'Attila, de Gengis Khan, de Tamerlan, etc.....

Veuillez agréer, etc..... V. CORNETZ.

§

La dernière de Richard Dehmel. — Richard Dehmel a voulu finir la guerre sur un « beau geste », comme il l'avait commencée. On se souviendra peut-être de l'anecdote contée par le *Sécolo* de Milan, d'où elle passa dans la *Semaine Littéraire* de Genève (21 novembre 1914), et où prenait corps l'un des premiers exploits de l'engagé volontaire de 51 ans. Il s'agissait d'une lettre, en français, adressé par lui à nos soldats et déposée près des tranchées par une patrouille de cavalerie boche. On y lisait ceci :

> Aux courageux soldats de France ! Vous versez votre sang inutilement pour ces hypocrites Anglais. Eux, abandonnent la France à une affreuse boucherie, et vous devez rester là, mourants de faim, *etc., etc...*

Un appel à la désertion terminait ce glorieux poulet :

> Celui qui viendra à nous désarmé et avec un signal blanc recevra l'hospitalité. Pour cette promesse, je vous donne la parole d'honneur du poète...

Puis nous envoyâmes au *Mercure* le spécimen des poésies guerrières de l'aède disciple de Detlev von Liliencron, « *trouvé sur un prisonnier prussien* » et inséré dans la livraison du 1er juin 1915, p. 414, où était célébrée « *la guerre en soi* ». Un peu plus tard, dans *L'Œuvre* du 24 janvier 1916, on pouvait lire cet extrait de *Vom Kriegsschauplatz* du même Dehmel :

Car nous voulons faire la paix sur terre pour le bien de tous les hommes. Nous sommes plus humains que les autres peuples, même notre manière de faire la guerre le prouve. Nous avons plus de discipline et de moralité, plus d'esprit, de sentiment et d'imagination, par conséquent aussi plus de sympathie pour l'âme étrangère. Donc, nous avons un droit aristocratique à dominer le monde par l'esprit...

Dehmel qui, le 12 septembre 1905, écrivait dans le journal *Le Siècle* :

Le Français est devenu trop fin, ce qu'il n'était nullement à l'époque de Rabelais; l'Allemand devient malheureusement de plus en plus rude, malgré son lyrisme sentimental...

Dehmel n'a pas cessé une minute son aspotolat hunnesque, encore qu'on ait un peu perdu de vue, chez nous, son activité, en ces derniers temps. Qu'il nous suffise d'indiquer ici que, le 22 octobre dernier, retournant au front, il crut devoir, par une lettre publique, exciter tous les Boches valides à se sacrifier pour le *Vaterland* dans un nouveau et ultime bain de sang. Mais, cette fois, il trouva à qui parler. Dans le *Vorwaerts* du 28 octobre, une femme, dessinatrice de génie, lui a répliqué en des termes qui méritent d'être connus, car ils reflètent exactement l'état de l'opinion publique féminine à la veille de l'effondrement final (déjà pressenti par Georg Bernhard dans la *Vossische Zeitung* de ce même 28 octobre, en particulier). Voici donc comment parlait Kaethe Dallwitz :

A mon point de vue, ce qui serait infiniment pire et irremplaçable pour l'Allemagne, ce serait, plus encore que la perte de provinces entières, celle de ses hommes. Nous avons désappris bien des choses en ces quatre années. J'imagine qu'une d'elles affecte le concept de l'honneur. Nous ne croyons pas que la Russie soit déshonorée pour s'être soumise à l'inouïe rigueur de la paix de Brest. L'acte de Dehmel est respectable, mais il ne faut pas oublier que Dehmel a derrière lui la meilleure portion de l'existence. Ce qu'il devait donner de beau et d'utile, il l'a donné...

Dehmel écrivit naguère, dans une *Notice* autobiographique, qu'il considérait comme le plus grand de ses succès l'hommage cordial et généreux qui lui fut rendu dans le poème de *Poggfred*. Or, ce poème de Liliencron chantait la *Paix des Grenouilles* et chaque chant y avait pour épigraphe quelques vers de Dehmel :

Sein Name ist « Poggfred », hochdeutsch : Froschfrieden,
Denn Friede ist den Froschen hier beschieden...

Les grenouilles boches n'ont point encore la paix et nous ne savons si elles ne redemandent pas déjà un roi. Mais Dehmel pourra, dans une nouvelle édition de la *Notice*, ajouter au témoignage du hobereau de Alt-Rahlstedt, celui de cette femme qui sut, en quelques lignes, exprimer le jugement de toutes les femmes allemandes sur le geste barbare du chantre, obscur et diffus, de *Zwei Menschen*... — C. P.

§

Le Professeur. — Le *Professeur* vient de mourir.

Dans tous les cercles ouverts du boulevard ou dans les brelans mixtes de Montmartre, il y avait jadis, avant la guerre, un joueur, quelquefois plusieurs, qu'on appelait le *Docteur*, un autre le *Colonel* et qui n'appartenaient parfois ni à la Faculté ni à l'Armée.

Mais il n'en était qu'un pour porter le titre de *Professeur*. Et les fidèles du tapis vert le connaissaient tous.

C'était un petit vieux timide, au binocle soucieux et qui pointait sur les bords de carton les séries au baccarat ou au « chemin de fer » et prétendait jouer avec méthode.

Inutile de dire que cela ne l'empêchait point de contribuer à grossir la cagnotte dans une mesure aussi importante que les autres joueurs.

Le *Professeur* avait appartenu à l'Université et avait été, rue d'Ulm, le condisciple de Jules Lemaître qui lui avait gardé son amitié.

Il lui advint, un jour, d'avoir plus de chance en amour qu'au jeu et de trouver une femme qui consentit à nouer par devant le maire et le curé sa destinée à la sienne.

La cérémonie et les soins du trousseau comportant quelques frais qu'une guigne persistante au baccarat, depuis quelques jours, rendait plus particulièrement redoutables, le *Professeur* décida d'aller « taper » son vieux camarade de l'Ecole Normale de cinquante louis. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la porte.

Après un quart d'heure d'attente, notre homme revint la figure rayonnante :

— Jules Lemaître est un brave ami, nous dit-il. Cela n'a pas fait un pli.

Mais, dans la baie du cabinet de travail qu'avait au rez-de-chaussée rue d'Artois l'auteur des *Contemporains*, un vasistas s'entrebâilla et la voix sarcastique de celui-ci arriva jusqu'à nous :

— Dis donc, mon ami, maintenant que tu as les cinquante louis, ne te crois pas obligé de te marier !...

§

Le 8 de la rue de la Sorbonne. — Qui ne se souvient, en passant devant l'immeuble qui porte le numéro 8, rue de la Sorbonne, de ce petit rez-de-chaussée obscur, encombré de tables, de chaises et de rayons chargés de livres où Charles Péguy, jadis, avait installé la rédaction et l'administration des *Cahiers de la Quinzaine*.

L'hiver, un gros poêle surchauffait l'atmosphère et rétrécissait sensiblement la place où l'on pouvait circuler. Près du vitrage, André Bourgeois, administrateur, compulsait inlassablement ses livres de compte ou préparait les bandes d'abonnement. Le jeudi, Péguy recevait et tenait salon : Daniel Halévy, les frères Tharaud, Benda, François Porché, Romain Rolland, et combien d'autres inconnus ou célèbres sont venus là... Comme c'est loin !

Péguy mort à la tête de sa compagnie en septembre 1914, les collections des *Cahiers* furent vendues, dispersées. Alors une crèmerie voisine sous-loua le local pour y préparer son yoghourt, vulgairement lait caillé ; les rayons se remplirent de petits pots blancs innombrables.

Et voici que la boutique, repeinte à neuf, lavée, nettoyée, rajeunie, arbore une nouvelle enseigne ; par ses vitres déblanchies on aperçoit des corsages et des chemisettes aux nuances les plus tendres ; un rose couleur de fraise écrasée se presse et se chiffonne près d'un bleu méditerranéen, des blouses vert espérance luisent près d'un crêpe de Chine aux pâleurs nacrées...

Dans le sanctuaire ancien des *Cahiers de la Quinzaine*, c'est une belle lingère qui vient d'exposer ses modèles.

§

Un monument anglais à la mémoire de Jeanne d'Arc.

Londres, 30 novembre 1918.

Monsieur,

Les femmes des pays de l'Entente ont travaillé et, par conséquent, lutté, avec tant de courage et de détermination, pour la grande cause du droit et de la liberté que, pendant tout le cours de la guerre, nous avons trouvé cela tout naturel.

Comment calculer l'aide qu'elles ont apportée aux hommes du Front? Comment imaginer ce qui serait arrivé sans leur secours? Elles ont donné le meilleur d'elles-mêmes pour sauver le monde civilisé et les générations futures du joug d'un militarisme barbare.

Jeanne d'Arc sauva la France. Les femmes de l'Entente nous ont aidés à remporter la Victoire.

Les circonstances, certes, sont fort différentes. Aujourd'hui, si la majorité des femmes reçoivent l'équivalent matériel de leur travail, il en est des milliers dont le dévouement a été et reste aussi désintéressé que celui de la Pucelle incomparable.

Il en résultera pour elles une situation affranchie et des droits élargis, dans une existence meilleure.

Déjà les hommes forment diverses associations pour perpétuer la camaraderie née pendant la guerre. Qu'il me soit permis maintenant de proposer la création, dans tous les pays de l'Entente, d'une Ligue composée des femmes qui ont contribué à l'œuvre de la guerre. Cette Ligue aurait un seul nom et un insigne unique, pour qu'on reconnaisse partout les vraies associées des hommes qui ont consenti le grand sacrifice à la juste cause de la liberté du monde.

La Ligue se tiendra à l'écart de toute politique, mais son activité matérielle et morale pourrait être bienfaisante dans tous les domaines. S'il m'était permis de suggérer un nom, j'indiquerais celui-ci, la Ligue Jeanne d'Arc, ou peut-être vaudrait-il mieux remplacer le mot Ligue par celui de Fraternité. Aucun être humain n'a jamais lutté pour sa patrie et pour la liberté avec plus de désintéressement et de succès que la Vierge martyre.

L'esprit de Jeanne d'Arc est celui même qui anima l'âme des défenseurs héroïques de Verdun, l'esprit même qui inspira ses compatriotes jusqu'à ce que l'envahisseur brutal, dérouté et vaincu ait été bouté à jamais hors des belles campagnes de France, ces campagnes que Jeanne aimait d'un amour si profond que la seule récompense qu'elle demanda au roi, qu'elle venait de faire couronner à Reims, fut la permission de les revoir.

L'esprit de Jeanne, c'est l'âme de la France et de la Liberté. Aussi quel meilleur nom trouver pour signifier ce qu'il y a de mieux dans l'œuvre splendide des femmes pendant la guerre actuelle?

Je voudrais que la Ligue fût assez vaste pour inclure toutes les femmes qui travaillent dans les hôpitaux et dans les baraquements, dans les usines et dans les champs, dans les bureaux et au foyer.

Toutes forment une Fraternité, et sûrement la douce, l'héroïque Jeanne ne reniera pas ses sœurs, elle qui, les yeux pleins de larmes, a prié à genoux

pour l'âme de Glasdale, l'ennemi au langage amer, lorsque, vaincu par elle, il trouva la mort dans les eaux de la Loire.

Cette idée, suggérée par une ardente admiration pour l'œuvre des femmes des nations de l'Entente, est réalisable. Sous le vocable de Jeanne d'Arc, en dehors de toute préoccupation religieuse ou politique, il s'agirait, je le répète, de grouper, en vue de la fraternité des nations libres, toutes les femmes qui ont accompli leur part de la tâche commune, imposée par la défense de la Patrie et le triomphe de la Liberté.

Puis-je espérer que vous voudrez bien l'examiner et aider à sa réalisation ?

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

JOHN DICKER
Commandant Middlesex Regiment.

§

Qu'est-ce que le « peuple »? — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Je lis, avec un plaisir toujours renouvelé, le *Mercure de France*. Dans le dernier numéro, daté du 1er décembre, j'ai été vivement intéressé par un article de M. Charles-Henry Hirsch. Vous le trouverez à la page 511. Votre précieux collaborateur analyse le programme de Probus. Je relève cette phrase.

« Ses auteurs (les théoriciens, auteurs du dit programme) gagneraient à proposer leur concours à la Confédération générale du travail, par exemple, qui connaît les besoins du *peuple* (c'est moi qui souligne), les revendications corporatives. »

Un peu plus loin, M. Charles-Henry Hirsch, apprenant que l'armistice imposé par l'Entente est signé, ne peut plus tenir la plume et s'écrie, en la déposant au grand dam de ses lecteurs : Vive la France ! Vive la République française, la vraie République : la République du *Peuple* (c'est encore moi qui souligne).

Vous connaissez, Monsieur le Directeur, ce sage conseil de Voltaire : « Mes amis, définissez les termes. » Je suis, passez-moi l'expression, un type dans le genre de Voltaire. J'aime qu'un auteur définisse les termes essentiels qu'il emploie toutes les fois que ces termes peuvent donner prétexte à équivoque, confusion, dispute et obscurcir (non expliquer), tout le sens d'une phrase, d'un article, d'un volume. C'est le cas pour le mot *peuple*, deux fois cité plus haut. Qu'est-ce que M. Charles-Henry Hirsch entend par ce mot?

Il me semble bien comprendre, mais je n'en suis pas bien sûr. Et puis, pourquoi me creuser la tête ? M. Charles-Henry Hirsch aura certainement à cœur de donner une définition serrée, nette et précise de ce mot « cardinal et pivotal » : *le peuple*, définition si nécessaire pour l'exacte compréhension de ses idées.

Votre fidèle et reconnaissant lecteur,

A.-Z. CASSOULET.

P. S. — Je songe à ceci : il serait bien utile que la définition de M. Charles Henry Hirsch fût appuyée d'un cas concret. Je me permets de lui soumettre le cas suivant :

J'appartiens à une honorable famille du Rouergue. Avec son modeste salaire de bineur de vignes, mon père Jean-Pierre Cassoulet a élevé cinq enfants.

1. Eusèbe Loys. — Bineur de vignes comme son père.

2. Hilarion Sosthène. — S'est instruit tout seul ; il dirige une usine de briqueterie, dont il sera demain le propriétaire par son prochain mariage avec la fille du directeur.

3. Elysée-Séraphin, dit le Braque. — N'a jamais pu rien faire à l'école; il conduit, à Paris, les tombereaux de gadoue. Syndiqué, mêlé assez avant dans la politique. Ne rate aucun meeting et connaît à fond, suivant la formule de M. Charles-Henry Hirsch, « les revendications corporatives ».

4. Evariste-Andoche. — Employé de banque; très débrouillard. Il paraît qu'il va avoir une grosse situation dans les affaires. On dit qu'il a le sac.

5. Achille-Zéphyrin. — C'est moi-même. J'ai un emploi d'expéditionnaire à la Préfecture de la Seine. Je gagne, y compris l'indemnité de vie chère, 175 fr. par mois et je jouis, je puis le dire, de toute la parfaite considération de mes supérieurs.

Eh bien ! Jean-Pierre Cassoulet, bineur de vignes, et ses cinq enfants font-ils partie du *peuple* qui doit régénérer la République ou bien faut-il distinguer, et comment ? Je suis, comme The old Lady of Philadephia, anxious to know...

A.-Z. C.

§

Ivre de viande. — Dans le dernier numéro du *Mercure* 16 décembre 1918, page 639, M. Paul Peltier, dit, dans son très intéressant article « Musset et Baudelaire » : « De Quincey conclut en *bon humoriste* : « Je me suis laissé dire qu'un beau jour un malade s'était grisé avec un beef-steak. »

Il y a quelque jour je rencontrai un de mes confrères non seulement bon docteur en médecine mais encore docteur ès sciences mathématiques de la Faculté de Paris, presque végétarien, ne buvant que de l'eau et il me dit : « La viande me grise et j'ai interrogé plusieurs clients qui m'ont affirmé le même fait : griserie légère, fugitive, certes, mais réelle. » Etant donné la précision de ce mathématicien il est permis de douter que De Quincey ait voulu jouer de l'humour dans son affirmation et peut-être un lecteur pourra contrôler sur lui-même cette curieuse observation. — D. HENRY LA BONNE.

§

Les journaux de petit format en 1870-71. — « L'Office de la Presse » espère que, dans les premiers mois de l'année prochaine, les arrivées de pâte à papier seront assez abondantes pour que prennent fin les rectrictions imposées aux journaux par l'accord du 24 juillet 1918.

Si l'on considère la durée des hostilités, il faut reconnaître que les journaux auront, en somme, moins souffert de cette guerre que de la guerre de 1870. Sans doute ils ont dû augmenter leur prix de vente, diminuer leur format ; mais ils n'ont pas été contraints de prendre la dimension d'une petite feuille de papier à lettres non plus que des caractères microscopiques. Or, il y eut de nombreux journaux de cette dimension et de cet aspect en 1870. On en comptait, officiellement déclarés, une vingtaine. C'étaient :

Le Journal-poste, qui eut 17 n^os^ : du 3 au 25 novembre ; *le Journal-Ballon*, 3 n^os^ : du 9 au 23 novembre ; *le Montgolfier*, 1 n^o^ : 15 novembre ; *la Correspondance Havas*, autographiée sur pelure et qui eut, en octobre, novembre et décembre, plus de 60 numéros destinés aux journaux de province et de l'étranger ; *le Journal d'Outre-mer*, 2 n^os^ : 24 novembre et 11 décembre ; *le Moniteur aérien*, 2 n^os^ : 28 et 20 octobre ; *la Cloche*, 2 n^os^ : 28 et 20 novembre ; *le Soir*, 17 n^os^ : du 29 novembre au 15 décembre ; *l'Electeur-libre*, 1 n^o^ : 29 novembre ; *les Nouvelles*, 1 n^o^ : 2 décembre ; *l'Enveloppe-Gazette*, 13 n^os^ : du 7 au 19 décembre ; *l'Ami de la France*, 1 n^o^ : 15 décembre ; *la Chronique illustrée*, 1 n^o^ : 25 décembre ; *la Vérité*, 1 n^o^ : 28 octobre ; *l'Echo des Etrangers*, 5 n^os^ : du 10 novembre au 11 décembre ; *le Gaulois*, 1 n^o^ : 7 décembre ; *le Ballon-Poste*, 1 n^o^ : 28 octobre ; *la Dépêche-Ballon*, 28 n^os^ : du 28 octobre 1870 au 31 janvier 1871 ; *le Petit Journal*, 43 n^os^ : du 17 novembre au 30 décembre, etc.

L'imprimeur Jouaust fonda la *Lettre-Journal* ou *Gazette des Absents :* un feuillet d'impression relatait les faits du siège et de la guerre, l'autre feuillet était destiné à la correspondance. Certains numéros de la *Lettre-Journal* étaient illustrés. L'exemplaire que nous avons vu représente une maison de la rue Soufflot, atteinte par un obus en février 1871.

Rue Soufflot, sur ce même emplacement, tombait en avril 1918, un obus du canon à longue portée...

§

Les Allemands dans le Nord. — On sait combien étaient nombreux, avant la guerre, les Allemands qui, se faisant passer pour Suisses, habitaient les régions envahies : ils affectaient des allures bon enfant, fraternisaient facilement avec les ouvriers et tâchaient de se faire bien accueillir. Un témoignage, après tant d'autres, nous est fourni à ce propos par une habitante du Nord, rapatriée la semaine dernière.

Quatre Allemands étaient employés comme spécialistes à la station centrale électrique des mines d'Aniche, à Sin-le-Noble (Nord), et prenaient pension à l'estaminet Anache-Widiez, au Pescron.

Le 25 juillet 1914, ils partaient tous les quatre en disant à leur hôtesse qu'ils allaient faire un petit voyage d'agrément et qu'ils ne tarderaient pas à revenir.

Un mois plus tard, le 25 août, Mme Anache faisait le café dans son arrière-boutique, lorsqu'elle entendit crier derrière elle : « Catherine, le café est chaud ? »

Elle se retourna et, avec effarement, vit quatre hussards de la mort — ses anciens pensionnaires — revenus comme ils l'avaient promis.

Ils n'allèrent pas bien loin, car, le même jour, leur présence ayant été signalée, ils furent abattus à Brunemont, par un poste de G. V. C.

§

Une dédicace de Jean Jaurès. — Un libraire de la rue Monsieur-le-Prince possède un exemplaire de *l'Action Socialiste,* avec cette dédicace :

A Sembat
Souvenir amical.
JEAN JAURÈS.

Même si l'on n'examine ce livre qu'au point de vue de l'édition, il offre cet intérêt particulier d'être un des premiers ouvrages qui soit sorti des presses de Charles Péguy, en 1897, avec la firme du co-directeur de la maison de la rue Cujas : Georges Bellais.

Le volume n'est pas coupé, sauf dans les vingt premières pages.

§

Les rues Stendhal. — Stendhal ne briguait pas la popularité, et on ne l'eût pas trop déçu en lui prédisant qu'on ne lui élèverait de statue nulle part et qu'un très petit nombre de rues, dans les villes du vaste monde, s'orneraient d'une plaque portant son nom.

On peut tout de même en découvrir quelques-unes. La ville de Grenoble a la rue Beyle-Stendhal, et on a sagement ajouté *écrivain*, pour l'instruction de la plupart des compatriotes de Beyle, peu familiers avec son

œuvre. Cette rue se trouve derrière Saint-Joseph, en un lieu où, du temps de Beyle, on ne pouvait guère entendre que le coassement des grenouilles Il serait médiocrement flatté s'il y voyait inscrits ses deux noms.

En Italie, on connaît Stendhal. Dans un article : *Spigolature nell' archivio della polizia austriaca di Milano*, le regretté prof. D'Ancona proposa que l'on perpétuât à Milan la mémoire de l'écrivain français en attribuant son nom à une rue : juste récompense des persécutions qu'il subit sous le régime autrichien. Hélas! Une municipalité trop bien intentionnée n'écouta que trop la demande du prof. D'Ancona ! Il y a maintenant à Milan une rue Stendhal, dans la partie sud de la ville, derrière la darse, derrière une gare de marchandises, vers le *Naviglio Grande* que suit le petit train de Pavie. Elle s'aligne lamentablement entre des terrains vagues et des maisons de miséreux, ressemblant en cela à la rue Stendhal de Paris, dans le xxe arrondissement.

Si Stendhal avait pu prévoir qu'on lui ferait un tel honneur dans la ville de Métilde et d'Angelina, il en serait mort de chagrin. Aussi fuyons ces lieux d'un futurisme lancinant ; allons à Côme, prenons le bateau et débarquons à Cadenabbia. Sur le mur d'un bel hôtel moderne, une inscription nous invite à monter vers le chef-lieu de la commune, qui est *Griante*, et non *Grianta*, selon le lapsus de Stendhal. C'est le pays des Dongo, de Fabrice, de sa tante Gina. Nous remontons le sentier entre les haies odorantes et les villas discrètes. Tout à coup, une belle plaque nous arrête :

Via Stendhal.

Ah ! Du moins on le connaît ici : on a même, pour l'honorer, dépossédé Mazzini de la moitié du chemin, ce qui est inouï. En un quart d'heure, nous arrivons au village, sur la terrasse qui domine le lac et où éclataient les *mortaretti* les jours de fête, devant l'église de l'abbé Blanis et le clocher où Fabrice resta un jour caché, à côté du mur qui clôt le parc des Dongo. Tout cela est bien en miniature ; on s'était figuré plus d'ampleur, mais c'est le génie de Stendhal qui a amplifié les lignes de cet endroit qu'il aima par-dessus tout. Il serait heureux de voir son nom inscrit dans ce beau paysage qu'il a intensément rendu ; et, à ses yeux, cela vaudrait tous les honneurs posthumes. — P. G.

§

Un jugement de M. Clemenceau sur le Dictionnaire de l'Académie française. — Comme tous ceux qui siègent aujourd'hui sous la Coupole, M. Clemenceau a fortement pris à partie jadis l'Académie française, ou du moins la Commission du Dictionnaire. C'est toujours un signe de jeunesse. M. Clemenceau, quand il a écrit les lignes qu'on va lire, avait déjà plus de cinquante ans. Et c'est tout à l'honneur de sa verdeur d'esprit. Il s'agissait donc du dictionnaire :

C'est une idée assez réjouissante que celle de douze crânes pelés se réunissant tout exprès pour faire passer un examen de Sorbonne à de pauvres mots innocents, les rejeter à coups de boules noires ou leur faire accueil avec des mentions d'indulgence ou de satisfaction... Voici le mot *actuaire*, qu'en dites-vous ? L'*actuarium* des empereurs romains était une sorte de comptable. Malgré ce certificat d'origine, M. Jules Simon n'en veut pas entendre parler. Vous repasserez, mon ami.

Mais voici la bataille : *altruisme!* Ah ! le vilain mot ! M. Jules Simon n'en veut pas. Il en donne plusieurs raisons... Il n'y a pas de remède à ces répugnances et

si nous maintenons *altruisme*, il nous faut un canapé et des sels pour donner à M. Jules Simon le temps de reprendre ses esprits...

Ce n'est pas le mot qu'on prétend arrêter, c'est l'idée qu'il représente. Oui, c'est devant la pensée humaine que les douze crânes pelés se dressent pour lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ».

Si Maître Alcofribas avait eu besoin du mot *altruisme*, l'idée ne lui fût pas venue qu'une autorisation pût être nécessaire. Honneur au curé de Meudon et non pas à l'Académie. (*La Mêlée Sociale*, p. 143 et suiv.).

§

L' « Accadémie ». — Le duc d'Audiffret-Pasquier, qui n'avait jamais écrit une ligne de sa vie, fut, en 1878, élu membre de l'Académie Française.

Dans le seul écrit qu'on connaisse de lui — sa lettre de candidature, — il a écrit « Académie » avec deux C.

Et naturellement il a été élu.

§

Comité d'initiative artistique de l'Odéon. — Un Comité prenant le nom de « Comité d'Initiative artistique de l'Odéon » vient de se former avec les noms de MM. Paul Adam, Saint-Georges de Bouhélier, Paul Brulat, Gustave Charpentier, Carol-Bérard, Fernand Divoire, Edouard Dujardin, Paul Dukas, Gabriel Fauré, Eugène Figuière, Paul Fort, Philippe Gaubert, Paul Gavault, Raymond Genty, Vincent d'Indy, Pierre Jaudon, Gustave Kahn, George Lambert, Carlos Larronde, Maurice Maeterlinck, Alexandre Mercereau, Victor-Emile Michelet, Adrien Mithouard, Robert Pelletier, Polti, Henri de Régnier, P. N. Roinard, Rosny aîné, Saint-Pol Roux, Han Ryner, Eric Satie, Florent Schmitt, Laurent Tailhade, Françis Vielé-Griffin, Sébastien Voirol, René d'Yvermont.

M. Gavault met tous les vendredis la salle de l'Odéon à la disposition du Comité, pour y organiser des manifestations littéraires et artistiques.

Pour tous renseignements, s'adresser au siège du Comité, 7, rue Corneille.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercvre de France (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

Les derniers jours de l'année ont eu leur répercussion habituelle sur le marché. Il s'y est traité peu d'affaires et comme toujours en pareille occurence les cours sont moins bien tenus.

Pourtant dans beaucoup de cas, la baisse est peu accentuée, le fond de la cote demeurant soutenue; mais il est possible que de nouvelles réalisations se produisent encore, les acheteurs se réservent pour le moment où des tendances plus favorables se dessineront.

Nos rentes néanmoins maintiennent leur fermeté, le 5 o/o à 88 fr. 10 et le 4 o/o 1918 à 71 fr. 70 et 72 fr. 50 pour le non libéré vont même en progrès.

Les fonds russes sont délaissés et abandonnent plusieurs points : 3 o/o 1891 40 fr., 4 1/2 o/o 1909 52 fr., 5 o/o 1906 60 francs.

L'Extérieure d'Espagne est sans changement à 93 fr., tandis que les chemins de fer espagnols se sont raffermis, le Nord d'Espagne à 399 fr.; le Saragosse à 395; l'Andalous à 365 francs.

Au groupe bancaire la résistance est assez grande, notamment sur l'Union parisienne à 881 fr. ; le Comptoir d'Escompte à 866 fr. ; la Société Générale à 634 fr. ; la Banque française pour le commerce et l'industrie à 280 francs.

Par contre, les actions de nos grands réseaux reviennent en arrière : Orléans 1070 fr. ; Est 922 fr. ; Nord 1300 fr. ; P.-L.-M. 915 francs.

Les chemins métropolitains ont peu varié, le Métro à 495 et le Nord-Sud à 172 francs.

Les valeurs cuprifères ont manqué d'activité; là également se produit un peu de tassement : Boléo 789 fr. ; Rio 1775 fr. ; Tharsis 144 fr. ; Montecatini 150 francs.

Les métallurgiques se sont traitées à leurs précédents niveaux et ont offert une grande résistance, notamment Peñarroya, les Aciéries de France, Hotchkiss, Peugeot.

De nombreuses valeurs industrielles russes sont en reprises....... sur leurs plus bas cours, mais sont tout de même en baisse assez accentuée sur ceux pratiqués il y a seulement une quinzaine : Toula 600 fr., Bakou 1390 fr., Maltzoff 411 fr., Liaunosoff 281 francs.

Les Phosphates Tunisiens ne varient pas sensiblement. Les actionnaires de cette Société, réunis en assemblée extraordinaire le 16 décembre courant, ont approuvé la cession des gisements de Meheri-Zebbeus à la Société des Phosphates de Maknassy aux conditions suivantes :

1° Remboursement aux Phosphates Tunisiens de 3.500.000 fr. représentant le montant de l'acquisition du gisement, des frais d'entretien, etc., au moyen de la remise de 35.000 actions Maknassy de 100 fr. chacune, entièrement libérées ; 2° le capital de la Société de Maknassy serait porté de 3.500.000 à 20 millions par la création de 165.000 actions nouvelles de 100 fr. sur lesquelles 130.000 seraient réservées à la Société des Phosphates Tunisiens. Les actionnaires de cette dernière affaire auraient un droit de préférence sur 80.000 actions à raison de 1 action Maknassy pour 2 actions Phosphates Tunisiens.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Pau Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes . Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an.............	32 fr.	Un an.............	37 fr.
Six mois..........	17 »	Six mois..........	20 »
Trois mois.........	9 »	Trois mois.........	11 »

Envoi franco d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*, sur demande adressée rue de Condé, 26, Paris (6e).

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.